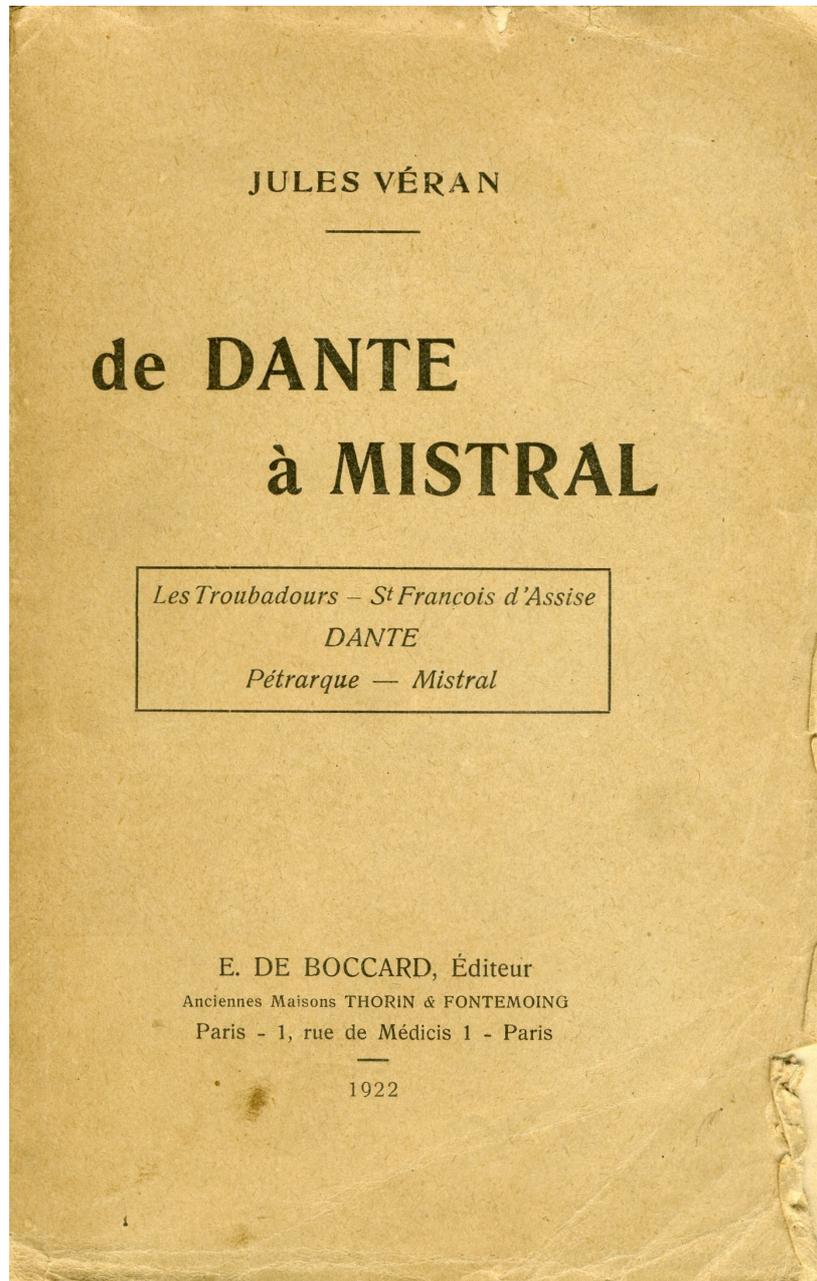


JULES VÉRAN

de DANTE à MISTRAL



E. DE BOCCARD, Éditeur
Anciennes Maisons THORIN & FONTEMOING
Paris — 1, rue de Médicis I — Paris

1922

PRÉFACE

Sur les hauteurs de la ville de Nîmes, derrière la Tour Magne, tout là-haut, sur la garrigue, il est un endroit d'aspect sauvage qu'on appelle les Trois Fontaines. Voici, par oui-dire, d'où lui vient cette appellation. Sur la fin du troisième siècle, au temps du paganisme, un jour, les Nîmois célébraient là une grande fête en l'honneur de Jupiter. Tout-à-coup un homme, un chrétien du nom de Baudilc, fit irruption dans la foule, et, prenant la parole, le front illuminé, annonça à haute voix la religion nouvelle. Les païens affolés le huèrent, lui coururent sus comme des furieux, et sur le champ le condamnèrent à mort.

Mais, d'après la légende, la tête du martyr, en tombant sous l'épée du bourreau, rebondit par trois fois sur la terre, et, aux trois endroits où elle frappa, jaillirent trois fontaines. Et Grégoire de Tours ajoute que sur la tombe du saint un laurier s'éleva; et cet arbre miraculeux vécut plus de mille ans, toujours vert, toujours beau, prenant sans cesse en lui-même de nouvelles forces; et tous les pèlerins qui passaient à Nîmes cueillaient une feuille de ce laurier sacré, la mettaient à leur chapeau et l'emportaient.

En songeant au destin de notre race généreuse, de noire langue massacrée, de notre poésie qui toujours reverdit, il semble, mesdames et messieurs, que leur histoire s'accorde mystérieusement avec celle de saint Baudile, apôtre de Nîmes et patron du Languedoc.

Lorsque de la Forêt Noire la barbarie et les ténèbres eurent déferlé sur le monde latin, l'ombre avec ses frissons et ses fantômes recouvrit, durant des siècles, la lumière des lettres et la civilisation. On aurait dit que la terre était un vaste charnier où on n'entendait plus rien que la besogne meurtrière des armes et le gémissement de la souffrance.

Dans l'obscurité, tout-à-coup, une voix limpide et fraîche s'éleva, chantant et rechantant l'aubade qui reveille; et toutes les nations entendirent l'aubade de la jeune Provence, elles se réveillèrent de leur sommeil funèbre et elles virent que le matin allait naître.

LA Provence chantait, le Languedoc chantait, la Gascogne chantait; le Limousin, l'Auvergne, le Dauphiné, la Catalogne, tout le Midi chantait.

Il chantait le printemps, il chantait la beauté, il chantait le bonheur de vivre, l'amour, le droit, les grandes causes; il chantait la croisade contre les Sarrasins, les batailles héroïques où l'homme vaillant lutte pour sa patrie, pour sa raison et pour sa foi; il chantait le mépris de la force outrageuse et partageait — aux rois qui manquaient de cœur — le cœur du grand Blacas.

Ce siècle des Troubadours, siècle de renouveau, d'élan, d'épanouissement, d'élégance, de gloire, et surtout d'indépendance, a été, on peut le dire, le grand siècle du Midi.

Comment se voila donc cette flambée de soleil?

Comment s'éclipsa cette splendeur? Comment enfin s'arrêta cette ascension de notre race, de notre pure race vers le soleil levant des nationalités?

La réponse, Messieurs, l'histoire douloureuse de cet affreux désastre, elle est écrite en lettres sombres sur les tours incendiées et les châteaux démantelés de Toulouse, de Béziers, de Carcassonne et de Beaucaire.

La tête du Midi — c'est-à-dire les Troubadours, les hommes de la langue et de l'idéal — la tête du Midi tomba sous le fer, et comme je vous le disais en parlant du martyr de Nîmes, la tête roula sur le sol roman, et des trois contrées où elle rebondir, France, Italie, Espagne, jaillirent trois sources de renaissance poétique.

Demandez aux Italiens ce que pensait Dante et ce que dit Pétrarque de ces Troubadours qu'ils reconnaissent pour leurs maîtres!

Demandez aux Catalans, aux Castillans, aux Portugais, si ce ne sont pas les Troubadours qui, proscrits de leur terre et par l'Espagne recueillis, en remerciement leur apprirent l'art et tous les secrets de notre Gai-Savoir!

Ainsi l'écrasement de notre langue, de notre génie dans sa fleur, donna du champ aux trois langues romanes, ses voisines immédiates. De même les jardiniers, pour donner plus de force à une plante, coupent souvent la fleur de la tige. Cependant le foyer qui cache ses étincelles sous la terre du Midi est tellement puissant que rien ne le peut éteindre. Elle n'était pas morte, la langue martyre! et de l'amoncellement de ruines où elle gisait, un, jour, comme de la tombe de saint Baudile, s'éleva un laurier victorieux.

F. Mistral.

(Traduit du Discours aux jeux Floraux de Montpellier, 1878.)

Le Génie latin, peut-on le célébrer assez? L'humanité lui doit la naissance et la renaissance de la civilisation. Son sommeil de dix siècles fut la mort du monde; je relisais hier, dans un livre de M. Henry Cochin, un récit étrange du vieil annaliste pontifical Stefano Insessura, que je veux vous conter à mon tour, n'imaginant pas une meilleure illustration du sentiment qui nous rassemble ici.

C'était le 18 avril 1485. Le bruit court dans Rome que des ouvriers lombards, en creusant la terre le long de la voie Appienne, ont trouvé un sarcophage romain portant ces mots gravés dans le marbre blanc: Julia fille de Claudius.

Le couvercle soulevé, on vit une vierge de quinze à seize ans, dont la beauté, par l'effet d'onguents inconnus ou par quelque charme magique, brillait d'une éclatante fraîcheur.

Ses longs cheveux blonds répandus sur ses blanches épaules, elle souriait dans son sommeil. Une troupe de Romains émue d'enthousiasme souleva le lit de marbre de Julia et le porta au Capitole, où le peuple en longue procession vint admirer l'ineffable beauté de la vierge romaine. Il restait silencieux, la contemplant

longuement; car sa forme, disent les chroniqueurs, était mille fois plus admirable que celle des femmes qui vivaient de leur temps.

Enfin, la ville fut si grandement émue de ce spectacle, que le pape Innocent, craignant qu'un culte païen et impie ne vînt naître sur le corps souriant de Julia, le fit dérober nuitamment et ensevelir en secret; le peuple romain ne perdit jamais le souvenir de la beauté antique qui avait passé devant ses yeux.

Voilà l'éternel miracle du génie latin. Il s'éveille, et soudain la pensée humaine s'éveille avec lui les âmes sont délivrées, la science et la beauté jaillissent. En vain les puissances des ténèbres voudraient le replonger dans la tombe.

Latins des deux mondes, soyons fiers de notre commun héritage. Mais sachons le partager avec l'univers entier; sachons que la beauté antique, l'éternelle Hélène, plus auguste, plus chaste d'enlèvement en enlèvement, a pour destinée de se donner à des ravisseurs étrangers et d'enfanter dans toutes les races, sous tous les climats, de nouveaux Euphorions, toujours plus savants et plus beaux.

Anatole France

(Allocution à la Sorbonne.)

* * * * *

LES TROUBADOURS

MAITRES DE DANTE.

A l'hommage que le monde latin vient de rendre à Dante, à l'occasion du VI^e centenaire de sa mort, il serait souverainement injuste de ne pas associer ces Troubadours provençaux qui lui ouvrirent les voies de la poésie, dont on peut dire qu'il fut en quelque manière l'héritier et auxquels il garda toujours lui-même une place éminente dans son souvenir.

Bien que Dante, en effet, se soit élevé infiniment au-dessus des troubadours, il n'y en a pas moins entre eux et lui des liens incontestables. Peut-être leur doit-il plus qu'il n'a été dit jusqu'ici. N'est-ce pas la violence de leur satire politique et religieuse qu'on retrouve dans les invectives retentissantes du *Purgatoire* et de l'*Enfer*?

Si on reconnaît généralement leur théorie de l'amour courtois à toutes les pages de la *Vita Nuova*, a-t-on aussi bien vu que la Béatrice de la Divine Comédie est la suprême idéalisation de la Dame qu'ils avaient chantée, riche de toutes les qualités, inspiratrice

de toutes les vertus? Serait-il enfin excessif de prétendre que le grand souffle religieux qui anime son œuvre principale, Dante le recueillit de la poésie provençale expirante?

Malheureusement, de même que l'histoire officielle reste à peu près muette sur le passé de nos provinces, si ce n'est pour le défigurer, de même les littératures officielles ignorent, peut-on dire, la poésie des troubadours. Cependant, pour avoir fleuri sur des terres qui n'étaient pas encore terres françaises, cette poésie n'en fait pas moins partie de notre patrimoine national, ou il faudrait dire que la France n'est pas l'héritière des gloires passées de toutes les provinces dont elle est faite.

Mais non: la poésie des troubadours est un beau fleuron de la couronne de la France. Une riche diversité de genres, un lyrisme souple et frais, un art savant et subtil, une délicatesse infinie de pensée, voilà qui devrait déjà suffire à nous la rendre chère. Mais elle a mieux encore qu'un vêtement brillant: elle représente, et avec éclat, un montent de la civilisation latine.

Si elle fit de l'amour le thème principal de ses variations, on sait que par ce jeu aimable elle enseignait le courage, la fierté, la fidélité, la noble tenue, bref, pour tout dire d'un mot qui comprenait alors ces belles qualités, la courtoisie. Les lois de l'amour étaient les lois mêmes de l'honneur l'amour était la voie fleurie de la perfection morale. Et quand on pense à l'époque et à la société où vivaient les troubadours, on se demande, avec une admiration étonnée, par quel miracle ils avaient pu édifier cette théorie qui consistait à faire de l'amour le principe des vertus individuelles et sociales, et par quelle voie mystérieuse leur était venu le rayon platonicien qui brille dans leurs œuvres.

Ce n'est pas tout: les premiers désirs d'émancipation spirituelle, les premières aspirations vers un monde nouveau, les premiers appels à la lumière et à la liberté, n'est-ce pas dans la poésie des troubadours que nous les trouvons? Mistral en a pris acte dans son *Ode aux Catalans*: — Les troubadours, et personne depuis ne les a surpassés, à la barbe des clercs, à l'oreille des rois haussant le verbe populaire, chantaient avec amour, chantaient librement l'avènement d'un monde nouveau et le mépris des effrois passés.

Au surplus, quelle étrange et attachante histoire que celle de cette poésie! Sa naissance est mystérieuse: comme une fleur qu'on n'aurait pas vue pousser, elle apparut tout-à-coup, sans qu'on puisse dire encore d'où elle était venue.

Son existence fut courte et brillante: trois siècles à peine, du XIe au XIVe. Sa fin fut tragique. Elle disparut dans un drame. Elle est la Poésie assassinée.

Mais elle n'était pas morte toute entière. Elle était à peine couchée au tombeau qu'elle faisait entendre sa voix dans les chants du grand poète de Florence.

Qu'avait-elle donc chanté elle-même?

*

* *

Nombreux sans doute furent ceux que Mistral étonna en louant les troubadours d'avoir à la barbe des clercs, à l'oreille des rois, haussé le verbe populaire.

Rien de plus juste cependant.

Peire Cardenal, qui est du XIII^e siècle, juge en ces termes la société de son temps:

... Je regrette qu'un homme soit voleur, mais je regrette bien plus qu'il jouisse trop longtemps de ses vols et qu'on ne l'ait pas pendu... Je ne regrette pas que ces gens-là meurent, mais je regrette qu'ils vivent et qu'ils aient des héritiers pires qu'eux..

Je plains le monde où il y a tant de fripons; les hommes y sont dans une telle erreur et perversité qu'ils regardent les vices comme des vertus et les maux comme des biens; les preux sont blâmés, les lâches estimés, les mauvais deviennent bons, les torts sont des bienfaits et la honte est un honneur... (1)

(1) Raynouard, Lexique roman, I, 448.

La question, ici, n'est pas de savoir si cette peinture violente est exacte; à toutes les époques, les satiriques ont fait entendre la même note, et il est fort probable que toutes les sociétés ont présenté le même mélange de vices et de vertus, de fripons et d'honnêtes gens: ne voyons ici qu'un exemple de la liberté avec laquelle les troubadours manièrent la satire sociale.

Dans la satire politique, les troubadours allaient aussi fort loin. Comme le marquis de Montferrat, qui s'était croisé, ne se hâtait pas d'aller s'embarquer, un troubadour l'apostrophait en ces termes:

Marquis, je veux que les moines de Cluny fassent de vous leur capitaine, ou que vous soyez M. de Citeaux, puisque vous avez le cœur assez vil pour aimer mieux deux bœufs et une charrue à Montferrat qu'ailleurs être empereur...

Le royaume de Thessalonique, sans pierrier et sans mangoniau, vous pourriez l'avoir, et maint château que je ne nomme pas.

Par Dieu! marquis, Rollant dit à son frère, et Gui marquis, et Rainaud leur confrère, Flamands, Français, Bourguignons et Lombards vont tous disant que vous semblez bâtard.

Vos ancêtres, je l'entends dire et rapporter, furent tous preux; mais il ne vous en souvient guère; si vous n'avez soin de changer, vous perdrez le tiers et le quart de votre honneur. (1)

(1) Raynouard: Troubadours, t. IV.

Le marquis de Montferrat partit, et, comme l'avait prédit le poète, devint précisément roi de Thessalonique.

Le troubadour Bertran de Born, qui à la lyre provençale ajouta une corde d'airain, avait poussé l'aîné des fils du roi d'Angleterre à se révolter contre son père et son frère, Richard Cœur-de-Lion. Au dernier moment, le prince, qu'on appelait "le jeune roi", hésita, et Bertran de Born lui adressa un sirventès sévère où il lui disait:

— ... Le roi Henri retire par force la demande qu'il avait adressée à son père. Puisqu'il ne possède aucune terre, qu'il soit le roi des lâches.

Le prince partit en guerre, et demanda au troubadour un nouveau chant pour effacer l'impression du premier, ce que Bertran de Born fit avec plaisir.

La satire religieuse, chez les troubadours, est encore plus violente que la satire politique. Contre les prêtres et les moines, Peire Cardenal, pour prendre un exemple, a laissé des invectives qui, comme dit Mistral, n'ont jamais été dépassées, même aux époques les plus irrégulières:

Les clercs se font bergers et semblent des saints, mais ce sont des criminels; quand je les vois habillés, il me souvient d'Isengrin qui, un jour, voulut venir dans l'enclos des brebis, mais, par peur des chiens, il se vêtit d'une peau de mouton, puis mangea tous ceux qu'il voulut.

Rois, empereurs, ducs, comtes et chevaliers gouvernent d'ordinaire le monde; maintenant ce sont les clercs qui ont le pouvoir, ils l'ont gagné en volant ou en trahissant, par l'hypocrisie, les sermons ou la force... je parle des faux prêtres qui ont toujours été les plus grands ennemis de Dieu. (1)

(1) Appel: Provenzalische Chrestomathie, p 113.

Encore Peire Cardenal se garde-t-il, prudence ou scrupule de croyant? de s'en prendre à l'Eglise. Mais Guilhem Figueira n'a plus aucune retenue, et il écrit contre Rome, la Rome d'où partit le signal de la croisade des Albigeois, ce sirventès terrible, d'un rythme puissant, aux mots qui brûlent, où le nom de Rome, au commencement de chaque strophe, retentit comme un coup de maillet:

Je ne m'étonne Point, Rome, si le monde est dans l'erreur, puisque tu as mis le siècle en travail et en guerre; car mérite et miséricorde par toi meurent et s'ensevelissent. Rome trompeuse, conductrice, cime et racine de tous maux, le bon roi d'Angleterre fut par toi trahi.

Rome trompeuse, la convoitise t'égare; à tes brebis tu tonds de trop près la laine; mais que le Saint-Esprit, qui reçoit chaire humaine, entende me prières et brise tes becs, Rome, et je m'en dédis; car tu es fausse et méchante envers nous et envers les Grecs.

Rome, aux hommes niais tu ronges la chair et les os, et tu conduis les aveugles avec toi dans la fosse. Tu transgresses trop les commandements de Dieu; car ta convoitise est si grande que tu pardones les péchés pour deniers; de trop forte endosse, Rome, tu te charges.

Rome, tant est grande ta forfaiture que tu méprises Dieu et ses saints: tant ton règne est mauvais, Rome fausse et trompeuse. C'est pourquoi en toi se cache et s'abaisse et se confond la tromperie de ce monde; tant est grande l'injustice que tu fais au comte Raimond!

Rome, bien souvent on a ouï dire que tu portes tête vide, parce que tu la fais souvent tondre; aussi je pense et crois que besoin te serait d'un peu de cervelle: car tu es de mauvais gouvernement, toi et Citeaux, vu qu'à Béziers vous fîtes faire une si étrange boucherie.

Rome, avec faux appaux, tu tends tes filets, et tu manges maints mauvais morceaux. Tu as visage d'agneau au simple regard; au dedans tu es loup enragé, serpent couronné, engendré de vipère; c'est pourquoi le diable t'appelle comme sa créature.

L'historien aurait sans doute des réserves à faire sur les reproches adressés par Guilhem Figueira à la Papauté. En aucun temps, les poètes qui ont pris le fouet de la satire ne se sont souciés d'être justes. Mais il ne s'agit pour nous que de montrer jusqu'à quelle hardiesse a pu s'élever la satire des troubadours, dont nous pourrions donner bien d'autres exemples. Qu'on nous permette seulement de faire remarquer combien les citations que nous venons de faire s'accordent peu avec le cliché si répandu du silence du Moyen-Age.

Si au libre langage des troubadours on ajoute, dans le Nord, les moqueries, railleries, invectives, cris de protestation, voire de menace, des Robert Wace dans le *Roman du Rou.* des Thibaut de Champagne, des auteurs des Fabliaux et du *Roman du Renart*, des Rutebœuf, des Adam de la Halle, des Jean de Meung, on ne peut s'empêcher de reconnaître que dans ce prétendu silence bien des voix se firent entendre et qu'en dépit des moyens un peu rudes que l'autorité spirituelle et les autorités temporelles employaient pour se faire respecter, il ne manqua pas, au Moyen-Age, de libres esprits pour exprimer leurs sentiments avec une audace que les XVI^e, XVIII^e, XIX^e siècle ne dépasseront pas...

*

* *

Il est certain cependant que la satire ne tient qu'une petite place dans l'œuvre des troubadours. Le thème principal de la poésie provençale du Moyen-Age fut l'amour. Nous avons dit déjà que l'amour chez les troubadours présente un caractère essentiellement idéaliste. Mais c'est là sa tenue de cœur, sa tenue officielle.

De même que la littérature du XVII^e siècle n'a pas cette noblesse uniforme sous laquelle on la voit généralement, de même la lyrique provençale du Moyen-Age est plus variée qu'on ne croit. Il serait vraiment étrange que pendant trois siècles les troubadours n'aient chanté d'une seule voix que le pur amour et que, de temps à autre, tout au moins, l'homme, chez eux, n'ait point percé sous le poète soumis aux règles d'un genre. C'est bien ce qui s'est produit. Il avait une lyrique conventionnelle qui

devait se plier aux théories de l'amour courtois, et qui, brillamment soutenue, a fini par représenter toute la poésie provençale, mais il arriva à certains troubadours en rupture de courtoisie de se livrer à leur fantaisie personnelle, montrant alors des sentiments qui ne sont rien moins qu'idéalistes. C'est ainsi que non seulement chez les troubadours de la première période, tels que Guillaume de Poitiers, Cercamon, Marcabrun, l'amour sensuel tient une certaine place, mais on peut dire que cette veine réaliste n'a cessé de courir, dans la poésie provençale, depuis ses débuts jusqu'à sa décadence...

De Guillaume de Poitiers nous pourrions citer des vers qui contiennent de franches obscénités: on nous en dispensera.

Cercamon, le plus ancien troubadour après Guillaume de Poitiers, écrit sans vergogne:

Verrai-je jamais l'heure où je pourrai coucher près d'elle? Non, car elle ne fait rien pour moi. Elle comblerait tous mes désirs si elle m'accordait seulement un baiser... Si elle me faisait le très grand plaisir de me laisser coucher auprès d'elle, le mal dont je souffre serait guéri!

Bernard de Ventadour, un des plus gracieux et sans doute le plus gracieux des poètes provençaux, exprime parfois des désirs sur la nature desquels on ne peut se tromper:

Je voudrais bien la trouver seule, dormant ou feignant de dormir, pour lui voler un doux baiser, puisqu'il ne sert de rien de le lui demander. Pardieu, dame, nous profitons peu d'amour, le temps s'en va et nous perdons le meilleur.

D'Arnaut Daniel, que Dante admirait tant et qu'en certaines de ses poésies il imite jusque dans ses sous-entendus graveleux:

Ah! si j'étais près de son corps, non de son âme, et qu'elle consentit à me cacher dans sa chambre!

D'Arnaut de Mareuil, l'ami de la comtesse de Burlatz, mariée à Roger II, vicomte de Béziers, auprès de laquelle il fut supplanté, dit-on, par le roi d'Aragon, Alfonse II:

Verrai-je jamais en ma vie le jour ou le soir où, soit furtivement, soit à loisir, je pourrai contempler entre mes bras votre noble et jolie personne pleine de mérites et baiser doucement vos yeux et votre bouche; de cent baisers je n'en ferais qu'un...

Le même, ailleurs:

Chanson, va-t-en vers la meilleure et dis-lui que je lui demande merci... Si Dieu me fait jouir de son amour, un désert avec elle me semblerait le paradis.

Rambaut de Vaqueyras qui eut une si jolie dispute d'amour avec une Génoise, ne tient pas à se montrer désintéressé:

Que ma dame ne se figure pas me faire acheter trop cher sa beauté et son savoir, son beau rire et ses nobles paroles, car je puis me passer de son amour; mais comme elle ne voit dans son miroir que rubis et cristal et parce qu'elle est louée des meilleurs, elle croit que je serai son serviteur... Mais qu'elle ne pense pas que je l'aime pour rien...

Raimon Jordan est d'une franchise brutale:

Je l'aime et la désire tant que, si j'étais surpris par la mort, je ne prierais pas Dieu de m'accueillir en son paradis; je ne lui demanderais que le temps de passer une nuit avec elle.

Daude de Prades, qui fut chanoine de Maguelone mais qui, comme dit J. Anglade (1), avait sa place marquée à l'abbaye de Thélème pense, en amour, Aux échéances prochaines:

Je ne veux pas du tout aller en Paradis, parce que là je ne pourrais pas aimer celle en qui règnent jeunesse et beauté.

Rigaut de Barbezieux a des songes significatifs:

Ma dame ne peut m'en vouloir si je l'aime et si je la désire — et qu'elle n'aille pas me haïr pour cela! — elle doit, au contraire, m'en savoir gré.

La nuit, quand je pense dormir, l'esprit va coucher auprès d'elle: je crois la tenir entre mes bras, et de la joie que j'ai je gémiss et je soupire.

Sordel — mais celui-ci, nous le verrons plus tard, est plein de contradictions — affiche ses bonnes fortunes:

Je ne m'étonne pas que les maris soient jaloux de moi, tant je connais la science d'amour. Il n'y a pas au monde de dame assez vertueuse pour se défendre contre le charme et la douceur de mes prières.

(1) J. Anglade, *histoire sommaire de la Littérature méridionale au Moyen Age* (de Boccard, éd.).

Il ne faut pas blâmer ceux qui se plaignent de moi; tous les maris dont la femme me reçoit ont à souffrir; et, pourvu qu'elles se dévêtent en ma compagnie, peu m'importent leurs chagrins ou leurs mésaventures.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les femmes troubadours se montrent, dans leurs chansons, plus franchement sensuelles que les hommes, réserve faite pour Marie de

Ventadour et Azalaïs de Porcairagues: il faudrait peut-être dire simplement que leur art est plus sincère, beaucoup moins entaché de rhétorique.

Voici, par exemple, la fin de la seule chanson qui nous soit parvenue de Clara d'Anduze, qui ne chantait pas pour son mari, le seigneur Bernard d'Anduze:

Ne craignez pas, bel ami, que mon cœur vous trahisse jamais, ni que je prenne un autre amant, quand cent dames m'en prieraient. Amour qui, pour vous, me tient en son pouvoir, veut que je vous garde mon cœur, et je le ferai; et si je pouvais dérober mon corps, tel qui l'a ne l'aurait jamais.

C'est le même accent de sincérité qu'on entend dans les plaintes adressées par la comtesse de Die à son amant, le comte d'Orange, qui la délaissait:

Je chanterai ce que je n'aurais pas voulu chanter, tellement celui que j'aime me cause de chagrin. Je l'aime d'amour parfait; mais auprès de lui ne me sont d'aucun secours ni pitié, ni courtoisie, ni beauté... Je suis trompée et trahie comme si j'étais coupable envers lui.

Ce qui me réconforte, ami, c'est que je ne commis faillais envers vous aucune faute, en aucune manière; car je vous aime plus que Seguin ne fit Valence, et il me plaît beaucoup, ami, que je vous surpasse en amour; puisque vous êtes le plus vaillant, pourquoi vous, qui êtes si doux pour les autres, pourquoi vous montrez-vous si dur pour moi en paroles et en action?

Je suis bien étonnée, ami, que votre cœur soit si dur, et j'ai sujet de m'en plaindre. Il n'est pas juste qu'une autre femme vous enlève mon amour...

Rappelez-vous quel fut le commencement de cet amour; Dieu veuille que je ne sois pour rien dans notre séparation...

Vous devriez avoir égard à mon mérite et à ma naissance, à ma beauté et plus encore à mon cœur si parfait; c'est pourquoi je vous mande cette chanson pour vous porter mon message; je veux savoir, mon bel ami, mon doux ami, Pourquoi vous êtes si dur et si cruel; est-ce par orgueil ou par antipathie? (1)

(1) J. Anglade: *les Troubadours* (A. Colin, éd.).

Na Tibor, qui fut chantée par Bertran de Born, est encore plus vive:

Beau doux ami, je puis bien dire, en vérité, que je n'ai jamais cessé de vous désirer depuis que vous êtes mon amant je n'ai jamais été sans envie de vous voir et jamais je ne m'en suis repentie; et, si vous partiez fâché, je n'avais plus de joie avant que vous ne fussiez revenu.

Et cette poétesse anonyme va bien plus loin encore:

Quand je vois les prés reverdir et les fleurs grainer, alors je pense qu'Amour a failli me tuer; je soupire si souvent, toute la nuit je soupire et veille et je tressaille tout endormie, car il me semble alors que mon ami s'est réveillé. Ah! Dieu! comme je serais guérie de mon mal, si le sort voulait qu'une nuit il vînt me trouver, hélas! (1)

A Raimon Jordan qui avait perdu sa dame, Elie de Montfort lui mande de laisser là sa tristesse, qu'elle lui faisait don de son corps et de son amour pour le consoler de ses maux passes; elle implorait merci et le priait d'aller la voir; sinon, ce serait elle qui irait à lui. (2)

(1) Bartsch: *Chrestomathie*.

(2) R. de Labusquette: *Les Béatrices*.

La poésie des troubadours, réaliste, comme on l'a vu, parfois, dans l'expression de l'amour, l'est encore dans les traits cruels qu'il lui arrive de décocher aux femmes.

Raimbaut d'Orange nous invite à n'attendre d'elles rien de bon:

Si vous voulez avoir des femmes qui vous respectent, commencez par les menacer lorsqu'elles vous feront quelque méchante réponse; et si elles vous font une réponse pire, donnez-leur du poing au milieu du nez. Et, si elles sont bonnes, soyez bon. Il vous sera bien difficile d'avoir la paix avec elles.

Vous conquerrerez les meilleures avec de mauvaises paroles et de méchantes chansons, et à force de vous vanter; honorez les pires, exaltez-les pour leurs hontes; c'est le moyen d'obtenir leurs faveurs. Mais, moi, j'agirai d'autre guise; je n'ai pas plus envie d'aimer que si elles étaient toutes mes sœurs. Aussi leur serai-je fidèle et tendre, humble, simple et loyal, doux et amoureux.

Mais sachez bien vous garder des femmes, car ce que je fais là, c'est folie; ne faites pas comme moi, ce serait une sottise. Ecoutez plutôt ce que je vous enseigne, si vous voulez éviter les souffrances, les douleurs et les pleurs.

Brunet accuse les femmes d'hypocrisie:

Ma dame, quand elle est en joie, sait paraître affligée; elle sait cacher et dérober son vouloir; puis elle prend de nobles manières et rit doucement c'est pourquoi je ne sais plus juger un cœur d'après les apparences.

Pour Raimon Vidal, les femmes sont expertes au mensonge:

Les femmes, quand elles le veulent, sont assez subtiles pour donner au mensonge l'apparence de la vérité et à la vérité celui du mensonge.

Plusieurs troubadours leur reprochent leur vénalité. Ainsi Peire Cardenal:

De nos jours, la galanterie s'est fort perfectionnée; on a le temps de mourir avant de rien obtenir et d'être agréé; mais apportez de l'argent, vous aurez toujours la belle.

De Bernard de Ventadour, et qui l'aurait cru de ce gentil poète?

Je sais bien où gît la trahison: chez celles qui aiment pour de l'argent, qui ne sont que des marchandes. Je voudrais bien en avoir menti! J'ai dit vilainement la vérité et je le regrette, mais je ne mens pas!

Peire Vidal:

Les dames qui aiment pour de l'argent et qui font leur marché avant de se coucher, je voudrais qu'on les fit promener en chemise décousue.

Ce sont là traits épars dans l'œuvre des troubadours, mais dans le *Breviàri d'Amor*, du moine Matfre Ermengaud, on trouve véritablement la Somme des insultes qu'on peut jeter aux femmes, et exprimées en des termes d'une brutalité qui ne laisse rien à désirer.

*

* *

Si ces sentiments et ce langage sont étrangers à la lyrique conventionnelle, celles qui en sont l'objet sont également étrangères au type conventionnel qui est célébré par les troubadours. Les femmes qui sont traitées de cette façon discourtoise sont celles du commun. Mais les troubadours ne perdirent guère de temps à rimer pour elles, et la place tenue dans l'ensemble de leur œuvre par les couplets réalistes on les railleries est petite. La noble dame qui occupait leur vie et les inspirait leur imposait d'autres sentiments, un autre langage, et l'amour qu'humblement ils lui offraient ne pouvait être que l'amour courtois.

L'attitude du troubadour devant sa dame est commandée par sa position à son égard. Lorsque, pour qualifier cette position, il parle lui-même de vasselage amoureux, il emploie une figure poétique, sans doute, mais que la qualité de la dame rendait d'une parfaite exactitude.

— Celui qui veut aimer doit choisir une dame d'un rang élevé, dit le *Breviàri d'Amor*. Le troubadour n'y manque pas. C'est toujours sur la femme d'un seigneur que se porte son choix, sur la haute dame qui peut lui assurer, à défaut d'un impossible amour, le vivre et le couvert dans son château. C'est donc naturellement que le troubadour se regardera devant sa dame comme un vassal devant son suzerain, tout naturellement que l'amour sera considéré comme un service, et que les obligations de l'amant ressembleront si fort à celles du chevalier que les lois de l'amour se confondront avec celles de la chevalerie.

— À elle qui est le guide de l'honneur, je me suis juré son homme-lige, à mains jointes, à genoux, dit Raimon de Miraval.

— Je restai devant elle, dit Gaucelm Faidit, de bon cœur, à genoux, en pleurant, jusqu'à ce qu'elle n'eût pris en *sa seigneurie*. Et d'abord elle s'étonna que j'eusse cette hardiesse, puis, quand elle vit ma modestie, elle reçut mon *hommage*, car elle reconnut que j'étais sincère. Je suis son homme-lige et son serviteur.

À genoux, les mains jointes, c'était l'attitude du vassal prêtant serment devant le seigneur.

Il y avait d'ailleurs des étapes à parcourir avant d'être agréé par une dame comme son chevalier servant. Les troubadours les ont marquées:

— Il y a quatre degrés en amour; le premier est celui du soupirant, le deuxième celui du suppliant, le troisième celui de l'amoureux, le quatrième celui de l'amant.

Ce dernier — sauf peut-être quelques exceptions qui se produisirent — n'était en réalité guère plus avancé que le premier: il continuait à soupirer, mais la dame lui faisait la faveur d'accepter ses soupirs. Cette acceptation avait donné lieu à une petite cérémonie l'amant-troubadour agréé prêtait serment de fidélité et la dame scellait le serment d'un baiser. Ainsi le vassal, après avoir prêté serment, recevait le baiser du seigneur.

Dès lors, l'amant appartenait corps et âme à sa dame.

— Je puis bien dire que je lui appartiens sans réserve, écrit Peire Vidal: elle peut me donner ou me vendre.

Ces mêmes termes, nous les retrouvons chez plusieurs troubadours.

— Je suis son homme, dit Guilhem Adhémar, et elle peut me vendre ou me donner.

Bernard de Ventadour:

— Je me mets à sa merci pour qu'elle me donne ou me vende suivant son plaisir.

Sordel:

— S'il vous plaît de me tuer, je remercie Dieu de ma mort.

Cette sujétion absolue de l'amant ne peut être rompue que par la mauvaise conduite de la dame, qui, en contrevenant aux règles de l'amour courtois, se met elle-même au ban de la société des femmes dignes d'être aimées et chantées.

Il se trouve bien quelques troubadours pour prétendre que le véritable amant doit fermer les yeux sur les fautes de sa maîtresse, tel Peire Rogier:

— Le véritable amant ne doit pas croire les témoins, ni même ses propres yeux lorsqu'il s'agit d'une trahison de sa dame; qu'il croie ses explications, quand même elle n'affirmerait pas sous serment, et qu'il oublie ce qu'il a vu; tel encore Amanieu de Sescas:

— Si elle vous rend jaloux et vous explique que ce que vous avez vu de vos yeux n'est pas vrai, dites-lui: Dame, je suis certain que vous me dites la vérité j'avais rêvé. Mais, en général, les troubadours ne pratiquaient pas le pardon de ces offenses, qui, comme le remarque très bien

M. Robert de Labusquette, (1) dérangeaient la belle ordonnance de la théorie courtoise il s'agissait moins de morale que de littérature. Bernard de Ventadour, déçu, se contenta de se plaindre à son ami Peire d'Auvergne:

— Peire, j'ai le cœur douloureux, car il me souvient d'une traîtresse qui m'a tué, je ne sais pourquoi, car je l'aimais sincèrement.

(1) R. de Labusquette, op. cit.

Mais Peire Cardenal exhale sa colère:

— Je prends congé d'elle pour toujours; je ne lui appartiendrai jamais. Jamais je n'ai trouvé de foi en elle, rien que mensonge et trahison.

Dans une chanson très curieuse, un autre troubadour, Gaubert de Puycibot s'excuse de contrevenir lui-même aux règles de la poésie courtoise en faisant connaître la conduite indigne de sa dame:

J'étais aveuglé par ma sottise, et Amour avait tant faussé mon jugement que j'ai aimé une folle je la prenais pour une fleur de beauté et de mérite mais maintenant je ne suis plus en tutelle et je vais suivre le droit chemin, et je reconnais que j'ai eu tort d'aimer une sottise. Que doit-on demander à une femme? Qu'elle sache plaire par ses bonnes actions.

Je l'aimais tant que mon cœur ne songeait qu'à raconter à tous ses louanges et son mérite; je ne savais pas sa folie, alors que personne ne l'ignorait. Je chantais la valeur et le mérite qu'elle n'avait pas. Elle a démenti par sa conduite le bien que j'avais si souvent dit d'elle; mais je n'avais pas menti, je croyais dire la vérité.

Car, même quand il est trompé, le véritable amant ne doit jamais croire, d'aucune façon, que celle qu'il aime le trompe: il prend la honte pour l'honneur et la folie pour la sagesse.

C'est pourquoi, tant que je l'ai aimée de cœur, j'ai chanté ses louanges, quoiqu'elle ne valût rien: et, si j'ai ainsi failli en mentant, maintenant je dis la vérité toute nue, en pénitence de mon mensonge...

Je sais que j'ai tort de parler ainsi. Dame, si je dis des choses honteuses, c'est que vous en faites; vous tomberez bientôt dans le déshonneur, et tous les deux nous courons à notre perte, vous par vos actions et moi par mes dires...

Des explications de ce casuiste de l'amour courtois, il résulte que si le troubadour peut obtenir, pour des paroles discourtoises, le bénéfice des circonstances atténuantes en raison de la rupture, par la dame, du contrat qui la liait à son poète-servant, il n'en est pas moins vrai qu'il viole lui-même par ce langage les règles de la poésie courtoise et qu'ainsi il se déshonore lui-même, il est donc aussi grave de contrevenir au code de la poésie qu'au code de l'amour, ou plutôt il n'y a qu'un seul code qui régit à la fois l'amour et la poésie, avec les mêmes règles pour les amants et les poètes: constatation importante, car c'est de cette corrélation étroite entre l'amour et la poésie que naîtra la confusion qui finit par s'établir entre les deux choses, le sentiment et l'art, si bien que le mot d'*amour* en vint à être employé comme synonyme d'art poétique. (1).

*
* *

C'est donc l'amour courtois qui tient la plus grande place, et la plus brillante, dans la poésie des troubadours. La nouveauté, l'originalité de la lyrique provençale, c'est bien dans la conception raffinée de l'amour, transformé en véritable culte, qu'il la faut placer, et c'est bien l'expression recherchée, savante, subtile, et souvent trop précieuse, des sentiments amoureux qui en caractérise les productions.

Une des qualités principales de l'amant, dans la poésie courtoise, c'est la patience. Celui-là se connaît peu en amour, dit Rigaut de Barbezieux, un des maîtres de la poésie courtoise, qui n'atteint pas patiemment sa pitié; car amour veut qu'on souffre et qu'on attende; mais en peu de temps il répare tous les tourments qu'il a fait souffrir. Aimeric de Sarlat gémit:

— Pur et loyal, sans artifice, vaincu d'Amour, j'aurais en paix souffert mes douleurs, car jamais je ne me plainis ni ne murmurai; et, sans être aimé, j'ai longuement aimé votre noble personne, Dame à qui je me suis donné! et puisque rien ne peut faire que vous m'accordiez merci, m'éloignerai-je de vous? Non, je ne pourrais!

(1) Cf. J. Anglade, les *Leys d'Amors*.

Ces amants si patients sont aussi des amants timides. Ils n'osent adresser la parole à leur dame, pas même la regarder. Lui avouer leur amour leur paraît une entreprise folle. Ils soupirent et se lamentent longuement, en attendant, très humbles, que la haute dame vers laquelle leurs désirs, par la faute d'Amour, s'est élevé, daigne leur faire un signe d'encouragement.

— Enveloppé de ma grande tristesse, dit Aimeric de Sarlat, je traîne le chagrin des peines d'amour, et je viens, franc et obéissant, vers celle qui jamais par moi ne saura mon désir.

Arnaut de Mareuil soupire:

— Je meurs d'amour pour vous et n'ose vous prier que dans mes chansons.

Jusqu'à Peire Vidal, qui pourtant ne manquait pas d'audace, et qui pleure "Comme le pauvre, au seuil du château, n'ose se plaindre, si grande que soit sa misère, de peur de déplaire au seigneur, je n'ose me plaindre de ma douleur mortelle."

Gaucelm Faidit traduit les émois de son cœur par ce mot:

— On ne peut bien aimer loyalement sans crainte.

Il est curieux de retrouver la même expression dans le grand lyrique provençal moderne Théodore Aubanel:

— Puisque sur terre *on ne peut être amoureux sans avoir peur*, allons-nous en dans les étoiles. (1)

Une autre qualité requise de l'amant, c'est la discrétion. Dans les chansons des troubadours, la femme aimée n'est jamais désignée par son nom. Depuis Guillaume de Poitiers, le premier en date des troubadours, l'usage s'établit et fut toujours observé de donner à la dame un pseudonyme, un *senhal* (signal). Bernard de Ventadour appelait la sienne tantôt *Belle-Vue*, tantôt *Aimant*, tantôt *Tristan*; Rigaut de Barbezieux la nommait *Mieux-que-Dame*; Bertran de Born, *Mieux-que-Bien* ou *Beau-*

Miroir; Guiraut Riquier, *Belle-Joie*. Le poète qui aurait fait connaître le nom véritable de sa dame aurait été disqualifié.

Une nouvelle italienne, du *Novellino*, nous dit comment Rigaut de Barbezieux, qui avait commis cette faute, en fut puni. Le troubadour saintongeais, dans la fête qui suivit sa victoire dans un tournoi qui avait eu lieu au Puy-en-Velay, s'oublia jusqu'à se vanter de l'amour que lui témoignait une dame et à donner le nom de celle-ci... Informée de cette grave indiscretion, la dame, quand il retourna la voir, le congédia. Désespéré, le troubadour se retira dans un ermitage, en pleine forêt. Nul ne savait ce qu'il était devenu, il se trouvait là depuis deux ans lorsque, un jour, une troupe de jeunes gens, au hasard d'une chasse, arriva à l'ermitage.

(1) Théodore Aubanel, la *Vénus d'Avignon*.

C'étaient les bacheliers du Puy. Le troubadour, sans se faire connaître, leur demanda des nouvelles de cette ville. Ils répondirent qu'on y était triste de la disparition d'un troubadour qui était la fleur des chevaliers, mais ils ajoutèrent qu'ils espéraient qu'il se montrerait à un brillant tournoi qui devait avoir bientôt lieu. Le chevalier-troubadour s'y rendit, en effet. Il fut vainqueur. Porté en triomphe, sa visière tomba, et il fut reconnu. On s'empressa de plus belle auprès de lui, et on le pria de chanter.

— Je ne chanterai jamais, répondit-il, si ma dame ne m'accorde pas mon pardon.

Les chevaliers allèrent alors trouver la dame, et la supplièrent de pardonner.

— Dites-lui, répondit-elle, que je ne lui pardonnerai jamais, à moins qu'il ne me fasse crier merci par cent barons et cent chevaliers et cent dames et cent demoiselles, qui tous crient d'une seule voix: Merci! sans savoir qui ils implorent. La réponse fut rapportée au troubadour qui, bientôt après, à une grande fête qui avait réuni une nombreuse et noble assistance, chanta une de ses plus belles chansons dans laquelle il disait sa faute, son malheur, son repentir, et qui se terminait ainsi:

Ma chanson sera mon interprète là où je n'ose aller ni lever les yeux, tant je suis humble et repentant.

Dussé-je ne pas trouver d'excuse, Mieux-que-Dame, vous que j'ai fuie deux ans, je reviens à vous plein de douleur et de larmes. Comme le cerf, qui, au terme de sa course, revient mourir au cri des chasseurs, ainsi, madame, je reviens me mettre en votre merci. Mais il ne vous importe, car vous m'avez oubli, moi et mon amour.

Très émue, la foule des chevaliers et des dames cria:

— Merci! et la dame pardonna.

Roman, légende, incontestablement, mais caractéristique des mœurs d'une société ainsi que des conventions d'une littérature.

Disons enfin que cette discrétion dont les troubadours faisaient une stricte obligation à l'amant engendra l'usage de la ruse par laquelle l'amant feignait d'aimer une autre femme pour qu'on ne soupçonnât pas celle qu'il aimait réellement: nous retrouverons cette ruse, le *schermo*, dans la *Vita Nuova*.

Enfin, aux trois qualités requises des amants, dont nous avons parlé, il faut ajouter la mesure, fruit du *retenemen*, qui est l'empire sur soi-même. La mesure qu'ils apportaient dans leurs actes, les poètes l'appliquaient à la forme, à l'expression des sentiments. Les images, les allégories abondent sous leur plume, mais ils fuient l'hyperbole.

Point de cris désordonnés, point de fureurs, point d'outrances. Nous avons déjà dit que la littérature des troubadours est une littérature de château, de cour. C'est à ce caractère qu'elle doit sa dignité, sa tenue, son perpétuel souci de la forme, et c'est par là qu'elle peut être rapprochée de la poésie du XVIIe siècle qui s'adressait essentiellement à la cour, aux salons, à une société extrêmement policée, où il n'était point besoin de parler trop haut, de forcer le sens des mots, où la politesse imposait un langage toujours mesuré, même pour exprimer les passions les plus violentes.

*
* *

L'amour imploré et pratiqué avec cette patience, cette discrétion, cette humilité, cette mesure, devait être en outre très pur. La règle était celle-ci que nous trouvons formulée dans le *Breviàri d'Amor*: Un véritable amant ne doit demander à sa dame rien qui puisse entacher son honneur, son mérite ou sa réputation. Dans le même ouvrage, cette doctrine se trouve ainsi développée:

Celui qui dit qu'il aime loyalement sa dame se contredit lorsqu'il la prie de folie; un loyal amant doit garder l'honneur de sa dame comme le sien propre et même mieux s'il le peut... Celui qui veut aimer doit donc choisir une dame de grande réputation, bonne et belle, et l'aimer d'un cœur vrai, et non par paillardise, car ce ne serait pas de l'amour. Amour procède de loyauté et se détourne de malice, quoique certains fous pensent le contraire, et voici sace qu'en dit Peire Cardenal, homme de grande sagesse: Ces gens, dans leurs plaisanteries, parlent d'amour et ne savent ce qu'il est. Car le véritable amour procède de grande loyauté et de grand cœur, noble et bien appris; tandis qu'eux, ils prennent la luxure pour le bon amour; mais, à la fin, ils le verront bien, cet amour se change en malveillance.

Guiraut Riquier se félicitait en ces termes de n'avoir jamais eu des intentions coupables à l'égard de sa dame:

Comme ma dame au noble corps, orné de toutes les qualités, ne fut jamais reprise ni blâmée, pas même d'une mauvaise pensée, je l'aime plus parfaitement et avec crainte; car, si elle m'avait donné un plaisir et qu'il fût indigne d'elle, il me semble qu'elle et moi nous aurions déchu... Mais, parce que cette joie m'a été refusée, j'ai grandi en sagesse au point que les vils espoirs me déplaisent... Ni bruit ni folie ne m'ont plu depuis que j'ai reconnu le bien dont elle fut semence.

Peire Rogier se prétendait le meilleur des amants parce qu'il ne demandait rien à sa dame:

Je suis le meilleur des amants; je ne demande rien à ma dame, ni menues faveurs, ni bon visage; où qu'elle se trouve, je suis son amant et je la courtise, dissimulé, tapi et caché. Elle ne sait pas le bien qu'elle me fait, ni que, par elle, j'ai joie et mérite. Je vis pour son amour et si j'en meurs, si on dit que je suis mort en aimant, Amour m'aura fait un tel honneur qu'il n'en fera jamais d'aussi grand à personne.

Si j'en meurs... Ce fut le sort de Jaufre Rudel, l'amoureux de la Princesse lointaine, qui se croisa pour la connaître, et, à peine débarqué, mourut sur le rivage asiatique, heureux d'avoir pu poser son regard, un moment, sur le visage de la princesse accourue près de lui.

Non seulement pour les troubadours, l'amour devait être pur de toute préoccupation charnelle, mais l'un d'eux va même jusqu'à prétendre que l'amour rendait chaste: Amour n'est pas un péché, écrit Montanhagol, mais une vertu qui rend bons les méchants et meilleurs les bons et met tous les jours l'homme sur la voie du bien. *Et d'amour procède chasteté*, car qui s'applique à l'amour ne peut ensuite mal agir.

La formule de Montanhagol marque le plus haut degré du pouvoir moralisateur et ennoblissant que tous les troubadours reconnaissent à l'amour. Les plaisirs qu'il donne, dit Aimeric de Peguillan, sont plus grands que les chagrins, les biens plus grands que les maux, les joies plus grandes que les deuils, les ris plus nombreux que les pleurs... Amour rend les hommes vils vertueux, donne l'esprit aux sots, rend les avares prodigues, donne la loyauté aux fourbes, la sagesse aux fous, la science aux ignorants et la douceur aux orgueilleux. Sur un ton plus élevé, Pons de Capdeuil affirme avec plus de force et de netteté les bienfaits de l'amour: Heureux celui que l'amour tient en joie, car l'amour est la source de tous les autres biens; l'amour rend gai et courtois, doux et fier. Celui qui en est digne devient mille fois meilleur à la guerre et à la cour, en largesse et en valeur; c'est pourquoi j'ai mis tout mon cœur à aimer et, comme j'ai bon espoir qu'il m'élève, je ne fais pas attention aux chagrins et aux douleurs qu'il me cause. Bernard de Ventadour renchérit sur le précédent: L'amour, dit-il, améliore les meilleurs, grandit les plus hauts, ennoblit les plus nobles. L'amour est plus puissant encore.

Il est non seulement la source du courage, de l'honneur, de la courtoisie, de la vertu, mais il est même la source de l'inspiration littéraire: *amor facit versus*. Bernard de Ventadour le dit en propres termes:

*Non es meravelha s'eu chan
Melhs de nul autre chantador,
Car plus trais mos cors ves Amor,
E melhs sui faitz a son coman.*

(Ce n'est pas merveille si je chante mieux que nul autre chanteur, car mon cœur s'élance avec plus de force vers Amour et je suis mieux disposé à son commandement.)

*
* *

La femme qui inspirait un tel amour devait être revêtue de toutes les qualités, et des plus haute. Le poète les lui donnait. A la conception idéaliste de l'amour correspondait la conception idéaliste de la femme aimée, qui était présentée comme une merveille de sagesse et de beauté. Dans les chansons des troubadours, elle réunit la perfection physique et la perfection morale.

En réunissant ses traits épars çà et là, M. Robert de Labusquette en a recomposé le type général: Blondes et sveltes, leur teint rappelle le lis et la rose, la neige et la fleur du pêcher. Le nez est droit; les yeux sont vairs et comparables à ceux du faucon; la bouche petite et vermeille, les dents éclatantes, les seins petits et durs, les flancs étroits, la peau si fine que lorsque la dame boit, on voit, par transparence, le vin rouge couler à travers sa gorge. (1) Au moral, la dame des troubadours est une femme du monde accomplie son accueil est gracieux, sa conversation aimable et relevée, sa gaieté franche et de bon aloi, elle sait chanter et danser, sa démarche est modeste, ses attitudes décentes, ses façons distinguées; à ces qualités extérieures, elle réunit la culture de l'esprit, la droiture du jugement, la mesure, la sagesse enfin elle est douce et bonne. Elle est la Dame-perfection.

(1) B. de Labusquette, op. cit.

*
* *

Cette conception idéaliste de l'amour et de la femme devait, un jour, le jour où l'amour devint un péché, aboutir à l'évolution religieuse de la lyrique courtoise. Nous avons fait allusion, au début de ce chapitre, à la fin tragique de la poésie provençale: elle fut la victime des soldats de Montfort. Sans doute, comme le remarque M. Joseph Anglade (1), elle portait, dès le berceau, les germes d'une rapide corruption: elle était venue au monde trop savante. Mais, de même que devant le cadavre d'une frêle jeune fille, marquée depuis son enfance pour un court destin, on se demande avec tristesse si le jour qu'elle n'a pas vu ne l'aurait pas sauvée, ainsi on se prend à songer si, le cours de l'histoire ayant changé, la poésie des troubadours n'aurait pas trouvé dans la vie de nouvelles forces et un nouvel éclat... L'invasion, en bouleversant la terre sur laquelle elle vivait, en ruinant les abris seigneuriaux où, fragile, elle fleurissait, précipita sa fin. Elle essaya pourtant de se renouveler, et, pour se plier aux rigueurs des nouveaux temps, où les belles choses qui l'inspiraient autrefois, l'amour, la fantaisie, la liberté étaient devenues suspectes, où il n'était plus permis de chanter librement, elle se fit religieuse.

(1) J. Anglade: *Guiraut Riquier*.

Ce serait cependant une erreur de croire que l'Eglise, après la croisade des Albigeois, ait formellement condamné la poésie profane des troubadours: Ici, écrit Paul Meyer dans les *Derniers troubadours de la Provence*, l'on ne prétend point que les persécutions qui furent la suite de la croisade albigeoise aient recherché les écrivains du Midi ou proscrit leurs ouvrages... L'historien de Guiraut Riquier, M. Joseph Anglade, est du même avis: L'Inquisition, écrit-il, poursuivait plutôt les livres suspects d'hérésie que les chansons des troubadours. Mais l'action de l'Eglise, pour s'exercer d'une manière indirecte, n'en fut pas moins efficace. Elle ne proscrit point les troubadours et ne confisqua pas leurs œuvres; elle agit sur les esprits et transforma petit à petit la société.

C'est ainsi que la poésie courtoise se transforma en poésie religieuse. Dorénavant les troubadours chanteront la Vierge, dont les prédications qui suivirent la croisade avaient répandu le culte, comme ils avaient chanté les Dames de jadis, et si pur, si noble, si courtois était le langage qu'ils employaient pour prier d'amour leur Dame qu'en s'adressant à la Vierge ils n'y changeront rien c'est toujours d'amour qu'ils la prient, sur les mêmes rythmes, avec les mêmes images et la même phraséologie. La conception qu'ils s'étaient faite de l'amour, stimulant de toutes les vertus, source de noblesse, instrument de purification, les avait préparés au nouveau culte. Ils revêtaient, comme nous l'avons vu, leur Dame de tant de perfection, ils lui attribuaient un tel pouvoir, et, en particulier, une telle influence moralisatrice qu'il leur fut facile de lui substituer la Vierge, qui devint la Dona par excellence.

L'un d'eux, Guiraut Riquier, se laissa même aller, tout naturellement, dans une de ses poésies religieuses, à donner à la Sainte-Vierge le nom, le *senhal* de celle qu'il chantait dans ses poésies profanes, *Belh-Deport*, Belle-Joie.

Le nouveau culte poétique apparut d'abord chez des troubadours d'origine italienne. Voici en quels termes l'un d'eux, Lanfranc Cigala, s'adresse à la Vierge:

Ah! Vierge, en qui j'ai mis mon amour, s'il vous plaît d'entendre mon ardente prière, jamais je ne dois craindre de manquer de joie parfaite: vif ou mort, je la posséderai... O noble Dame, dont la valeur dépasse celle de toutes les autres femmes, on peut vous louer sans crainte d'être contredit; en vous louant, personne ne peut mentir, car vous êtes la fleur de la vraie connaissance, fleur de beauté, fleur de vraie pitié... Je sais, Dame, que qui se souvient de vous et qui se donne de bon cœur à votre service se sert lui-même, car il est sur de jouir de sa récompense et de ne pas voir ses services méprisés.

Peire Guilhem de Luzerna, Peire Espanhol, Albertet de Sisteron, Bartolomeo Zorzi, Daudes de Prades, Aimeric de Bélenoi, Bernart d'Auriac, Folquet de Lunel écrivirent des compositions semblables, également pieuses et courtoises. Mais le plus illustre représentant de ce nouveau genre fut incontestablement Guiraut Riquier, dont nous avons déjà parlé à ce propos. À lire la chanson que voici, se douterait-on qu'elle est adressée à la Sainte-Vierge plutôt qu'à quelque châtelaine:

Par son amour, j'espère croître en mérite, en honneur, en noblesse, en grande joie; c'est vers elle seule que mes pensées et mes désirs devraient se tourner; puisque par elle je puis obtenir tous les biens que je désire, je dois mettre tous mes soins à la servir; car je suis aimé d'elle, pourvu que je me conduise envers elle suivant le code du véritable amant...

Elle a une beauté si grande que rien ne la peut diminuer rien n'y manque; elle resplendit nuit et jour; elle est si puissante qu'elle n'échoue en rien elle a de la grâce en tout ce qu'elle entreprend; elle a modestie, charité, sens, savoir, pitié et merci; c'est pourquoi j'espère en son amour, puisqu'elle daigne m'aimer; et il me tiendra joyeux pourvu que j'aïlle droit à elle; ma dame, je puis la nommer à bon droit Belh Deport.

Pour maintenir l'amour, le plaisir et la joie parfaite; pour plaire, s'il se peut, à celle qui daigne m'accorder ses faveurs, je fais une légère chansonnette, car je suis dans un tel état que ni jour ni nuit ne me quitte le parfait amour de celle qui m'affermite en amour.

Ce Guiraut Riquier, que Diez a appelé le dernier troubadour, naquit à Narbonne dans la première moitié du treizième siècle, vers 1230. Il composa sa première chanson en 1254. Sa carrière poétique dura trente-huit ans. Il cultiva tous les genres de la poésie provençale. Il essaya même d'en créer de nouveaux et il semble certain qu'il a créé, par exemple, la *serena*, qui est la contre-partie de l'*aube*: dans l'*aube*, la nuit paraît trop courte à l'amant et le jour trop prompt à paraître; dans la *serena*, l'amant trouve le jour trop court, car il a rendez-vous, à la nuit, avec sa dame. Quand Riquier n'inventait pas, il transformait. La *pastourelle* est un des genres où il a innové avec le plus de bonheur. Mais c'est sur la forme que portèrent principalement ses efforts d'originalité. Dieu sait s'il y avait du mérite après les prodiges d'ingéniosité métrique réalisés avant lui par les poètes provençaux! réussit cependant à créer des mètres nouveaux et des combinaisons nouvelles de strophes. C'est pour son scrupuleux souci de la forme, pour la haute idée qu'il se faisait de son art, pour la noble conception qu'il garda du rôle de la poésie qu'il a mérité d'être appelé le dernier troubadour.

Mais il annonce la décadence, on plutôt elle est en lui déjà. Il en avait le sentiment très net. Il était venu trop tard dans un monde trop vieux, comme il l'a dit lui-même bien avant Musset:

Mas trop say vengutz als derriers.

Il pleura sur lui-même et sur la poésie provençale en des vers désenchantés qui lui font autant d'honneur que leurs fières strophes à Bertran de Born ou à Sicart de Marvejols. Il frit impuissant, lui et ceux qui le suivirent de près, comme, un peu plus tard, les poètes toulousains du Gai-Savoir, à insuffler une nouvelle vie, par l'inspiration religieuse, à la poésie provençale. Les maigres fleurs mystiques dont elle se para pendant quelque temps encore ne furent que fleurs artificielles qui ne

réussirent même pas à lui donner une trompeuse apparence de vie: elles ornèrent chrétiennement sa tombe.

La chanson du troubadour narbonnais, du *Dernier Troubadour*, c'est le chant du cygne du Midi vaincu. Elle porte en elle la tristesse des défaites et des ruines. Dans cette chanson qui s'éteint, il y a des cités de lumière et de joie dévastées, il y a la fleur d'un peuple fauchée, il y a une civilisation brusquement arrêtée, il y a cette trompeuse vision de la nationalité méridionale ne prenant conscience d'elle-même, à la lueur des incendies, que pour se voir détruite à jamais, il y a, pour tout dire, un beau rêve brisé. Mais un grand poète, formé à l'école des troubadours, était destiné à retrouver l'inspiration religieuse où la poésie provençale, trop affaiblie, n'avait pu puiser une nouvelle vie, et à en nourrir une poésie neuve et magnifique: ce fut Dante.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Entre les troubadours et Dante, nous rencontrons Saint François d'Assise, en faveur duquel on peut réclamer une place en marge de la littérature provençale du Moyen-Age.

Cet ignorant, comme il voulait s'appeler lui-même, contempteur de toute science, qui fut un poète admirable et l'inspireur inconscient d'une magnifique pléiade d'artistes; cet amant volontaire de la Pauvreté, qui offrit aux hommes la plus précieuse des richesses la paix intérieure; ce simple, qui, sur un monde empli du fracas des armes et glissant à l'universelle corruption, fit, d'un geste, briller la lumière évangélique; cet inspiré dont la voix fit tressaillir les peuples d'une espérance nouvelle a conquis l'affection des esprits les plus divers et même les plus éloignés des croyances catholiques. L'érudit protestant Paul Sabatier l'a étudié avec ferveur, et Renan a dit sa faiblesse pour ce mendiant si complètement en révolte contre les saines idées de l'économie politique.

C'est à propos de Saint François d'Assise que Renan a écrit ces lignes très justes Les siècles de petite vertu comme le nôtre sont essentiellement sceptiques. Jugeant tout à leur mesure, ils proclament impossibles et chimériques les grandes figures idéales du passé. Pour plaire à certains esprits, il faudrait construire l'histoire sans admettre qu'un seul homme ait été grand. Dès qu'on leur présente une peinture qui dépasse le niveau de médiocrité auquel ils sont habitués, ils vous accusent d'introduire la légende dans l'histoire. (1)

(1) Ernest Rouan, *Nouvelles Etudes Religieuses*.

La vie de Saint François d'Assise forme, en effet, une des plus belles pages de la Légende dorée.

Qui ne la connaît? Nous n'avons qu'à fermer les yeux pour revoir, comme dans une série de fresques naïves et lumineuses, le bon François d'Assise échangeant ses habits élégants de prince de la jeunesse contre le costume des mendiants, prêchant les oiseaux et les poissons, ordonnant à la cigale de chanter, apprivoisant le loup,

démolissant la toiture neuve dont, en son absence, on avait recouvert les cellules de la Portioncule, traînant des foules après lui, comme Jésus en Galilée, levant une armée de pauvres volontaires, qui, pieds nus et le sourire aux lèvres, allaient porter partout l'Évangile rajeuni, mourant enfin, au soir d'un beau jour, devant le panorama de sa chère cité d'Assise qu'il bénit une dernière fois, tandis qu'au-dessus de sa tête, dans la lumière mauve du crépuscule ombrien, ses douces amies, les hirondelles chantaient. Ce saint, on le sait, fut en même temps un poète, un vrai poète, dont les yeux d'enfant s'ouvraient sur la nature comme s'ils la voyaient tous les jours pour la première fois, et auquel la nature s'offrait sans voile. En lui, a-t-on dit, Adam semblait n'avoir pas péché. La fraîcheur d'impression que l'homme devait promener dans le Paradis terrestre, Saint François d'Assise, toute sa vie, en jouit. La nature, pour lui, n'était qu'un hymne d'amour et de joie, auquel, de la créature humaine au brin d'herbe et à l'eau de la rivière, êtres et choses participaient, chœur aux voix diverses, mais égales. Car, pour ce simple, marqué au front du rayon divin, il n'y avait point de hiérarchie dans le monde créé. Il disait: Nos sœurs les hirondelles... Notre frère le loup... Notre sœur la lune... Notre frère le soleil... Des trois poèmes que la critique lui attribue réellement, parmi tant de poésies et de fleurs qui sont l'œuvre des uns et des autres, le plus célèbre est le Cantique du Soleil:

Seigneur Très Haut, Très Puissant et Très Bon, à vous appartient la louange, la gloire, l'honneur, et toutes bénédictions à vous seul sont dues, et nul homme n'est digne de prononcer votre nom.

Loué soit Dieu mon Seigneur, ainsi que toutes les créatures, spécialement notre frère le Soleil, qui nous donne le jour et la lumière; il est beau et rayonne avec une grande splendeur; il est votre image, ô Seigneur!

Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la Lune et pour les Etoiles; il les a formées dans le ciel, brillantes et belles.

Loué soit mon Seigneur pour notre frère le Vent, pour l'Air, pour tous les temps par lesquels il donne leur subsistance à toutes les créatures.

Loué soit mon Seigneur pour notre sœur l'Eau, qui est utile, humble, précieuse et chaste.

Loué soit mon Seigneur pour notre frère le Feu, par lequel il illumine les ténèbres et qui est beau, agréable, fort et puissant.

Loué soit mon Seigneur pour notre mère la Terre, qui nous nourrit et nous soutient, qui produit les fleurs diaprées et les herbes.

Il suffirait de ce brillant poème pour montrer que François d'Assise n'a pas eu seulement l'âme d'un poète: il en avait l'art.

Où l'avait-il appris?

Renan l'a fort bien vu: Ses vraies origines, écrit-il, sont d'abord l'Ombrie, la Province Séraphique, cette Galilée de l'Italie, à la fois fertile et sauvage, riante et austère — puis la poésie provençale. Il aimait les troubadours; il les prit à plusieurs égards comme modèles. Il priait et chantait en leur langue. De leur nom (jouglar) il appelait ses disciples les jongleurs de Dieu.

Rien de plus exact.

Si le décor enchanteur dans lequel se déroula sa vie inspira François d'Assise, ce furent les troubadours qui lui apprirent à donner à ses élans poétiques et religieux une forme littéraire.

Avant sa conversion, au temps de sa jeunesse folle, il chantait, avec ses compagnons de fête, les chansons des troubadours, et quand il eut épousé la Pauvreté, quand, vêtu de bure et ceint d'une corde, il errait autour de la Portioncule ou dans les replis verdoyants du mont Alverne, c'est encore par des chansons provençales que son âme exhalait sa joie.

Non-seulement les troubadours excitèrent son imagination, mais peut-être, comme on l'a dit, exercèrent-ils encore sur lui une influence morale. Sans doute, il était d'un bon naturel, et, dans la période même des dérèglements de sa jeunesse, sa mère, la bonne Pica (1), qui lisait clair dans son âme, se tranquillisait et rassurait les autres en affirmant que son François serait un jour un grand chrétien. Mais il est permis de penser que les leçons de tenue qu'il trouva dans la poésie courtoise facilitèrent ses dispositions natives. Deux de ses biographes, et des plus sérieux, ont cru pouvoir être très affirmatifs à ce sujet.

— Les vers des troubadours provençaux, écrit Arvède Barine (2), bourdonnaient dans sa tête en essais sonores. Il les entendait réciter aux jongleurs, sur les places publiques ou dans les tournois et carrousels, et il en possédait probablement des copies. Son esprit en reçut une empreinte que rien n'effaça jamais.

... Les troubadours ont eu sur saint François une influence analogue à celle que les romans de chevalerie espagnole exercèrent, à trois siècles de distance, sur sainte Thérèse. Ils le familiarisèrent de même avec les pensées et les sentiments héroïques.

(1) La mère de saint François d'Assise, Pica, d'après les traditions franciscaines, serait d'origine provençale. S'il est vrai, comme il a été dit, qu'elle était née à Tarascon, on peut supposer que le marchand drapier d'Assise, Pierre Bernadone, qui, chaque année, faisait un voyage pour son commerce, dans le Midi de la France, où il s'arrêtait notamment à Avignon et à Montpellier, la connut en venant acheter des draps à la foire de Beaucaire.

(2) Arvède Barine, *Saint-François d'Assise et la Légende des Trois Compagnons*.

— Précisément vers cette époque, écrit à son tour Paul Sabatier, (1) des troubadours parcouraient les villes du nord de l'Italie et mettaient à la mode les fêtes brillantes et surtout les cours d'amour; mais s'ils exaltaient les passions, ils faisaient aussi appel aux sentiments de courtoisie et de délicatesse: c'est ce qui sauva François.

S'il en est ainsi, on peut bien dire que la plus belle conquête des troubadours fut saint François.

*

* *

Mais même lorsqu'il eut dit adieu au monde pour se vouer à la pauvreté et se consacrer à l'apostolat, saint François ne rompit point tous rapports avec les troubadours.

— L'un de ses historiens — écrit Arvède Barine — n'est pas éloigné de croire qu'il faisait lire les maîtres de sa jeunesse, les troubadours, à ceux de ses disciples qu'il en jugeait dignes.

En tout cas, parmi les premiers compagnons du saint, et de ceux qui jouèrent un rôle éminent dans les débuts de l'apostolat franciscain, figure un de ces poètes italiens qui composaient en provençal. Ce troubadour se trouvait, un jour, aux environs d'une cité où le saint devait prêcher.

(1) Paul Sabatier, *Vie de saint François d'Assise*.

Désireux de l'entendre, il court à l'église. Après le sermon, durant lequel il avait vu François d'Assise transfiguré, le troubadour alla se jeter à ses pieds, en le suppliant de lui permettre de le suivre. Saint François, qui ne voulait pas de savants, mais qui aimait les poètes, l'accueillit avec la plus grande affection et lui donna le nom de Pacifique.

Nous n'avons pas réussi à établir l'identité de ce frère Pacifique. Le chanoine Ulysse Chevalier (1), dont on sait l'autorité en matière médiévale, le fait naître à San-Severino et donne comme lieu de sa mort, vers 1230, Lens en Flandre. D'après d'autres, on ne sait où il est mort: la critique hésite entre trois villes, dont Lens. Mais nulle part on ne trouve son nom de famille. L'obscurité qui l'enveloppe est d'autant plus étrange qu'il a joui, à son époque, d'une réelle célébrité, puisqu'il fut couronné au Capitole. Saint Bonaventure (2) l'appelle

le roi des vers Crescimbeni (3) dit qu'il excella dans la musique et la poésie, composa divers genres de chansons et que Frédéric II l'honora du laurier poétique et du titre de prince des poètes. Crescimbeni ajoute qu'il n'a rien pu retrouver de ses vers.

(1) Ulysse Chevalier, *Bio-bibliographie du Moyen-Age*.

(2) S. Bonaventura, *Legenda S. Francisci*, cap. 4

(3) Crescimbeni, *Istoria della volgar poesia*.

Le rôle du frère Pacifique, le troubadour devenu moine, auprès de François d'Assise aura été celui d'un conseiller littéraire. — Le saint, raconte Wadding, après avoir veillé quarante jours, eut une extase où lui fut donnée l'assurance de son talent, et, revenant à lui, il entonna les premières strophes du *Chant du Soleil*. Le frère Léonard, qui était présent, écrivit les paroles par son ordre; le saint les fit mettre ensuite dans un meilleur rythme par le frère Pacifique, et il ordonna aux frères de les apprendre par cœur et de les réciter chaque jour (1).

Après avoir, cité ces lignes, l'écrivain mystique Gœrres, au cours de son étude sur saint François d'Assise, ajoute:

— Telle est l'origine de ces poésies: le saint les trouve dans l'extase, l'écrivain les met sur le papier à mesure que l'inspiration les dicte, et l'artiste troubadour donne au *descort*, c'est-à-dire à la poésie en rimes et en vers irréguliers, le rythme des chants de maître (2).

(1) Wadding: *Scriptores Minores*.

(2) Gœrres, *Der Heilige Franciscus von Assise troubadour*.

*

* *

Mais, à son tour, saint François d'Assise devait en quelque manière et indirectement conseiller les derniers troubadours.

Nous avons dit l'évolution religieuse que la poésie provençale subit à partir du milieu du XIII^e siècle. Nous avons fait remarquer que cette évolution était commandée par la transformation qui s'était opérée dans la société méridionale à la suite des prédications consécutives à la croisade des Albigeois. A cette œuvre, les disciples de saint François eurent une grande part. Il s'agissait non point de rendre à la société l'esprit religieux (le seul fait que les hérésies y réussissent prouve qu'elle en avait de reste), mais de la ramener à l'orthodoxie. Une armée de moines, dépêchée dans le Midi, s'y employa. Ceux qui s'y distinguèrent le plus furent les Frères Prêcheurs, de l'Ordre de saint Dominique, et les Frères Mineurs, de l'Ordre de saint François, à la tête desquels fut mis précisément le frère Pacifique. Avec des moyens différents, qui suscitèrent d'ailleurs entre eux de graves conflits, les deux Ordres firent merveille dans leur tâche. Ce qui importait surtout, c'était de rappeler aux âmes desséchées et durcies par la rude doctrine albigeoise l'idéal chrétien de bonté, de douceur et de grâce. C'est ainsi que l'Eglise fut amenée à répandre le culte de la Sainte-Vierge, en qui cet idéal s'était incarné. Dominicains et Franciscains le prêchèrent à l'envi et y convertirent les populations. Par la création du rosaire, les Dominicains firent davantage peut-être pour le culte de la Vierge que les Franciscains; ceux-ci eurent sans doute plus de part dans le renouveau religieux en général en enseignant la loi d'amour, l'Evangile éternel, grâce aussi au spectacle qu'ils donnaient des vertus de simplicité, d'humilité, de désintéressement, de générosité, dont le Poverello leur donnait le magnifique exemple et qui les rendirent très populaires.

Au chant XI du *Paradis*, Dante fait cette distinction entre Saint François d'Assise et Saint Dominique: L'un fut tout séraphique par son ardeur; l'autre, par sa grande sagesse, fut sur terre un reflet de la lumière des séraphins.

Saint-Thomas d'Aquin, dans la bouche duquel Dante place ces paroles, avait écrit lui-même:

— *Le premier ordre, le plus excellent de tous, ce sont les séraphins, qui ont l'excellence de l'amour; le second ordre, ce sont les chérubins, qui ont l'excellence de la science.*

Dante, qui paraît donner la préséance à saint François, ne fait donc que respecter l'ordre établi par le grand Docteur.

M. Hauvette commente ainsi la haute dignité que Dante attribue à saint François dans la cour céleste:

— Dans l'amour et la pauvreté de saint François, Dante trouvait à la fois l'esprit vivifiant de l'Évangile et la condamnation des ambitions et des calculs où se fourvoyait l'Église de son temps. En glorifiant saint François, il traduisait son admiration pour le grand imitateur du Christ, et par contre-coup il vitupérait les papes, persécuteurs des frères spirituels, c'est-à-dire de ceux, parmi les franciscains, qui s'appliquaient à observer dans toute sa rigueur la règle du maître, tandis que les conventuels, bien vus des autorités ecclésiastiques, se laissaient insensiblement gagner par les préoccupations mondaines qui viciaient partout la vie religieuse. Aussi le poète observe-t-il avec mélancolie que la famille de saint François, comme celle de saint Dominique, en était venue à suivre à rebours les traces de son père: la pointe du pied s'appuie sur la marque du talon.

Mais quelque déformation que n'ait pas tardé à subir la pure doctrine de François d'Assise, plutôt faite, il faut le reconnaître, pour des saints que pour de vulgaires hommes, il n'en est pas moins vrai que l'influence du Poverello fut profonde sur les esprits. Elle ne souleva pas seulement ces élans mystiques dont la peinture italienne, ainsi que certaines laudes et hymnes d'Église, nous a conservé l'admirable expression elle créa une atmosphère religieuse essentiellement propice à l'éclosion d'un grand poète chrétien comme Dante.

Un jour vint même où le Gibelin au sombre visage rejoignit le Saint au sourire d'enfant. — Voyant devant les murs de notre couvent un inconnu qui s'était arrêté à les regarder, raconté le moine de Santa-Croce del Corvo, je lui demandai ce qu'il cherchait; absorbé dans sa contemplation, il ne répondit pas et je lui demandai de nouveau ce qu'il cherchait. Alors, après avoir tourné son regard vers moi, il dit: — la paix.

Cet homme était Dante.

La paix! Si saint François d'Assise fut béni, si les foules, se précipitaient sur ses pas, si le pauvre cercueil qui contenait sa dépouille fut porté parmi les chants et les fleurs sur les épaules d'un peuple en délire, et ballotté, arche sacrée qu'on se disputait, dans une émeute triomphale, c'est qu'en effet il avait apporté à des millions d'âmes inquiètes et souffrantes le bien suprême: la paix; c'est parce que ses accents avaient rappelé une voix trop oubliée, la douce voix du Nazaréen; c'est parce qu'il avait fait revivre, l'espace d'un jour, pour l'humanité ravie, l'enchantement du lac de Tibériade. Dante, d'un tempérament violent, dévoré d'ambition, féru de science, forme un contraste éclatant avec le Saint d'Assise si doux, si humble, et volontairement

ignorant. Si le Saint va vers Dieu par la foi, le Poète-philosophe veut y aller par la raison.

Mais tous deux, s'élevant au-dessus des réalités, au-dessus de l'humanité, visent, l'un par l'amour, l'autre par la connaissance, au même but: la paix intérieure.

DANTE

On vient de voir que Saint François d'Assise connaissait les chants des troubadours qui étaient très répandus en Italie. Ils y avaient été apportés par les troubadours eux-mêmes.

Dès le onzième siècle, des relations très étroites et très suivies s'étaient établies entre le midi de la France et l'Italie. Des traités de commerce liaient les villes libres méridionales et les villes libres italiennes; les commerçants des deux pays allaient fréquemment des uns aux autres et, parlant presque la même langue, marins provençaux et italiens, qu'ils fussent à Gênes, à Narbonne ou à Marseille, se sentaient également chez eux.

D'autre part, à la suite des cortèges princiers, les troubadours passaient des cours des comtes de Provence et des comtes de Toulouse aux cours de Montferrat, d'Este, de Vérone, de Malaspina, de Turin. On en cite plus de vingt qui ont séjourné en Italie: Peire Vidal, Rimbaut de Vacqueiras, Guilhem Figueira, Uc de Saint-Cyr, Aimeric de Peguillan, pour ne citer que les plus célèbres. Ils étaient de toutes les fêtes, amusaient le peuple autant que les princes, se mêlaient aux intrigues et prenaient part même, à l'occasion, par leurs chansons belliqueuses, aux événements politiques. Leurs manuscrits étaient dans toutes les bibliothèques. C'est à la demande de deux seigneurs italiens que Hugues Faidit composa sa grammaire provençale, le *Donat Proensal*. Un poète contemporain de Dante, Francisco da Barberino, nous a conservé les noms de nombreux troubadours avec l'indication de leurs œuvres. Dans un curieux poème italien anonyme du quatorzième siècle, la *Léandréide*, on voit toute une théorie de poètes provençaux défilant devant Dante. Ce dernier a rappelé lui-même les séjours des troubadours en Italie:

— Au pays que sillonnent l'Adige et le Pô, on trouvait jadis Valeur et Courtoisie, dit un personnage de la *Divine Comédie*, et un autre pleure en se rappelant les dames et les chevahers, les chagrins et les bonheurs qu'Amour et Courtoisie nous faisaient désirer.

C'est surtout à la cour de Frédéric II que la poésie provençale trouva l'accueil le plus magnifique et le plus empressé. Frédéric II, son fils Enzo, Manfred chantèrent eux-mêmes en provençal. Poète, artiste, voluptueux, Frédéric satisfaisait ses goûts personnels avec les chants des troubadours, mais sa politique y trouvait aussi son compte. Emile Gebhart l'a bien remarqué:

— Les Provençaux, écrit-il dans les *Origines de la Renaissance en Italie*, n'ont point de Mécène comparable à Frédéric II, et c'est à la cour de Palerme que leur influence

poétique a été la plus profonde... Mais pour l'empereur, ceux-ci n'étaient point seulement des poètes; ces exilés dont les colères du Saint-Siège ont détruit la patrie, étaient des alliés utiles pour la guerre implacable qu'il faisait à l'Eglise. Ils représentaient, par leurs sirventès, dans toutes les cours féodales de la péninsule, la passion gibeline.

Tant fut grande l'influence des troubadours au-delà des Alpes que les premiers poètes de l'Italie moderne écrivirent en provençal. Ce sont les troubadours italiens qui apparaissent au treizième siècle: Lanfranco Cigala, de Gênes; Bartolomeo Zorzi, de Venise; Lambertini de Buaelli, de Bologne; Lanfranchi, de Pise; Sordel, de Mantoue, et d'autres.

Lorsque les poètes italiens se servirent enfin de leur langue, ils restèrent longtemps encore tributaires des Provençaux. A ses débuts, la lyrique italienne ne vécut que de l'imitation des troubadours. Ce n'est qu'avec l'école de Bologne, avec Guido Guinicelli et Guido Cavalcanti qu'elle acquiert une originalité bien tranchée. Et voici Dante.

On a dit que Dante hésita, quand il voulut écrire, entre le toscan et le provençal.

C'est une légende qui est en contradiction formelle avec les malédictions que l'Alighieri a jetées aux poètes d'Italie qui pouvaient être tentés de se servir d'une langue étrangère. Dans le *Convivio*, il marque d'une perpétuelle infamie les abominables et méchants hommes d'Italie qui vantent les langues d'autrui et tiennent pour vile la leur; il ajoute: — Si elle est vile, elle ne l'est que lorsqu'elle sonne dans leur bouche adultère.

Mais, tout en étant légitimement jaloux du parler italien, tout en ayant l'orgueil de donner à sa patrie l'instrument poétique qui lui manquait encore, et qui serait pour elle, il le savait bien, une force puissante, irrésistible, pour l'accomplissement de ses destinées, Dante n'en conservait pas moins de vives sympathies pour la langue provençale et les poètes provençaux. Il leur devait tant! Et c'est précisément ce qu'il leur devait qu'on se propose de montrer dans ce chapitre.

*

* *

Dante connaissait si bien la langue des troubadours qu'il l'écrivait facilement. Dans son œuvre figure un canzone trilingue, en latin, italien et provençal.

Les vers qu'il met dans la bouche d'Arnaut Daniel, au chant XXVI du *Purgatoire*, c'est lui qui les composa. Aux troubadours, son souvenir resta toujours fidèle. Dans le *De Vulgari Eloquio*, il cite le nom et les œuvres de sept d'entre eux; il les met, en général, sur le même rang que ses amis et prédécesseurs immédiats, les stilnuovistes; puis, distribuant les places, il met Arnaut Daniel à côté de Cino de Pistoie, Giraut de Borneil à côté de lui-même, et déclare enfin ne trouver personne en Italie qui puisse être égalé à Bertran de Born. Dans le même ouvrage, il dit et répète que, dans ses poèmes de la *Pierre*, il a imité Arnaut Daniel: il lui a même emprunté la forme de la

sextine avec ses combinaisons de rimes extraordinaires une autre de ses chansons, *Io son venuto...*, est écrite toute entière sur un thème du même poète.

Dante avait une très grande admiration pour Arnaut Daniel. Il le rencontre au Purgatoire, et leur entrevue forme une des pages les plus émouvantes et les plus belles de la Divine Comédie.

Parmi les luxurieux qui expient leurs péchés, Guido Guinicelli, qui fut son maître, se présente à Dante. Celui-ci, ému, assure Guide que sa poésie sera admirée autant que durera la langue italienne, mais Guide lui montre un poète qu'il estime supérieur à lui-même, et c'est une façon ingénieuse pour Dante de faire l'éloge d'Arnaut Daniel:

— O frère, dit Guide, celui que je t'indique du doigt (et il me montra du doigt un esprit marchant devant lui) fut meilleur ouvrier dans sa langue maternelle. En vers d'amour et en prose de romans, il surpassa tous les autres, et laisse dire les sots qui pensent que le Limousin (Giraut de Borneil) est au-dessus de lui. Ils tournent la tête vers le bruit plutôt que vers la réalité, et ainsi ils arrêtent leur opinion avant d'écouter l'art ou la raison. Et Guide s'étant éloigné, Dante s'approche vers l'ombre qui venait de lui être montrée et gracieusement l'invite à lui dire son nom. Alors l'ombre commença gentiment à dire en provençal:

*Tan m'abelis vostre cortes deman
Qu'ieu no me puesc ni m'voill a vos cobrire.
Ieu sui Arnault que plor e vai chantan.
Consiros vei la passada folor
E vei jauzen lo foi qu'es per denan.
Ara us prec per aquella valor
Que us guida al som sens freich e sens calria
Sovenha us a temprar ma dolor.*

(Tant me plaît votre courtoise demande que je ne puis ni ne veux me cacher à vous.

Je suis Arnault qui pleure et vais chantant: je vois, chagrin, la folie passée; mais je vois, joyeux, la joie que j'espère à l'avenir.

Maintenant, je vous prie, par cette vertu qui vous guide, sans froid et sans chaleur, jusqu'au sommet, qu'il vous souviennne d'adoucir ma douleur.)

Ces vers provençaux, délicate attention envers Arnaut Daniel, sont, nous l'avons déjà dit, l'œuvre de Dante lui-même.

Cette admiration de Dante pour Arnaut Daniel ne laisse pas que de nous étonner un peu. Arnaut Daniel est un bon poète assurément, mais non des meilleurs. Il est le représentant le plus qualifié du *trobar clus*, ce genre obscur, clos aux non initiés, qui recherche les jeux de rimes compliqués, a rime rare, les mots également rares ou détournés de leur sens habituel, les allitérations, les images bizarres, ne se soucie point de logique dans la suite des idées et qu'on ne saurait mieux comparer qu'au mallarméisme. Les poèmes de ce genre sont à peu près intraduisibles.

Arnaut Daniel fut, en outre, un poète licencieux, et quand il lui est arrivé de le prendre pour modèle, Dante l'a imité jusque-là les poèmes de la *Pierre* offrent, on le sait, plus d'une équivoque libertine.

*
* *

Dante, indulgent aux faiblesses de la chair, parce qu'il les connut lui-même, se contente de placer Arnaut Daniel en Purgatoire avec les luxurieux, y compris les sodomites.

Mais il met dans le Paradis, en dépit des aventures galantes de sa jeunesse, le troubadour Folquet de Marseille, ce qui nous étonne un peu.

— Folquet, dit Pétrarque, a enlevé son nom à Gênes pour le donner à Marseille. Il était né à Gênes, en effet. Son père était un marchand, et peut-être lui-même exerça-t-il pendant quelque temps le métier paternel. Suffisamment riche, il abandonna le négoce pour la poésie. Il s'en vint à Marseille, où il jeta son dévolu, pour lui adresser ses hommages poétiques, sur la femme du vicomte de Marseille, Azalaïs, la même à qui Peire Vidal dédiait ses chansons. Il ne fut pas heureux en amour, et dans ses chansons il ne cesse de se plaindre de l'indifférence de sa Dame. Il ne chantait pas mal, quoique avec une certaine préciosité. J. Anglade, dans ses *Troubadours*, cite pourtant de lui une chanson dont on aime la simplicité et l'accent de sincérité:

Si j'avais le cœur à chanter, ce serait bien le moment de faire des chansons pour maintenir la joie; mais quand je considère ma part de bonheur et de malheur, je suis bien affligé de mon lot; on me dit riche et heureux, mais ceux qui le disent ignorent la vérité; il n'y a de bonheur que quand tous nos vœux sont accomplis; un pauvre joyeux est plus riche qu'un grand riche sans joie...

Si je fus gai et amoureux, je n'ai plus de joie d'amour et je n'en espère aucune; nul autre bien ne peut plaire à mon cœur; les autres joies me semblent des tristesses; sur mon amour je vous dirai la vérité; je n'ose le quitter et je n'ose bouger; je n'ose m'élever et je n'ose rester en place; je suis comme un homme qui, arrivé au milieu d'un arbre, est monté si haut qu'il n'ose ni redescendre ni aller plus loin, tellement cela lui paraît dangereux...

La chanson se termine ainsi:

Je pensais mentir (entendez: plaisanter) mais malgré moi je dis la vérité. Je pensais faire croire ce qui n'est pas, mais malgré moi ma chanson devient vraie.

Bien que la vicomtesse Barral des Baux se montrât insensible aux hommages de Folquet, elle n'en devint pas moins jalouse de sa belle-sœur, Laure de Saint-Jorlan, qui vivait à la cour de Marseille et à laquelle Folquet avait dû tourner quelque

madrival. Elle exigea, paraît-il, le départ du troubadour. C'étaient les petits drames, ou les petites comédies de la vie courtoise.

Folquet transporta sa tente auprès du seigneur de Montpellier, qui avait épousé la fille de l'empereur de Constantinople, Manuel Comnène. C'est à cette noble dame, qu'on appelait l'impératrice, qu'il adressa ses vers.

Il dut avoir peu de succès, car il ne demeura pas longtemps à Montpellier. Il revint à Marseille, puis ne tarda pas à dire adieu au monde et à la poésie. Il entra dans l'ordre de Cîteaux, emmenant avec lui au couvent sa femme et ses deux enfants, devint abbé de la riche abbaye de Tholonet en Provence, et fut enfin nommé évêque de Toulouse. Sa cruauté contre les hérétiques albigeois et ses frères de sang, les Méridionaux, lui valut l'épithète d' abominable qui est restée accolée à son nom. Dans la *Chanson de la Croisade*, en se défendant devant le Pape des accusations portées contre lui, le comte de Toulouse parle en ces termes de l'évêque Folquet:

— Quand il fut nommé moine et abbé, le feu s'éteignit dans l'abbaye et ne se ralluma pas avant son départ quand il fut élu évêque de Toulouse, il se répandit sur notre terre un tel feu qu'aucune eau ne pourra jamais l'éteindre; car il fit perdre la vie à plus de cinq cent mille personnes, grands et petits; par la foi que je vous dois, en faits et en paroles, il ressemble plutôt à l'Antéchrist qu'à un messager de Rome.

*

* *

Dans l'Enfer, Dante rencontre un grand troubadour, Bertran de Born, qui, sur la fin de ses jours, après une vie assez longue où son plaisir avait été de guerroyer, s'était fait moine. Dante ne lui a pas pardonné d'avoir armé, comme nous l'avons rappelé dans le chapitre sur les Troubadours, le fils contre le père. Ce souvenir historique explique les paroles adressées par le troubadour à Dante dans cette rencontre dramatique:

Je vis un spectacle que j'aurais peur de décrire, sans plus de preuves, si ma conscience ne me rendait fort. Je vis et il me semble que je vois encore marcher un buste sans tête, comme marchaient les autres compagnons du triste troupeau. Il tenait sa tête coupée par les cheveux, suspendue à sa main en guise de lanterne, et cette tête nous regardait et disait:

— *Hélas! De lui-même il se faisait lumière; et ils étaient deux en un et un seul en deux... Quand il fut arrivé au pied du pont, il éleva son bras avec toute sa tête pour que ses paroles arrivassent à nous; et ses paroles furent:*

— *Vois l'horrible supplice, toi qui, vivant, visites les morts; vois si aucun supplice ressemble au mien. Pour que tu puisses parler de moi là-haut, sache que je suis Bertran de Born qui donnai au jeune roi de mauvais conseils. Je fis lutter l'un contre l'autre le père et le fils, Architofel ne fut pas plus perfide en excitant Absalon contre David.*

Pour avoir mis la division entre des personnes ainsi unies, je porte, hélas! la tête séparée du corps qui devait la supporter. Ainsi s'observe en moi la peine du talion.

Bertran de Born, qui aimait la bataille, représente dans la poésie provençale du Moyen-Age le lyrisme guerrier. Le poème suivant, qui est la page la plus connue de son œuvre, est caractéristique de son brillant talent:

Bien me plaît la bonne saison de Pâques, qui fait naître feuilles et fleurs; j'aime à entendre la joie des oiseaux qui emplissent les bocages de leurs chants; mais j'aime aussi à voir, parmi les prés, tentes et pavillons dressés et j'ai une grande allégresse à voir rangés par la campagne chevaliers et chevaux armés.

J'aime à voir les éclaireurs mettre en fuite les gens qui emportent leurs biens; j'aime à voir venir après eux une grande masse d'hommes d'armes; j'aime à voir les forts châteaux assiégés, les fortifications brisées et démolies et l'armée sur le rivage, entourée de fossés et de palissades aux pieux solides et serrés...

Nous verrons à l'entrée de la bataille trancher et rompre masses d'armes, épées, casques de couleur et boucliers nous verrons maints vassaux frappés ensemble et les chevaux des morts et des blessés errer à l'aventure; qu'au moment de l'assaut tout chevalier ne pense qu'à briser bras et têtes, car il vaut mieux être mort que vaincu.

Je vous l'assure, ni le manger, ni le boire, ni le dormir ne me plaisent autant que le cri de guerre: à eux! et le hennissement, dans l'ombre des bois, des chevaux privés de leurs cavaliers; rien ne me plaît comme d'entendre: à l'aide! à l'aide! de voir tomber chefs et soldats sur l'herbe ou dans les fossés et de contempler les morts qui portent encore au flanc le tronçon des lances avec leurs flammes.

*

* *

La sévérité de Dante pour Bertran de Born doit s'expliquer par l'horreur que lui inspiraient les guerres entre familles, entre frères, entre enfants d'une même cité. C'est ce sentiment qu'il laisse éclater avec violence dans la scène émouvante à laquelle donne lieu sa rencontre, dans le Purgatoire, avec le troubadour Sordel, qui était originaire de Mantoue.

— *Vois (dit Dante à son guide) cette âme immobile qui, seule et toute à l'écart, regarde vers nous; celle-là nous enseignera la voie la plus courte. Nous vîmes à elle: ô âme lombarde! comme tu te tenais altière et dédaigneuse! en tournant vers nous les yeux, que tu étais noble et grave!*

Elle ne disait pas une parole, mais nous laissait venir, regardant seulement à la manière d'un lion au repos. Or Virgile s'approcha d'elle, la priant de lui montrer le meilleur chemin, et elle ne répondit pas à sa demande, mais elle s'informa de notre pays et de notre vie; et le doux guide commença:

— *Mantoue...*

Aussitôt l'ombre, toute ramassée sur elle-même, se leva vers lui du lieu où auparavant elle se tenait, en disant:

— *O Mantouan! je suis Sordello, de ta terre chérie! et l'un et l'autre ils s'embrassaient.*

— C'est l'Italie elle-même, dit Emile Gebhart à propos de ce salut, qui rend hommage au plus grand précurseur de sa Renaissance.

Cependant, en présence de Sordel et de Virgile qui s'embrassaient, Dante se sent pris d'une sainte colère contre les factions qui déchiraient sa patrie, et c'est l'apostrophe célèbre:

Ah! Italie esclave, hôtellerie de douleur, navire sans rocher dans une grosse tempête, non plus reine des provinces, mais lieu de prostitution!

Cette belle âme fut prompte, rien qu'au doux nom de sa terre natale, à faire fête à son concitoyen;

Et maintenant tes vivants ne peuvent être sans guerre, et ceux-là qu'une même muraille et qu'un même fossé renferment se rongent les uns les autres.

Cherche, misérable, autour de tes rivages, et puis regarde dans ton sein si une seule partie de toi-même y jouit de la paix...

Mais Sordel ne savait pas encore qui était ce Mantouan qu'il avait embrassé. Il l'apprend dans le chant suivant, et c'est avec une vive émotion qu'il entend le nom de Virgile. Ayant reçu le grand honneur, en effet, d'accompagner pendant quelque temps les deux voyageurs, il leur présente la société qu'ils traversent. Il montre ainsi aux deux poètes, dans une riante vallée, assises sur la verdure, parmi les fleurs, des âmes qui chantaient le *Salve Regina*. Ce sont les princes qui au gouvernement ont négligé leurs devoirs ou trahi les intérêts de leur nation. Sordel les énumère. Or, sauf un, ces princes sont précisément ceux auxquels Sordel s'adresse dans son *planh* sur Blacas, qui est de son œuvre le morceau le plus connu. C'est ce poème, dont le succès fut très grand, qui, quarante ans après la mort de l'auteur, avait suffi pour que Dante donnât à celui-ci ce rôle important dans son épopée Sordel est, en effet, présent et agissant dans trois chants, VI, VII et VIII, du *Purgatoire*. C'est ce même poème que Mistral rappelait dans son discours aux Jeux Floraux de Nîmes, en 1878.

Ce planh, cette plainte funèbre sur la mort de Blacas, grand seigneur de Provence, et protecteur des troubadours, tourne tout de suite au sirventès, ce qui fait son originalité; il est, en outre, d'un beau mouvement, et construit tout entier, enfin, sur une idée curieuse et saisissante:

Je veux, en ce rapide chant, d'un cœur triste et marri, plaindre le seigneur Blacas et j'en ai bien raison: car en lui j'ai perdu un seigneur et un bon ami; et les plus nobles vertus sont éteintes en lui. Le dommage est si grand que je n'ai pas soupçon qu'il se répare jamais; à moins qu'on ne lui tire le cœur, et qu'on ne le fasse manger à ces barons qui vivent sans cœur; et alors ils en auront beaucoup.

Que d'abord l'empereur de Rome mange de ce cœur il en a grand besoin, s'il veut conquérir par force les Milanais, qui maintenant le tiennent conquis lui-même; et il vit déshérité malgré ses Allemands.

Qu'après lui, mange de ce cœur le roi des Français; et il recouvrera la Castille, qu'il a perdue par niaiserie: mais s'il pense à sa mère, il n'en mangera pas; car il paraît bien, par sa conduite, qu'il ne fait rien qui lui déplaie.

Je veux que le roi anglais mange aussi beaucoup de ce cœur, et il deviendra vaillant et bon; et il recouvrera la terre que le roi de France lui a ravie, parce qu'il le sait faible et lâche.

Et le roi de Castille, il convient qu'il en mange pour deux, car il tient deux royaumes, et n'est pas assez preux pour un seul: mais s'il en veut manger, il faut qu'il en mange en cachette; car si sa mère le savait, elle le battrait avec des verges.

Je veux que le roi d'Aragon mange de ce cœur. Cela le délivrera de la honte qu'il recueille ici, à Marseille et à Milan; car il ne se peut honorer autrement, en actions ou en paroles.

Je veux aussi que l'on donne du cœur au roi navarrais, qui valait mieux comte que roi; je l'entends dire ainsi. C'est un mal quand Dieu fait monter un homme à haute puissance, et que le défaut de cœur le fait baisser de prix.

Le comte de Toulouse a besoin d'en manger beaucoup, etc. etc.

L'idée de ce cœur qui est donné à manger n'est pas une trouvaille de Sordel. Il l'avait empruntée à de vieilles légendes. C'est, entre autres, l'histoire du troubadour Guilhem de Cabestanh, qui aimait Seremonde, femme du seigneur de Castel-Roussillon et lui faisait de belles chansons. Le mari, jaloux, rencontrant le troubadour à la chasse, le tua.

— Ensuite, raconte le biographe anonyme, il lui enleva le cœur et le fit porter par un écuyer, à son château.

Il le fit rôtir avec du poivre et le donna à manger à sa femme. Et quand elle l'eut mangé, le seigneur lui dit ce que c'était, et elle en perdit la vue et l'ouïe. Revenue à elle, elle lui dit:

— Seigneur, vous m'avez donné un si bon mets que jamais je n'en mangerai de semblable. Il voulut la frapper, mais elle se précipita du haut de sa fenêtre et se tua.

C'est la même donnée qu'on retrouve dans le roman du *Châtelain de Coucy*, qui est du XIII^e siècle, comme la biographie de Guilhem de Cabestanh.

C'est certainement au planh de Sordel que Dante prit l'idée du cœur mangé qu'on trouve dans la *Vita Nuova*. Le poète raconte que dans la nuit même qui suivit le jour où il reçut le salut si doux de Béatrice, il eut un songe affreux:

Je crus voir le Seigneur tenant dans ses bras une personne endormie, nue et enveloppée seulement d'un drap couleur de sang. Je la reconnus tout aussitôt pour la Dame inspirant la vertu qui avait daigné me saluer le jour précédent. Celui qui la portait tenait dans une de ses mains quelque chose qui était tout en feu, et il me dit ces mots: Vide cor tuum, vois ton cœur. Et après quelques instants, je crus voir qu'il éveillait celle qui dormait, et qu'à l'aide de toutes sortes d'inventions, il lui faisait manger cette chose ardente qu'il tenait dans sa main, ce qu'elle ne faisait qu'avec crainte et répugnance. Mais il ne se passa pas beaucoup de temps sans que la gaieté du Seigneur se changeât en plainte; et, toujours pleurant, il serrait cette Dame dans ses bras, et se dirigea avec elle vers le ciel.

Ceux qui ont lu la *Vita Nuova* savent que Dante, cherchant à interpréter cette vision, l'exposa dans un sonnet qu'il envoya à quelques poètes en leur demandant leur avis. Il reçut trois réponses, trois sonnets, un qui est attribué généralement à Cino de Pistoie, mais dont l'auteur paraît plutôt à M. Raoul de Labusquette devoir être Terino, Cino étant trop jeune à cette époque; un autre de Guido Cavalcanti; et un autre enfin de Dante de Majano. Les deux premiers interprètent sérieusement l'énigme; quant à Dante de Majano, il conseille à l'amoureux de se soigner et, en particulier, de montrer ses urines à un médecin...

Pour en revenir à Sordel, qui a eu le grand honneur de s'imposer à l'esprit de Dante, il n'apparaît pas, dans l'ensemble de son œuvre, comme un poète très remarquable, et il valut encore bien moins comme homme. Dans ses chansons d'amour, il est tantôt idéaliste, et tantôt cynique. Il dit dans l'une d'elles:

J'ai reçu dans le cœur une flèche qu'a forgée le désir et trempée la mort; et c'est pour cela que je chante et que je me tiens en joie, malgré mon chagrin; car le mérite de celle que j'aime est si élevé que mes plus grandes douleurs sont des joies et mes maux des profits.

Et dans un autre:

Si Amour me fait désirer de vous quoi que ce soit que vous ne deviez pas faire, je vous prie en grâce de ne pas le faire. J'aime mieux vivre dans le chagrin que porter atteinte à votre honneur. Vous que je désire, je ne vous demande que de me permettre de bon cœur de vous aimer et de vous servir.

Voilà qui est conforme à la bonne tradition des troubadours. Mais Sordel rompt, d'autres fois, avec la courtoisie, et grossièrement. Par exemple, quand il écrit la chanson que nous avons déjà citée où il se flatte qu'il n'y ait pas de dame assez vertueuse pour résister à ses prières:

— Que nul mari ne se plaigne de mon bonheur; c'est ma destinée que tous mes désirs amoureux soient satisfaits. Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, on ne m'empêchera pas de déshonorer bruyamment les dames.

Sordel, paraît-il, ne se vantait pas. Une de ses victimes — si l'on peut dire — fut la comtesse Cunizza, femme du comte de Saint-Boniface, qu'il enleva. Le comte, dont Sordel était l'hôte, ne fut pas content. Pour fuir sa colère, Sordel partit pour la Provence, d'où il passa en Espagne, et de là au Portugal.

Revenu en Provence, il vécut à la cour du comte Barral des Baux, qu'il accompagna en Italie dans l'expédition de Charles d'Anjou. A la suite d'on ne sait quelle aventure, ce prince le fit mettre en prison. Sur l'intercession du pape Clément IV, il fut libéré; il reçut même du même prince des donations. Il mourut enfin, en 1269, de mort violente, croit-on.

Pour en finir avec Sordel, s'il est vrai qu'il ait eu tant d'aventures galantes, on ne lui en attribuait pas moins avec les femmes des manières étranges.

— Nous connaissons tous les mœurs de Sordel, dit un sirventès contre lui; il aime sa mie sans en jouir; et il ne veut pas qu'il lui prenne fantaisie de coucher avec lui, parce que ce serait une honte. Peire Guilhem lui dit dans une tenson:

— Sordel, je n'ai jamais vu d'amant de votre espèce les autres galants désirent des baisers et le lit, et vous, vous ne vous en souciez pas. Sordel était un homme compliqué en toutes choses.

Quant à son ancienne amie Cunizza, elle vivait encore, retirée en Toscane, lorsqu'il revint en Italie. Elle avait usé trois maris, sans compter ses amoureux. Et voici où nous trouvons un témoignage de plus de la place étonnante que Sordel a occupée dans l'esprit de Dante. Cette Cunizza, qui a été pourtant qualifiée de *magna meretrix*, Dante la place dans son Paradis.

Est-ce en raison de ses relations avec Sordel? Probablement. Elle se trouve dans le ciel de Vénus, et elle se dit fort heureuse de son sort, ce qui se comprend, car elle méritait moins bien. — Je fus appelée Cunizza, déclare-t-elle à Dante et à Virgile, et je brille à cette place parce que la lumière qui vient de cet astre (Vénus) me vainquit mais, joyeuse et sans regrets, je suis indulgente en moi-même pour la cause de mon sort. Elle ajoute:

— Ce qui semblera peut-être surprenant à votre vulgaire. Nous sommes de ce vulgaire. Cependant M. Robert de Labusquette, dans son savant ouvrage sur les Béatrices, éclaire la singulière déclaration de Cunizza par cette citation de Saint Augustin (*Civ. Dei XXII, 30, 3*):

— Les élus ont oublié leurs fautes en tant que fautes, mais s'en souviennent comme témoignages de la miséricorde divine. C'est subtil, mais compréhensible. Le troubadour Folquet, qui est aussi en Paradis, comme nous l'avons vu, parle comme Cunizza, et s'accorde avec Saint Augustin:

— La fille de Bélus (Didon) qui oublia Sichée et fit oublier Créüse, ne brûla point de plus de feux que moi, tant que l'âge me le permit; ni cette Rhodopée qui fut abusée par Démophon, ni Alcide, quand il eut Iole enfermée dans son cœur. Ici pourtant on est sans repentir; mais on s'y réjouit, non de ses fautes qui ne reviennent pas à la mémoire, mais de la vertu qui ordonne et prévoit.

Ici on admire cet art qui produit de si grands et si beaux effets, et l'on découvre le bien par lequel le monde d'en haut agit sur le monde d'en has.

Dante, en ouvrant si généreusement les portes de son Paradis, ne faisait que suivre les usages du Moyen Age, qui avait la canonisation facile. C'est ce qui explique cette boutade de Mistral dans une lettre qu'il adressait à William Bonaparte-Wyse, Irlandais qui se prit d'un si bel amour pour la langue provençale qu'il devint lui-même poète provençal:

Maillant, 7 mars 1860.

Mon, cher Cœur-de-Lion.

Merci de votre charmante lettre, charmante d'esprit, de joyeux abandon et de franche amitié.

Je suis ravi d'apprendre que le brave roi Richard est au nombre des saints. Mais ce n'est pas le seul troubadour qui ait reçu cet honneur. Guillaume IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, chantait avant lui en provençal et avant lui était canonisé. Ecoutez, cher ami, son biographe provençal, vous serez édifié:

— Le comte de Poitiers fut un des hommes les plus galants du monde, et l'un des plus grands trompeurs de femmes, et bon chevalier d'armes, et généreux en cadeaux galants. Et il sut bien trouver et chanter. Et il alla longtemps par le monde pour enjoler les dames.

Et il eut un fils qui eut pour femme la duchesse de Normandie d'où naquit une fille qui fut épouse du roi Henri d'Angleterre, mère du roi Jeune, et de Don Richard, et du comte Geoffroy de Bretagne.

Heureux temps! Les troubadours étaient princes, les princes étaient saints, les saints trompaient les dames et tous allaient gaîment en Paradis!....

Saint Guillaume de Poitiers, priez pour nous! (1)

(1) Jules Charles-Roux: *Un Félibre irlandais, William Bonaparte-Wyse.*

*

**

Il est bien d'autres témoignages encore de l'influence exercée sur l'esprit de Dante par la lecture des troubadours.

Son poème pour les soixante plus belles dames de Florence n'est-il pas une imitation du *Carros* de Rambaut de Vacqueiras?

La forme de la *Vita Nuova*, qui est, en somme, un petit roman, où Dante mêle au récit d'une aventure personnelle les vers qu'elle lui inspira, ne ressemble-t-elle pas, avec le développement et l'art en plus, aux *ensenhamen*, à ces autobiographies ou les troubadours disent l'histoire de leur vie en donnant des commentaires sur leurs principaux poèmes?

L'artifice amoureux dont Dante se sert clans la *Vita Nuova*, le *schermo*, qui consiste à feindre l'amour pour une autre dame afin que les soupçons ne se portent pas sur celle qu'on aime réellement, est certainement encore emprunté aux troubadours.

— Le véritable amant, lit-on dans le *Breviàri d'amor*, doit cacher son amour et, pour mieux dissimuler son cœur, il doit feindre d'aimer ailleurs, car c'est ainsi que font les gens bien appris; et c'est pourquoi un troubadour courtois a dit:

— Dame, ne soyez pas offensée si je fais semblant d'en aimer une autre. De quelque manière que j'aime, c'est avec vous qu'est mon cœur et je n'en adore pas d'autre que vous; pour cacher que je vous aime plus que nulle autre au monde, je feins d'aimer ailleurs afin de dérouter les curieux, mais je ne vous ai jamais trompée.

La biographie de Guilhem de Cabestanh, dont nous avons rappelé la triste histoire, nous montre le malheureux troubadour essayant de se sauver et de sauver son amie par cette feinte:

Raimon de Castel - Rossillon, soupçonnant à juste titre Cabestanh d'être l'amant de sa femme, lui demande qui est la dame pour qui il fait de si beaux vers. Cabestanh refuse d'abord de répondre, alléguant ce que dit Bernard de Ventadour, que c'est folie de révéler son cœur à un homme à moins qu'il ne puisse être utile à votre amour.

— *Je vous promets de vous servir comme je le pourrai, dit Raimon, et Guilhem de Cabestanh se laisse alors arracher un aveu mensonger:*

— *Apprenez, seigneur, que j'aime la sœur de votre femme et que je crois qu'elle m'aime. Vous le savez maintenant et je vous prie de me servir auprès d'elle ou au moins de ne pas me garder rancune.*

— *Prenez ma main, dit Raimon; je vous promets et je vous jure de vous servir de tout mon pouvoir; et il l'emmena tout de suite au château de sa sœur Agnès mariée à Robert de Tarascon. Il demanda à celle-ci:*

— *Aimez-vous d'amour?*

— *Oui, seigneur, répondit-elle.*

— *Et qui? fit-il. Après avoir refusé de répondre, elle finit par avouer qu'elle aimait Guilhem, parce qu'elle le voyait affligé et soucieux et craignait que Raimon ne le soupçonnât... Elle raconta ensuite l'affaire à son mari qui lui dit qu'elle avait bien fait et lui permit de faire et de dire tout ce qui pourrait sauver Guilhem. Et la dame le fit, en effet, car elle appela Guilhem dans sa chambre tout seul et y resta si longtemps que Raimon crut qu'ils avaient eu plaisir d'amour, et il en était content, et il commença à penser que ce qu'on lui avait raconté de l'infidélité de sa femme était faux. La dame et Guilhem sortirent de la chambre et firent préparer le souper et ils soupèrent avec grande allégresse. Après souper, la dame fit préparer leur lit près de la porte de la chambre, et elle s'arrangea de façon à faire croire à Raimon qu'elle avait dormi avec Guilhem.*

*

* *

On a pu se demander, en outre, si, pour son grand poème, Dante n'avait pas trouvé quelque motif d'inspiration dans deux œuvres provençales dont l'une était bien antérieure, et l'autre, de son époque: le *Boëcis* et le *Breviàri d'Amor*.

Le *Boëcis* est le plus ancien monument de la littérature provençale. Il date, croit-on, du Xe siècle. Il se compose de 257 décasyllabes, en laisses monorimes. Le sujet est le suivant. Boèce, faussement accusé de trahison par le roi de Rome, Théodoric, est jeté en prison. Tandis qu'il y médite sur Dieu et la vanité des biens terrestres, il a une vision. Une jeune fille lui apparaît, magnifiquement vêtue. C'est la fille du roi qui a grand pouvoir. Elle est d'une grande beauté. Majestueuse, elle répand la clarté autour

d'elle. Son regard est si perçant que personne ne peut s'y dérober. Elle dit avec douceur quelques mots, et c'est pour se plaindre des jeunes gens qui vont perdant son amour parce qu'ils la chagrinent.

Sur son vêtement brodé d'or se trouvent écrites deux lettres grecques: le *pi* symbole de la vie terrestre, et le *théta*, symbole de la droite loi du ciel. Entre les deux lettres est une échelle par laquelle montent des milliers d'oiseaux; certains retombent à terre, mais ceux qui peuvent arriver jusqu'au *théta* prennent aussitôt une autre couleur et obtiennent l'amour de la demoiselle. Les degrés de l'échelle sont l'aumône, la foi, la charité, la bonté, la loyauté, la générosité, l'allégresse, la vérité, la chasteté, l'humilité. Les oiseaux qui arrivent en haut, ce sont les hommes sages qui ont racheté leurs péchés; ceux qui retombent, ce sont les hommes, qui, après avoir bien débuté dans la vie, deviennent, quand ils sont âgés, félons, parjures, traîtres, et le diable, au bas de l'échelle, les saisit...

Il y a là, on le voit, sans qu'il soit besoin d'insister, une vision mystique dont Dante aurait pu peut-être s'inspirer. Mais si, comme il le dit lui-même dans le *Convivio*, il a lu le *De Consolatione* de Boèce, et c'est d'après cette lecture qu'il imagina la Philosophie faite comme une noble dame, il est fort probable que le poème provençal, le Boëcis, lui fut inconnu.

A-t-il connu l'ouvrage du moine de Béziers, Matfre Ermengaud, ce *Breviàri d'Amor* auquel nous nous sommes déjà si souvent référés en étudiant les traditions de l'amour courtois?

Il n'y est pas seulement parlé d'amour, et il s'en faut. Dans notre vieille littérature provençale, le mot d'*Amor* avait un sens singulièrement étendu. Il ne signifiait pas seulement le tendre sentiment qui porte une personne vers une autre, mais aussi la Poésie, la Connaissance, la Science qui élève l'âme, la purifie et la rapproche de Dieu. C'est ainsi que dans les *Leys d'Amors*, publiées au XIVe siècle par la Compagnie du Gai-Savoir de Toulouse, *Amor* a le sens de Science poétique, de sorte que les *Leys d'Amors*, c'est tout simplement un Art poétique. De même le *Breviàri d'Amor*, de Matfre Ermengaud, c'est le bréviaire de la Connaissance, de la Science; nous dirions aujourd'hui: une encyclopédie. C'est un ouvrage qui ne comprend pas moins de trente mille vers, didactique, moral et religieux. L'auteur y explique la théologie, l'astronomie, la géographie, la physique, l'histoire naturelle, suivant les données de la science à cette époque et les croyances bizarres qui avaient cours. Il s'y trouve, dans la partie de morale, un exposé des péchés qui est assez amusant par la satire des diverses classes de la société: nous avons déjà vu que les troubadours avaient leur franc parler. Mais ce qui nous intéresse dans le *Breviàri*, c'est la description de l'Enfer qui s'y trouve et à laquelle on s'est demandé si Dante n'avait pas fait certains emprunts.

Il est exact qu'entre les deux Enfers, on peut établir plusieurs rapprochements.

Par exemple, dans le *Breviàri d'Amor*, le second des supplices de l'enfer est un froid glacial qui fait grincer des dents aux condamnés. Il y a de même dans l'Enfer de

Dante une catégorie de pécheurs, ceux qui furent traîtres à leur patrie, qui sont plongés dans la glace et grincent des dents:

Eran l'ombre dolenti nella ghiaccia.

Dans le *Breviàri*, les condamnés aux supplices infernaux ne désirent rien tant que la mort, cette mort dont sur terre ils avaient l'effroi, mais ils subiront le martyre de vivre éternellement suppliciés en ne cessant de l'appeler. De même Virgile montre à Dante les âmes souffrantes qui désirent, toutes, mais en vain, une seconde mort:

*Vedrai gli antichi spiriti dolenti
Clic la seconda morte ciascun brama.*

Tenons-nous en à ces deux exemples: on en pourrait donner d'autres. Le *Breviàri d'Amor* a été terminé par son auteur en 1290. Dante a écrit les premiers vers de la *Divine Comédie* en l'an 1300. Il pouvait donc connaître le *Breviàri*. L'a-t-il lu? On ne sait. S'est-il simplement servi, comme Matfre Ermengaud, des légendes qui couraient? C'est possible Matfre Ermengaud n'a sans doute rien inventé lui-même.

Ce n'était pas un poète, mais un compilateur. Il n'a fait que recueillir les croyances populaires, soit orales, soit écrites. Le ciel, le purgatoire, l'enfer ont fourni au Moyen Age un merveilleux très riche. Mille histoires d'anges et de diables circulaient. Dans les longues veillées, à la lumière fuligineuse d'un lumignon, quand on ne contait pas quelque histoire gauloise, on parlait des mystères de l'au-delà. Il ne faudrait même pas dire les mystères, car le populaire confondait dans la même foi et la même crédulité les traditions des Ecritures et les légendes qui s'étaient formées autour d'elles. Mais le paradis avec ses joies spirituelles retenait moins l'attention de ces âmes simples que l'enfer avec ses spectacles terrifiants et ses supplices variés qui pouvaient être décrits avec des images vulgaires que tout le monde comprenait. L'éternelle contemplation de Dieu, la possession de la vérité, la musique des anges, l'harmonie des sphères étaient des thèmes peu accessibles à la moyenne des intelligences et que les prédicateurs ne pouvaient longuement développer; mais le chaudron dans lequel les diables avec leurs fourches font rôtir les damnés, voilà qui parlait aux imaginations. Aussi existe-t-il une abondante littérature infernale du Moyen-Age, et les auteurs de ces nombreux Voyages aux Enfers n'avaient lu ni Homère ni Virgile.

*

* *

Mais la poésie provençale a peut-être mieux à réclamer dans l'œuvre de Dante que les emprunts plus ou moins directs qu'il lui a faits. Dans une certaine partie de cette œuvre, la *Vita Nuova*, les sonnets, les canzone, ne reconnaît-elle pas sa conception de l'amour courtois, ses procédés conventionnels, son style, et souvent jusqu'à son

vocabulaire? Et s'il s'agit de son grand poème, ne lui a-t-elle pas fourni le point de départ, oserons-nous dire le tremplin, pour s'élancer aux hauteurs où l'attendait Béatrice?

Dans le sonnet *Nelli ochi...*, Dante-décrit ainsi les effets de l'amour:

Ma dame porte amour dans ses yeux; aussi ennoblit-elle tout ce qu'elle regarde. Partout où elle passe, chaque homme tourne les yeux vers elle, et elle fait battre le cœur de celui qu'elle salue.

Aussi baisse-t-il la tête, et devient-il pâle, en se plaignant du peu de mérite qu'il a. L'orgueil et la colère fuient devant elle. Unissez-vous donc à moi, mes dames, pour lui faire honneur.

Non, il n'est pas de pensée douce et modeste qui ne naisse dans le cœur de celui qui l'entend parler; aussi celui qui la voit le premier est-il bienheureux.

L'air qu'elle a quand elle sourit ne se peut exprimer ni retenir dans la mémoire, tant ce miracle est nouveau et éclatant.

L'amour que la dame porte dans les yeux, le pouvoir ennoblissant de son regard, le salut qui fait battre le cœur, la pâleur de celui qui en est honoré, la fuite des mauvais instincts devant les pas de la dame, tous ces traits, toutes ces expressions se retrouvent en abondance chez les troubadours.

L'amour de Dante pour Béatrice est timide. Un jour qu'il pénétra dans une assemblée de dames où elle se trouvait, il se mit à trembler de tous ses membres au point qu'il fut obligé de chercher un appui. C'est la même timidité qu'exprime Bernard de Ventadour: — Quand je la vois, on s'en aperçoit bien à mes yeux, à mon visage, à ma pâleur; je tremble de peur comme la feuille au vent.

La pureté de l'amour de Dante est bien celle aussi de l'amour provençal. Dans *Nerto*, cet admirable poème de Mistral, ciselé comme un bijou, l'héroïne, une jeune fille, après avoir repoussé Rodrigue, son amoureux, qui voulait l'embrasser, oppose à son audace la tradition provençale:

Mais à l'instant où se penchait le galantin, pour embrasser, dans son délire, l'ingénue, haut sur le mur, leur apparaît, les bras ouverts, un crucifix échevelé par la douleur, avec deux clefs attachées en sautoir au-dessous d'une tiare sculptée. Nerte fit un signe de croix, et se tournant vers l'amoureux:

— *Beau chevalier, votre devis ne s'accorde guère, dit-elle, avec le Breviàri d'Amor, car, dans ses pages d'or, il me semble avoir lu que l'amour doit être pur comme au paradis terrestre. (1)*

(1) F. Mistral: *Nerto*.

La référence était exacte. On lit, en effet, dans le *Breviàri d'Amor*:

— Si l'amant dit qu'il n'aime rien au monde autant que sa dame et qu'il ne peut aimer davantage; si la dame sait que l'amant l'aime vraiment de loyal amour et qu'il ne songe à rien de déshonnête, alors, que la dame remercie l'amant; mais, si elle comprenait à ses discours qu'il l'aime de faux amour et qu'il ne songe qu'aux plaisirs charnels, qu'elle réponde puisque vous dites que vous m'aimez loyalement, vous ne devez me demander rien de messéant, car, certainement, si vous le faisiez, vous vous contrediriez.

Mais Rodrigue aussi avait lu le *Breviàri d'Amor* et on le voit bien au trait final de sa déclaration d'amour, qui est d'ailleurs d'une poésie exquise:

L'amour est un bouquet au sein! fit Rodrigue,

C'est une coupe d'hypocras pur et de délices!

L'amour est une source qui naît et qui soupire dans sa conque, et qui, rieuse, puis foisonne et comme un fleuve puis déborde; et dans ses flots, tout le long, gazouillent les petits oiseaux. L'amour est un trouble suave, c'est un émoi puissant, alerte, c'est un rêve où l'on vit dans le ravissement des dieux; l'amour est un jet de soleil dans lequel, enivrées, deux âmes s'élancent jusqu'à la pleine lumière et se confondent inséparablement; l'amour est une flamme exquise qui se devine dans les yeux, qui remplit le cœur et l'embaume, et qui se donne avec la main; c'est un soupir, c'est une haleine qui couvre de fleurs les buissons; enfin, c'est une bouche en feu qui, haletante, ne trouve nulle part de quoi boire en disant: — j'expire! sinon sur une bouche sœur. (1).

(1) F. Mistral: *Nerto*.

Cette idée de l'amour qui expire, qui meurt en se satisfaisant, de l'amour tué par la volupté, se trouve, en effet, dans le *Breviàri d'Amor*, où on lit:

Il vaut beaucoup mieux attendre le plaisir d'amour que de le prendre, car, une fois le désir accompli, toute joie d'amour est disparue; toutes les joies et tout l'amour, c'est certain, viennent de l'espoir, qui est détruit quand il est accompli.

En amour, celui qui se borne à espérer a plus de bien et de plaisir que celui qui a tout obtenu de sa dame. L'amour est passé sitôt qu'on en a pris son saoul.

— Une fois le désir accompli, dit Uc Brunet, l'amour meurt.

Cette théorie, conséquence de la conception platonicienne de l'amour, a triomphé dans Pétrarque et Dante. Pétrarque, qui n'a rien obtenu de Laure, n'a jamais cessé de l'aimer, et de même Dante pour Béatrice. L'amour platonique défie même la mort. La mort de Laure ne fit que donner un regain d'ardeur à l'amour de Pétrarque, et l'on sait comme s'exalta l'amour de Dante pour Béatrice morte.

Mais pour que la femme inspire un amour aussi parfait, il faut qu'elle-même soit une créature parfaite. Ainsi, nous l'avons vu, pensaient les troubadours, et telle fut bien

l'opinion de Dante à l'égard de Béatrice. Toutes les qualités que les troubadours exigeaient de leur dame: bonté, jugement droit, manières distinguées, esprit cultivé, la Béatrice de la *Vita Nuova* en est parée: elle marche couronnée et vêtue de modestie, elle est pleine de noblesse et d'agréments, elle possède autant de bonté que la nature en peut produire, elle a des manières nobles et gracieuses, elle est recherchée dans le monde.

*
* *

Mais Dante renchérit sur les troubadours dans la perfection attribuée à la Dame aimée, ainsi que dans l'expression des sentiments d'amour. C'est qu'au moment où il composa la *Vita Nuova*, une autre influence se superposait en lui à celle des troubadours, l'influence de l'école de Bologne, de l'école du *Stil nuovo*, à laquelle il était encore attaché. L'amour, chez les stilnuovistes, est à la fois plus compliqué et plus violent. Il n'a pas la retenue des troubadours. Issu souvent d'un coup de foudre, ce qu'ignore la poésie provençale, il se plaît dans la souffrance et se repaît de l'image de la mort. La poésie de cour des troubadours se transforme chez les stilnuovistes en poésie de cénacle, destinée seulement à quelques initiés, aux Fidèles, d'où cette exaltation lyrique, expression d'une sensibilité malade, ce style recherché qui ne craint pas d'être obscur, ce vocabulaire spécial, emprunté à la scolastique, tous défauts qui n'excluent pas une réelle originalité poétique, par laquelle, pour la première fois, la poésie italienne prenait une figure personnelle et apparaissait affranchie de l'imitation étrangère.

Paré des grâces mélancoliques de la mort, fleuri de roses paradisiaques, curieusement accoutré d'oripeaux scolastiques, le *Stil nuovo* repose notre esprit de la sèche simplicité des troubadours. Plus agrémentée de fioritures, son activité s'exerce pourtant en des bornes plus étroites. Absorbé dans la contemplation de sa souffrance, le profond égoïste du stilnuoviste ignore le monde extérieur. Pas de cris de guerre, pas de chants de croisades, pas de sirventès politiques, pas de sirventès moraux; l'amour, encore l'amour et toujours l'amour; un amour essentiellement monotone où les événements, sauf la mort ou l'exil, ne jouent aucun rôle, où le poète, penché sur son cœur, écoute des voix mystérieuses, sans que la dame lui réponde... Cette école fut comme un spasme continu. (1)

Stilnuovistes, dans la *Vita Nuova*, les pleurs versés en abondance par l'amant de Béatrice, l'étalage de ses souffrances, les songes affreux, les visions de la mort, les esprits vitaux, (*les spiriti*), le phénomène de la transfiguration, l'amour déclaré un accident dans la substance, les raisonnements philosophiques, et bien d'autres détails. Mais ce qui nous importe davantage, c'est de marquer l'évolution, dans la poésie du *Stil nuovo*, de la conception de la femme aimée, évolution que Dante suit dans la *Vita nuova*, qu'il dépassera dans la *Divine Comédie*.

(1) Robert de Labusquette: *les Béatrices*.

Si les troubadours, en effet, avaient placé la femme sur un piédestal élevé, les stilnuovistes la mirent plus haut encore ils la haussèrent jusqu'aux cieux. Elle était la femme parfaite: elle devient un ange, qui vient du ciel ou que le ciel réclame.

C'est ainsi que Dante présente Béatrice dans la chanson *Donne, ch'avete intelletto d'amore...*:

Dames, qui savez vraiment ce que c'est qu'amour, je viens m'entretenir avec vous de ma dame, non que j'espère la louer dignement, mais dans l'intention de soulager mon esprit en parlant d'elle. Je dis que, lorsque je réfléchis à mon mérite, l'amour se fait si doucement entendre à moi que, si je ne perdais pas toute hardiesse en ces moments, ce que je dirais rendrait tout le monde amoureux. Mais je ne veux pas m'élever si haut, dans la crainte que ma timidité ne me fasse tomber trop has. Je traiterai donc avec vous, dames et demoiselles, mais bien légèrement, en égard à son mérite, des éminentes qualités de ma dame.

Un ange invoqua Dieu en disant:

— *Sire, on voit au monde une merveille dont les manières nobles et gracieuses procèdent d'une âme dont la splendeur s'élève et parvient jusqu'ici. Le ciel, à qui il ne manquait rien que de la posséder, la demanda à son seigneur, et chaque saint la réclame par ses prières. La seule pitié plaide ma cause dans le ciel; en sorte que Dieu, sachant qu'il s'agit de ma dame, dit:*

— *O mes bien-aimés! souffrez tranquillement que celle que vous désirez de voir reste autant qu'il me plaira là où il y a quelqu'un qui s'attend à la perdre, et qui dira aux damnés de l'enfer:*

— *J'ai vu l'espérance des bienheureux.*

Ma dame est désirée dans le plus haut des cieux. Maintenant je veux vous faire connaître quelque chose de son mérite et je dis: toute dame qui veut prendre des manières nobles doit aller avec elle, parce que, quand elle s'avance quelque part, Amour jette aussitôt une glace sur les cœurs corrompus qui frappe et détruit toutes leurs pensées. Celui qui serait exposé à la voir ou s'ennoblirait ou mourrait et quand elle rencontre quelqu'un digne de la regarder, celui-là éprouve toute la puissance de ses vertus; et s'il lui arrive qu'elle l'honore de son salut, elle le rend si modeste, si honnête et si bon, qu'il va jusqu'à perdre le souvenir de toutes les offenses qu'il a reçues. Cette dame a encore reçu une grâce particulière de Dieu; car la personne qui lui a adressé la parole ne peut pas mal finir.

Amour dit d'elle:

— Comment une chose mortelle peut-elle être si pure et si belle? Puis il la regarde, et juge en lui-même que Dieu se propose d'en faire une chose merveilleuse: couleur de perle à peine sensible, comme il convient précisément à une Dame de l'avoir...

On voit ici nettement la ligne de démarcation de la conception de l'amour chez les troubadours et chez Dante. Les troubadours ne mêlent guère le ciel à leurs affaires d'amour. Dante y fait intervenir Dieu, la Vierge et les anges. Nous venons de le voir: Béatrice, encore en vie, est promise au ciel; elle meurt, et son poète, dans une autre chanson, annonce qu'elle a été rappelée par Dieu:

Béatrice est allée au haut du ciel, dans le royaume où les corps jouissent de la paix; elle est avec eux, et elle est séparée de vous, ô dames! Ce n'est l'excès ni du chaud ni du froid qui nous l'a enlevée, comme il arrive de toutes les autres; c'est sa bonté et sa modestie insignes qui nous l'ont fait perdre. Elle a traversé les cieux en laissant éclater tant de mérites que le Maître éternel, émerveillé, a éprouvé un doux désir d'appeler une si belle âme, et il l'a fait monter d'ici-bas jusqu'à lui, reconnaissant que cette triste vie n'était pas digne d'une chose si belle.

*

* *

Avec Béatrice, c'est la poésie de Dante qui s'élance vers les hauteurs mystiques et s'y maintiendra. La poésie des troubadours, on le sait, avait tenté cette ascension. Manquant d'élan, épuisée, elle était retombée à terre, oiseau aux ailes brisées, regardant vainement le ciel qu'elle ne pouvait atteindre. Du moins, ce ciel, l'avait-elle montré. Dante suivra ce signe. Grâce à son puissant génie, une poésie nouvelle, fille de la poésie provençale — *matris pulchrae filia pulchrior* — animée d'un souffle jeune et fort, riche d'une *vita nuova*, reprendra l'évolution religieuse des derniers troubadours et la conduira à son suprême aboutissement, devant le trône de la Divinité.

Ce n'était pas seulement le souffle qui avait manqué aux troubadours c'était aussi la foi. Non qu'ils fussent des incroyants, mais ce n'étaient pas des esprits religieux. Dante était plus que croyant il était pieux. Il n'a pas ménagé sa satire à certains papes, ni son blâme aux abus ecclésiastiques, mais il n'a pas touché au dogme. Sa foi est sûre, sans l'ombre d'un doute. Il est d'une orthodoxie impeccable, quoi qu'on ait voulu dire. Il l'affirme au chant XXIV du *Paradis*:

— Je crois en un Dieu seul et éternel, qui, sans être mû, meut tout le ciel par le désir et, à l'appui de cette croyance, je n'ai pas seulement des preuves physiques et métaphysiques, mais elle me la donne aussi, la vérité qui pleut d'ici par Moïse, par les prophètes et par les psaumes, par l'Evangile, et par vous qui avez écrit, après que l'ardent Esprit vous eut sanctifiés.

Et je crois en trois personnes éternelles, et je les crois une essence tellement une et tellement triple qu'elle comportent à la fois *sunt* et *est*.

Comme il le dit à Saint Pierre dans les termes que nous venons de citer, comme il le répète à Saint Jean, Dante assure sa croyance par la raison. La philosophie est pour lui la compagne, l'auxiliaire de la théologie. Dans le *Convivio*, il place bien la première au-dessous de la seconde, mais en déclarant toutefois que la philosophie nous aide à comprendre les miracles, et cela aide notre foi.

C'est à Saint Thomas d'Aquin que Dante s'adressait pour fortifier sa foi en éclairant sa raison: c'est Saint Bernard qu'invocait sa piété quand, donnant congé à sa raison, il ne voulait plus que prier et faire acte d'adoration; aussi est-ce à saint Bernard qu'il se confie pour sa dernière étape dans le Paradis, qui est l'étape de la contemplation. Ce saint devait être particulièrement cher au poète florentin pour sa dévotion spéciale à la Vierge Marie, que Dante partageait. Pour les troubadours qui chantèrent la Vierge,

quand ils s'y crurent obligés, elle n'était qu'une figure de rhétorique et comme le pseudonyme à la mode des belles Dames qu'ils célébraient autrefois. Pour Dante, réellement croyant et pieux, la Sainte-Vierge est vraiment la mère de Dieu il l'appelle l'honneur et la gloire de la nature humaine; Béatrice jouit de la gloire sous l'enseigne de la Vierge-Marie; c'est par des exemples tirés de la vie de Marie que les âmes, dans le Purgatoire, sont encouragées à la pénitence.

Le culte de Marie était d'ailleurs commun à tous les Florentins. Dans cette société déchirée par les factions, sans cesse en proie à la guerre civile, où personne n'était sûr du lendemain, les âmes anxieuses se tournaient vers la Sainte-Vierge comme vers une médiatrice maternelle pour implorer la paix elles se réfugiaient en elle comme en un havre de grâce et de douceur.

Mais pourquoi parler de Florence quand c'est toute l'Italie qu'embrassait le regard attristé de Dante. Or, ce n'étaient pas seulement les guerres et les discordes civiles qui ravageaient la terre italienne, mais aussi les troubles religieux. Des incertitudes et des misères de l'état politique, une grande inquiétude était née. On ne savait où allait le monde. On se demandait s'il n'allait pas finir. Dans le désarroi où elles s'affolaient, dans l'effroi qui les tenaillait, les âmes cherchaient de tous côtés la lumière et un abri. Tout le XIIIe siècle a été pour l'Italie une longue crise religieuse. C'est saint François d'Assise rouvrant les sources pures de l'Évangile, prêchant le mépris des richesses, la pauvreté, l'humilité, la fraternité universelle; Joachim de Flore annonçant l'avènement de l'Esprit; les Cathares, dont la doctrine aboutissait à l'anéantissement du monde, et si forts qu'il fallut envoyer des troupes contre eux; les Frères apostoliques, qui s'organisèrent en bandes armées; les Spirituels et les Conventuels, entre lesquels se déchirait douloureusement l'Ordre franciscain; les Béguins, les Fraticelli, les Frères de la vie pauvre, qui se faisaient condamner durement pour leurs prophéties troublantes et leur agitation; le frère Jean Schio, qui faisait des miracles, levait une armée, s'emparait de plusieurs villes, était acclamé duc, podestat et gouverneur de Vérone, jusqu'au jour où les gens de Padoue le firent prisonnier; les Flagellants qui s'infligeaient mutuellement, en processionnant, des tortures sanglantes... La terreur de la fin du monde annoncée par Joachim de Flore pour 1260, l'attente fiévreuse de l'avènement de l'Esprit, les prédications ardentes qu'accompagnaient des manifestations extravagantes et des luttes à main armée, tout ce tumulte de menaces, d'espérances, d'appels, d'exhortations, de visions, de processions, de batailles, avait exaspéré la sensibilité des âmes et engendré ce mysticisme dont la poésie et l'art devaient nous conserver de si précieux témoignages.

C'est de ces trois éléments, amour, science, mysticisme, combinés, vivifiés par un admirable génie poétique qu'est composée, dans la *Divine Comédie*, la figure de Béatrice; c'est à cette triple source qu'est puisée la conception à laquelle arrive Dante de l'amour.

Béatrice, tout en conservant son charme de femme, ses yeux où se reflète la lumière éternelle, sa bouche au sourire ineffable, devient le symbole de la Science sacrée, et Amour, force motrice universelle, se confond avec Dieu.

* *

Si donc, dans la *Vita Nuova*, Dante se maintient encore assez près des troubadours, une distance incommensurable les sépare d'eux dans la Divine Comédie. Entre eux et lui, il y a Virgile, Platon, Aristote, Saint Thomas, Saint Bernard, Saint Augustin, toute la science, la philosophie, la théologie de son temps; il y a ses rêves de patriote italien; il y a sa foi profonde; il y a son génie. Les légendes et les croyances du Moyen-Age, ses espérances et ses terreurs, son merveilleux, son grotesque, les sculptures naïves ou réalistes et les vitraux aux mille couleurs de ses églises, ses chants funèbres et ses hymnes de fête, ses querelles religieuses et ses luttes politiques, ses intrigues de palais et ses batailles de rues, ses papes, ses princes et ses philosophes, ses ombres sinistres et ses jets de lumière, son silence et ses grands cris, ses prières et ses sarcasmes, ses agenouillements et ses révoltes, ses farces triviales et ses élans mystiques, l'humanité en gestation d'un monde nouveau, la Renaissance avec ses splendeurs qui monte à l'horizon, toute la vie d'une époque à la fois grande et douloureuse palpite, chante, crie dans le poème dantesque auquel le ciel et la terre ont mis la main.

Mais, répétons-le, et on l'a vu, la poésie provençale n'est pas étrangère à cette œuvre: elle y est honorée, elle y fait même entendre ses accents, elle y retrouve, çà et là, l'écho de sa chanson courtoise, gracieuse et fière, elle y reconnaît, sous son divin visage, le noble amour qu'elle célébrait, et, sous son magnifique vêtement symbolique, la Dame dont elle avait commencé à sculpter les traits dans l'idéal.

PÉTRARQUE

*De notre catalane ou langue provençale
La langue d'Italie et d'Espagne est vassale
Et ce qui fit priser Pétrarque le mignon
C'est la grace des vers qu'il prit en Avignon.*

Vauquelin de la Fresnaye.

C'est Avignon, en effet, qui fit Pétrarque poète, et Dieu sait le mal qu'il a dit de cette ville charmante où son père, exilé de Florence, avait trouvé un asile, où lui-même était accueilli avec la plus vive sympathie, où il connut Laure, et, par elle, la gloire. Il la compare dans ses Lettres ou Eglogues, à un égoût dans lequel viendraient se réunir les immondices de l'univers ou à un marais infect; c'est Babylone, c'est la sentine de tous les vices, que ne parvient pas à purifier l'horrible vent auquel pourtant rien ne résiste, et nous en passons.

Que n'a-t-il pas dit des Papes d'Avignon et de leurs cardinaux! Dans son Eglogue VI il fait tenir à Clément VI, qui n'avait eu pour lui que des bontés, ce langage abominable: — Mon épouse (l'Eglise), étincelle de pierreries; des colliers courent autour de son cou, et tranquille elle repose avec moi dans l'ombre brune. Elle n'est plus ni raidie par la glace et la neige, ni brûlée par le soleil, comme l'était autrefois la honteuse vieille femme, pendant que tu occupais la campagne (le trône pontifical)... Çà et là jouent les chevreaux dans les vallées herbeuses, et, dans leurs beauges, leur volupté native rassemble et roule les pourceaux paresseux (ce sont les cardinaux)... En chantant, j'ai trouvé une douce amie (Avignon), et je travaille à être beau. Je hais le soleil et je recherche les antres frais. Vous autres, vantez-vous de vos amies inconnues, pourvu que mon Epy (Avignon) me réchauffe de ses perpétuels embrassements. Et Pétrarque dicte à saint Pierre cette réponse:

— Ton épouse erre depuis longtemps déjà dans des collines inconnues, elle est sortie de la maison paternelle et de son lit pudique. Cette fameuse courtisane (Avignon) lui succède triomphante, et entraîne avec elle ses prétendants lascifs et les boucs à l'odeur fétide (les cardinaux), auxquels plaît déjà l'herbe d'un marais étranger.

N'insistons pas. Les Avignonnais, la Provence ont pardonné depuis longtemps à ce patriote italien, exaspéré, comme Dante, par le transfert de la Papauté sur les rives du Rhône.

Il n'est peut-être pas une ville du Midi rhodanien qui n'ait sa rue, sa place ou son cours Pétrarque. Puis, tout le monde n'a pas lu les Eglogues et les lettres du poète parce qu'elles sont écrites en latin et traduites depuis peu. En réalité, son œuvre latine n'est connue que de quelques érudits: il y a bien longtemps qu'elle est oubliée.

Elle est bien plus importante pourtant que son œuvre italienne. C'est sur elle, Pétrarque l'a dit lui-même, qu'il comptait le plus pour sa gloire. Il est curieux qu'il n'ait pas compris que le latin, bien qu'il servît alors et dût être employé longtemps encore dans les correspondances entre savants et lettrés, ainsi que pour certains ouvrages, était une langue morte, et la mort ne peut donner la vie. Comment l'exemple de Dante ne l'a-t-il pas entraîné? Comment son ardent patriotisme ne l'a-t-il pas averti que la langue italienne, le vulgaire illustré par son génial compatriote, devait être le support de ses revendications, l'instrument de sa politique, et, comme il l'a dit lui-même en parlant de certains troubadours, un bouclier et une épée?

Mais c'est précisément son patriotisme, trop tourné vers le passé, qui fut la cause de son erreur. Il était obsédé par l'antiquité romaine, il en avait le culte il y cherchait le fondement de la grandeur nouvelle qu'il rêvait pour l'Italie, et ce fut ce désir de voir l'Italie moderne reprendre l'héritage de la Rome antique qui lui fit adopter pour ses œuvres qu'il estimait être les principales la langue latine. Les suffrages de ses contemporains entretinrent son erreur. C'est la passion qu'il mettait à découvrir l'antiquité, à la faire connaître, à l'exalter, ce sont ses efforts magnifiques, et féconds, pour la restauration des lettres antiques qui lui valurent, à son époque, son immense prestige, où ses chansons d'amour entraient pour fort peu. Mais lui-même, on en a plusieurs témoignages et notamment dans une de ses Lettres, finit par se faire un crime de ses poésies amoureuses et en exprimer son repentir:

...illa vulgaria juvenilium laborum meorum cantica, quorum hodie me pudet ac poenitet (Fam. VIII, iij).

Quelle figure pourtant aurait Pétrarque si son génie s'était toujours confié à la langue de Dante! Sa gloire, certes, est immortelle: elle serait plus haute. Et on le connaîtrait mieux. Ses poésies italiennes ne nous montrent qu'un côté de son visage: l'humaniste, le politique, le correspondant et le conseiller de tant d'esprits éminents est caché derrière le voile d'une langue morte qui demande de la bonne volonté pour être soulevé. Mal connu aussi son caractère. On ne le voit qu'à travers ses amours célèbres, et son nom est devenu Presque synonyme de douceur, tendresse, soupirs, manières précieuses élégance marquée de quelque affectation: ce fut un passionné, un violent et un travailleur acharné, qui, après une vie vouée à de grandes causes, une vie qui ne fut qu'un long combat pour ses idées politiques et pour les lettres, mourut sur un livre.

La postérité a choisi et s'est prononcée. Pétrarque s'était trompé sur lui-même. Ce n'est pas le laurier d'or du Capitole qui lui a valu l'immortalité, mais le vert laurier de Vaucluse.

*

* *

Le jugement de la postérité, Vauquelin de la Fresnaye l'a formulé en ces termes charmants:

*Et ce qui fit priser Pétrarque le mignon,
C'est la grâce des vers qu'il prit en Avignon.*

Pétrarque, en effet, trouva en Avignon non-seulement un air chargé de poésie, mais le souvenir encore vivant d'une grande école littéraire et des traditions poétiques qui s'imposèrent à son jeune génie, Non-seulement il connut les troubadours, mais il les étudia de près le Vatican possède un manuscrit contenant des poésies et des biographies des troubadours, qui est annoté de la main de Pétrarque, à qui il a appartenu. A ces poètes qui lui avaient été et lui demeuraient chers, Pétrarque, dans le *Triomphe de l'Amour*, rend un hommage ému. Passant en revue les poètes de l'amour, il aperçoit d'abord Orphée, Pindare, Anacréon, Virgile, Ovide, Catulle, Properce, Tibulle, puis Dante qu'accompagne Béatrice, Cino de Pistoie avec la belle Selvaggia, Guy d'Arezzo, et les deux Guide, puis voici les troubadours:

A leur suite venait le drapeau de ceux qui écrivirent en langue vulgaire; le premier d'entre tous, Arnaut Daniel, grand maître d'amour, dont le style élégant et poli fait encore honneur au pays qui l'a vu naître; avec lui marchaient l'un et l'autre Pierre (Pierre Rogier, Pierre Vidal) si tendres aux coups de l'amour; et le moins fameux Arnaut (Amant de Mareuil), et tous ceux qu'amour ne put soumettre qu'après de longs efforts; je veux parler des deux Rambaut, qui tous deux chantèrent Béatrix de Montferrat (Rambaut d'Orange et Rambaut de Vacqueiras), et le vieux Pierre

d'Auvergne, avec Giraut (de Bornelh); Folquet, dont le nom fait la gloire de Marseille, qui a frustré Gênes de cet honneur, et qui à la fin changea sa lyre et ses chansons contre une meilleure patrie, contre un costume et un état plus saints; Jaufre Rudel qui employa la rame et la voile pour chercher sa mort, et mille autres encore à qui la langue fut toujours lance et épée, bouclier et casque.

Pétrarque vient de nommer ses maîtres, qui furent bien les troubadours, et non les poètes italiens, ses prédécesseurs.

Il semble surtout avoir voulu échapper à l'influence de Dante, pensant que l'ombre du colosse serait mortelle à son originalité et à sa gloire. Dans sa fameuse lettre à Boccace, datée de 1359 (Fam. XXI, XV), après s'être défendu contre le bruit qui lui attribuait des sentiments et des propos hostiles à Dante, il prétend que pendant sa jeunesse il s'interdit de lire la *Divine Comédie*, pour ne pas être tenté de l'imiter, et qu'il ne la lut qu'assez tard. Un distingué critique italien, M. Mascetta-Caracci, qui n'aime pas Pétrarque, qu'il tient pour un grand vaniteux et d'une bonne foi suspecte, se dit, convaincu qu'il avait parfaitement lu Dante bien avant l'époque avancée qu'il prétend. M. Mascetta-Caracci ajoute, comme preuve, qu'il a trouvé plus de cent imitations de la *Divine Comédie* dans l'œuvre de Petrarque et, dit-il, il doit y en avoir bien d'autres.

Quant aux sentiments de Pétrarque à l'égard de Dante, le critique italien croit pouvoir assurer que l'estime et la sympathie que l'auteur des *Rimes* témoigna à l'œuvre et à la mémoire de l'auteur de la *Divine Comédie* ne durèrent que jusqu'au jour où il désespéra de pouvoir égaler son trop glorieux prédécesseur. Mais M. Henry Cochin, qui aime beaucoup Pétrarque, a remarqué qu'il avait toujours eu des ennemis et qu'il en avait encore.

Cependant c'est à M. Mascetta-Caracci que nous devons une preuve inédite des bons sentiments, même s'ils ne durèrent pas toujours, de Pétrarque pour Dante. L'hypothèse nouvelle qu'a émise le critique italien au sujet de l'Eglogue IV, dite le Dedale, nous paraît fort judicieuse. (1).

Les interlocuteurs de cette Eglogue sont *Gallus*, autrement dit le Français, sous lequel il faut voir Philippe de Vitry, qui fut évêque de Nevers, et *Tyrrhenus*, autrement dit l'Italien, qui représente Pétrarque lui-même. Dans leurs causeries sur les bienfaits de la poésie et sur l'art poétique, les deux bergers — les plus faux qu'on ait vus dans ce genre faux par excellence qui s'appelle la poésie pastorale — font intervenir Dédale, l'homme savant en tous les arts, qui a soumis la nature à sa volonté. C'est de Dédale que Tyrrhenus-Pétrarque déclare avoir reçu l'art de la poésie.

(1) Mascetta-Caracci: *Dante e il Dedalo petrarchesco*.

Voici d'ailleurs le début, qui est charmant, de l'Eglogue:

Gallus. — Quel est celui qui après avoir assemblé cet ivoire blanc comme la neige et y avoir ajouté des cordes parlantes et l'harmonie, t'a donné un tel talent et enseigné

l'usage d'un si beau présent? Quel est-il? dis-le moi, Tyrrhenus. Est-ce Dédale ou un autre héritier de sa main et de son art?

Tyrrhenus. — C'est Dédale lui-même, et tu ne te trompes point dans ta prévision. Gallus. Etonnement éternel des artistes, il fait l'admiration de la docte et puissante nature. C'est ce grand homme qui m'a donné cette lyre harmonieuse, cet archet et ces accords.

Gallus. — Pourquoi tant d'amitié? pour quel service rendu une si belle récompense?

Tyrrhenus. — Pour rien. Il a recherché lui-même volontairement mon amitié; il est digne d'être adoré de la forêt, du troupeau et du berger.

Gallus. — En quel pays as-tu donc rencontré cette bonne fortune?

Tyrrhenus — Il existe une forêt perdue dans les airs où des chênes de haute futaie, par la fraîcheur de leur ombre, dérobent la clarté du jour. Là ne pénètrent ni le zéphir ni les rayons du soleil; le pied des animaux et des hommes n'y foule point les fleurs printanières.

Autour de cette forêt, deux fleuves sortent de sources opposées: l'un traverse la Toscane, l'autre se dirige vers Rome. Là, comme si je prévoyais l'avenir, je roulais en moi-même mille tristes pensées, et je pleurais. Dédale me vit d'en haut assis entre des hêtres séculaires; il s'approcha de moi, et, me présentant une lyre:

— Prends, enfant, me dit-il, console-toi de tes malheurs, avec elle oublie tes peines.

Gallus. — Hélas! où étais-je alors? La fortune eût peut-être donné ce que j'ai à un autre; Dédale m'aurait donné cette lyre, car il me connaît bien, et m'a témoigné quelquefois de l'amitié.

Tyrrhenus. — Cette lyre, non; mais peut-être une autre, car il en a des milliers, et il répartit largement ses dons sur tout le monde, Gallus. Cette lyre m'avait été promise longtemps avant que la forêt où nous sommes ait verdi. Ma mère, dans le travail de l'enfantement, implorait Lucine d'une voix haletante, et je franchissais sans le savoir le triste seuil de la lumière, quand le hasard nous amena le bon Dédale. Aussitôt, frappé de ce gémissement douloureux mêlé à des vagissements, il s'arrêta devant la porte ouverte, et, s'adressant à l'une des sages-femmes:

— Si c'est un garçon, lui dit-il, nous lui donnerons une lyre; si c'est une fille, un collier et un miroir. Et il disparut soudain. Il revint ensuite, fidèle à sa promesse, et me rendit heureux en la réalisant. (1)

Qui est Dédale? Parmi les commentateurs de cette Eglogue, les uns y ont vu Apollon, d'autres le Christ, d'autres quoi encore? M. Mascetta-Caracci dit: Dante. Pourquoi pas? Dante est bien le poète qui a plusieurs lyres et qui, créateur d'une langue et fondateur d'une littérature, a réellement réparti ses dons sur tout le monde. A priori

cette thèse est parfaitement admissible. Mais elle prend une singulière valeur et même il faut reconnaître qu'elle s'impose s'il est vrai que Dante se serait arrêté, en fuyant sa ville natale, à Arezzo, chez son ami Petracco, au moment où la femme de ce dernier portait dans son sein celui qui devait être le poète. Dante aurait, à ce moment, appelé les bénédictions du ciel sur l'enfant dont la naissance était proche. Un peu plus tard, et en repassant dans la maison de Petracco, il aurait vu l'enfant nouveau-né et lui aurait laissé un présent. Les paroles de Tyrrhenus-Pétrarque ne seraient que la confirmation de ces deux visites.

Quoi qu'il en soit de ce point d'histoire, et en dépit des nombreuses imitations de la *Divine Comédie* que M. Mascetta-Caracci dit avoir trouvées dans l'œuvre de Pétrarque, il est bien certain que celui-ci s'est dérobé à l'influence de Dante.

(1) Traduction de V. Develay.

Si on pouvait faire un rapprochement entre les deux poètes, il serait exclusivement dans la grande aventure de leur cœur, qui se déroule, pour l'un et l'autre, suivant un rythme parallèle. Dans la *Vita nuova* et le *Canzoniere*, c'est, au fond, le même roman comme Béatrice, Laure est rencontrée fortuitement par Pétrarque; comme l'apparition de Béatrice pour Dante, l'apparition de Laure est pour Pétrarque un coup de foudre; Laure, comme Beatrice, n'accorde rien à son amant; comme Béatrice, Laure a le pressentiment de sa mort; elles meurent toutes deux, et, après leur mort, elles obsèdent encore l'esprit de leur amant; toutes deux, leur amant les voit dans le Paradis, et l'une et l'autre exactement dans le ciel de Vénus.

La comparaison doit cependant s'arrêter là. Les deux poètes ont traité diversement la même matière, d'après non-seulement la différence de leur génie personnel, mais aussi d'après les différences que présentaient leurs héroïnes.

Pétrarque, après la mort de Laure, ne songe pas à faire d'elle un symbole. S'il la revoit au ciel par la pensée, c'est dégagée du voile qui recouvrait ici-bas sa beauté, et il attend de la résurrection de la chair que lui promet la doctrine chrétienne la joie de contempler son corps admirable:

Hélas! Il est devenu terre, ce beau visage qui, chaque jour, du Ciel, et des biens de là-haut témoignait parmi nous! Sa forme invisible est au Paradis, dégagée de ce voile, qui ombrageait ici la fleur de ses années; elle s'en revêtira plus tard encore, et, jamais plus ne s'en dépouillera. Lors, elle deviendra plus sainte, plus belle, autant... (nous le verrons!) tout autant que l'emporte l'éternelle beauté sur la beauté mortelle! Plus gracieuse dame et belle que jamais, elle retourne à moi, telle qu'elle doit être au lieu où elle sent que sa vue mieux agréée... (1).

(1) Nous empruntons la traduction des quatre ou cinq poèmes de Pétrarque qui sont cités ici à M. Henry Cochin (*Pétrarque, collection des Chefs-d'œuvre étrangers, à la Renaissance du Livre.*)

Béatrice, jeune fille, morte à 24 ans, aperçue seulement à de rares intervalles de Dante qui n'a jamais entendu le son de sa voix, figure presque irréelle, pouvait se prêter facilement à une transfiguration. Elle avait passé sur la terre comme un Ange: elle devient une Idée: la transition était facile, presque naturelle.

Laure était mariée; elle avait eu neuf enfants. Pétrarque, en tout bien, tout honneur, la connaissait trop. Il la rencontrait partout: dans la rue, dans la campagne, sur les bords du Rhône, à l'église, dans les réunions mondaines, à la cour papale, dans le jardin de son ami Sennuccio del Bene. Un jour même, paraît-il, il s'était trouvé, par fortune, à l'endroit où elle se baignait. C'est ce qu'on croit pouvoir inférer de ce madrigal:

Non plus à son amant Diane ne sut plaire lorsque, par aventure, toute vue, il la vit au milieu des eaux glacées, qu'à moi la pastourelle montagnarde et cruelle occupée à laver un voile joliet qui défendra de l'aure les cheveux doux et blonds. Aussi, elle m'a fait, alors que le ciel brûle, tout trembler d'un gel amoureux.

Le jeu de mots sur *l'aure* nous éclaire à lui seul sur la personnalité réelle de celle que Pétrarque, dans le titre de son poème, appelle la lavandière.

Cette galante aventure a été reconstituée, tous noms dehors, dans un sonnet gracieux, par le poète provençal Anselme Mathieu, dont Mistral, qui fut son ami, a dit que nul, parmi les poètes provençaux modernes, pour le tour de la phrase, le nébuleux de la pensée, pour la variété et la souplesse de la strophe, ne ressemble plus que lui aux troubadours.

Ce sonnet a pour titre *le Bain*. En voici la traduction, hélas! impuissante à rendre le charme de l'original:

Pétrarque, à l'ombre légère des roseaux, dans l'après-midi d'un jour d'été, aperçoit Laure qui se baigne, plus resplendissante que le ruisseau.

Surprise, sa pudeur s'émeut, et son cœur jette un cri vers Dieu, mais, femme, elle trouve le moyen de dérober à la vue son corps tentateur.

Elle bat l'eau, s'en éclabousse, et tisse ainsi un rideau bleu et blanc qui monte jusqu'aux aubes.

D'un voile de perles elle drape et sa belle nudité et sa vertu comme dans l'étoffe d'une robe.

C'est parce que celle qu'il aime d'un amour réel est une vraie femme qu'il a l'occasion de voir, qui s'entretient parfois avec lui, qui tantôt lui sourit et tantôt l'écarte d'un regard sévère, suivant qu'il se montre plus audacieux ou plus malheureux, qui le désespère en le laissant parfois espérer, qui l'aime peut-être elle-même, sans le dire, que Pétrarque ne pouvait être tenté d'en faire la personnification de la Philosophie ou de la Théologie.

*

* *

Mais si Pétrarque n'offre rien de commun ni avec Dante ni avec les stilnuovistes dont les extravagances et les obscurités lui sont inconnues, il est bien certain, au contraire,

qu'il a subi fortement l'influence des troubadours. C'est surtout à ceux de la deuxième période, les plus chastes, les plus idéalistes, qu'il se rattache. Comme eux, il attribue à l'amour un pouvoir moralisateur; comme eux, il professe que pour gagner la grâce de la Dame aimée, il faut que l'amant se recommande par toutes les vertus; comme eux, il voit dans celle qui lui a inspiré l'amour la plus noble des créatures, dont le regard ennoblit qui la voit. Les traits, les images, les expressions des troubadours se retrouvent en abondance dans les canzone de Pétrarque. On en ferait un volume. On l'a fait. Ce que Pétrarque a emprunté aux troubadours est bien connu. Il vaut mieux dire comment il s'en distingue.

D'abord par la sincérité de la passion. Chez les troubadours, sauf de rares exceptions, l'amour a toujours quelque chose d'artificiel. Le poète ne produit pas l'effet d'être vraiment épris. Sa plainte même ne nous émeut pas. Elle est de style, comme sa louange. Il est possible que certains troubadours soient parvenus à jouir des faveurs de leur dame leur langage est pareil pour toutes les dames. Chez quelques-uns d'entre eux, nous l'avons vu, on trouve l'expression de l'appétit charnel: chez aucun, un cri qui parte du cœur et qui aille au cœur. Ils parlent tous comme un ver de terre amoureux d'une étoile.

Le fait est que la femme qu'ils chantent est loin d'eux. C'est la châtelaine, la princesse. Même quand elle leur permet de l'approcher, on sent qu'il demeure entre eux et elle une distance immense. Dans leurs vers, toutes leurs dames se ressemblent, même au physique c'est qu'ils osaient à peine lever les yeux vers elles. Bref, toutes leur sont des Princesses lointaines.

Pétrarque et Laure appartiennent au même monde. La seule barrière qui existe entre eux est celle de la vertu de la femme. Il peut la regarder à loisir et ne s'en prive pas. Il détaille sa beauté, ne nous laissant ignorer aucun détail de sa personne visible, de la tête aux pieds Son visage, sa démarche avaient quelque chose de surhumain; sa taille était délicate et souple, ses yeux tendres et éblouissants à la fois; ses sourcils noirs comme de l'ébène; ses cheveux colorés d'or se répandaient sur la neige de ses épaules; l'or de cette chevelure paraissait filé et tissé par la nature; son cou était rond, modelé et éclatant de blancheur; son teint était animé par le coloris d'un sang rapide sous ses veines quand ses lèvres s'entr'ouvraient, on entrevoyait des perles dans des alvéoles de rose; ses pieds étaient moulés, ses mains blanches et déliées, ses bras gracieux, sa jeune et belle poitrine siège d'une haute sagesse; son maintien révélait la pudeur et la convenance modeste et majestueuse de la femme qui respecte en elle les dons parfaits de Dieu; sa voix pénétrait et ébranlait le cœur; son regard était enjoué et attrayant, mais si pur et si honnête au fond de ses yeux qu'il commandait la vertu.

Un jour, date mémorable dans l'histoire de cet amour si profond et nourri de petits riens! dans une réunion mondaine, Laure laisse tomber un gant. Pétrarque, qui était présent, le ramasse, veut le garder, puis le rend. Il était écrit qu'il n'aurait rien de celle qu'il aimait, pas même un gant. Mais ce minuscule incident fut pour lui une prodigieuse aventure. Il n'en fit pas moins de trois sonnets. Il s'extasie sur la main laissée nue, de la main il remonte aux bras et à tout le reste. Le sonnet sur la main est particulièrement célèbre:

O belle main, qui me tiens le cœur et enfermes ma vie en un petit espace! Main, pour qui de tout art, de toute diligence ont usé la nature et le ciel pour s'en faire honneur. O, de ces cinq perles, couleur orientale! Vous qui n'êtes aigus et cruels qu'en mes plaies, doigts sveltes et suaves, voilà qu'un instant, nus, pour ma richesse, Amour vous a laissés! Gant blanc et joliet, très cher gant qui couvrais un ivoire pur; et des roses fraîches!... Qui donc jamais au monde vit si douces dépouilles? Ah! puissé-je en avoir tout autant du beau voile!

Mais, hélas! inconstance des choses humaines: c'est là un vol, pourtant, et je dois m'en défaire.

Le grand poète provençal Théodore Aubanel, chez qui on trouve souvent un écho de Pétrarque, s'est-il souvenu de ce sonnet dans celui qu'il a écrit lui-même sous le titre *la Main*, et dont voici la traduction française:

L'enfant gémit, la mère aperçoit une larme; ses doigts fins cherchent, prestes, mêlés aux dentelles, le sein d'ivoire qui sort gonflé de lait. Je vois encore la main où scintillent les brillants de ses bagues. Cette heure était si chaste et calme qu'ému de respect et craignant d'être indiscret, je m'en vais. — Si vite! me dit-elle. Et, sans plus parler, elle me tend sa main, la suave jeune femme; je la porte à mes lèvres et la baise. Dans la robe ouverte, enivré, le doux enfant au sein blanc buvait comme à un pur calice. O main, petite main au frais toucher de rose!... Je me souviendrai toujours de ce baiser de délice où, baisant les doigts, je croyais baiser le sein. (1)

(1) Th. Aubanel: *Les Filles d'Avignon*.

Mistral a-t-il pensé lui-même au sonnet de Pétrarque quand il a écrit ce délicieux poème sur *Une main de marbre*:

Petite main de marbre blanc, qui dans le Rhône fus pêchée, et qu'on noya à Trinquetaille il y a presque deux mille ans,

Ainsi menue et effilée, apprends-moi donc qui te moula, et, d'une façon si parfaite, qui t'a, mignonne, ainsi sculptée.

Et dis-moi le nom divin de la statue noble et folâtre dont tes doigts fins et délicats relevaient la robe flottante.

De Diane en fleur es-tu la main ou de cette Vénus éphèbe qui, aux yeux d'un peuple exultant, découvrait sa jeune poitrine?

On cueille là, quoi qu'il en soit, la preuve gentille et formelle qu'anciennement comme aujourd'hui, dans Arles, les jeunes filles avaient la main jolie, ce friponneau, venait tendre en Arles son piège: faite déjà pour les baisers, était la main des Arlésiennes. (1)

(1) F. Mistral, *les Olivades* (Lemerre, éd.).

Même s'ils n'apparaissent pas très justifiés, qu'on nous pardonne ces rapprochements. L'ombre de Pétrarque doit être heureuse, nous semble-t-il, de la compagnie que lui font ces Provençaux modernes, comme lui artistes raffinés, comme lui poètes de l'amour et de la beauté, comme lui familiers d'Avignon et de la Fontaine de Vaucluse, devenus, hélas! comme lui, des ombres.

Laure vieillit prématurément. À trente-cinq ans, usée, soit par ses nombreuses maternités, soit par la lutte qui depuis des années se livrait en elle entre l'amour qui la sollicitait, l'amour de quel amant! et son devoir que rendait plus pénible le mauvais caractère de l'homme auquel elle était mariée, elle n'était plus que le fantôme d'elle-même. Dès lors, son amant ne parle plus de sa beauté qu'au passé; il la cherche moins; elle ne le fuit plus — Toute ma jeunesse fleurie et verte s'écoulait; je sentais déjà s'attédir le feu qui brûla mon cœur, et j'étais arrivé à l'âge où la vie descend jusqu'à ce qu'elle tombe. Déjà ma chère ennemie commençait à se rassurer peu à peu contre ses soupçons. Sa douce honnêteté tournait en jeu mes peines cruelles. Le temps approchait où l'amour se rencontre avec la chasteté, où il est permis aux amants de s'asseoir l'un à côté de l'autre et de se raconter leurs aventures. Encore un peu de temps et l'amour de Pétrarque mourait la mort de Laure lui donna une nouvelle vie.

D'avoir été désirable et vertueuse, Laure a doté la poésie qu'elle inspira du double caractère qu'elle présente: son fond de sincérité et sa couleur platonicienne. Désirable, elle a retenu la pensée de son amant près d'elle, l'empêchant de se perdre dans le ciel des abstractions.

Vertueuse, elle l'a sauvée du matérialisme et l'a élevée vers la pure contemplation de la beauté.

Pour avoir l'explication de son amour irréel, ou tout au moins bientôt devenu tel, Dante interrogeait Aristote, qui lui répondait que l'amour est un accident dans la substance c'est à Platon que s'adressait Pétrarque pour se consoler de son amour réel et malheureux. Une idée platonicienne enveloppée dans un madrigal, tel est le sonnet CLIX:

En quelle partie du ciel, en quelle idée était le type, d'où la nature a pris ce beau charmant visage, en qui elle a voulu ici-bas montrer ce qu'elle pouvait là-haut? Quelle nymphe aux fontaines, aux bois quelle déesse à l'aure dénoua cheveux d'or aussi fins? Quand put un cœur unir en soi tant de vertus? (De ces vertus, hélas! la plus haute fait ma mort!) Il cherche en vain à contempler beauté divine, celui qui n'a pas vu les yeux de Celle-ci alors que suavement elle les tourne. Il ne sait pas comment Amour guérit et tue, qui ne sait pas que doucement elle soupire, et doucement parle, et doucement sourit!

Pétrarque avait fait faire le portrait de Madame Laure, sur vélin, par le peintre siénois Simone di Martino. Ravi de la perfection de l'œuvre d'art, le poète l'explique en disant que le peintre est allé dans le ciel des idées, le ciel platonicien, contempler le prototype de la Beauté dont il avait à rendre les traits:

Si Polyclète, fixé à l'effort, avait pu la contempler, lui, avec tous ceux qui en l'art ont eu gloire, mille ans! ils n'eussent pas vu la moindre partie de la beauté qui m'a conquis le cœur. Mais certes mon Simon s'en fut en Paradis d'où est venue cette Dame gentille; là, il l'a vue, et, sur le papier, dessinée, pour faire foi, ici-bas, de son beau visage. L'œuvre fut bien de celles-là qu'au Ciel on peut imaginer, et non ici, chez nous, où à l'âme les membres font un voile. Il fit œuvre courtoise, ne la pouvait plus faire quand fut redescendu, à souffrir froid et chaud, et qu'aux choses mortelles reprirent part ses yeux.

C'est la théorie platonicienne de la beauté, mise en sonnets. Dante en avait fait autre chose.

*
* *

Où Pétrarque se sépare tout-à-fait de ses prédécesseurs italiens et provençaux pour devenir le précurseur des poètes modernes, c'est dans l'analyse de son moi, l'étalage de sa personnalité, son sentiment de la nature, enfin son art.

Il s'est toujours analysé, et sans cesse raconté. Tant que l'amour fut la grande affaire de sa vie, il nous a tenus au courant, on dirait volontiers jour par jour, de l'état de son cœur; ses joies, ses tristesses, ses espérances, ses luttes pour vaincre l'impossible amour qui le tyrannisait: il ne nous laisse rien ignorer des plus petits détails de sa vie intérieure pas davantage, dans ses *Lettres*, son *Secret*, son *Epître à la Postérité*, de ses habitudes, de ses préoccupations morales, de ses idées et de ses rêves politiques, de l'opinion qu'il a de lui-même et de ses œuvres.

Nous savons comment, dans ses premières années d'Avignon, élégant, léger, chercheur de plaisirs, il s'habillait et se peignait:

— Souvenez-vous, dit-il, dans une lettre à son frère Gérard, qui se fit moine, que nous portions des tuniques de laine fine et blanche, où la moindre tache, un pli mal séant auraient été pour nous un grand sujet de honte; que nos souliers, où nous évitions soigneusement la plus petite grimace, étaient si étroits que nous souffrions le martyre, à tel point qu'il m'aurait été impossible de marcher si je n'avais senti qu'il valait mieux blesser les yeux des autres que mes propres nerfs quand nous allions dans les rues, quel soin, quelle attention pour nous garantir des coups de vent qui auraient dérangé notre chevelure, ou pour éviter la boue qui aurait pu ternir l'éclat de nos tuniques!

Sur son séjour à Vaucluse, Pétrarque nous renseigne avec abondance:

Ici, je fais la guerre à mes sens et je les traite en ennemis: mes yeux, qui m'ont entraîné dans toutes sortes de précipices, ne voient maintenant que le ciel, l'eau, le rocher. Je n'entends que les bœufs qui mugissent, les moutons qui bêlent, les oiseaux qui gazouillent, les eaux qui bruissent; la seule femme qui s'offre à mes regards est une servante noire, sèche et brûlée comme un désert de Libye. Je garde le silence

depuis le matin jusqu'au soir, n'ayant personne à qui parler; les paysans, uniquement occupés à cultiver leurs vignes, leurs vergers, ou à tendre leurs filets dans la Sorgue, ne connaissent ni la conversation, ni les commerces de la vie. Je me contente pour ma nourriture du pain noir de mon jardinier, et je le mange même avec une sorte de plaisir; quand on m'en apporte du blanc de la ville, je le donne presque toujours à celui qui me l'a apporté. Mon jardinier, qui est un corps de fer, me reproche lui-même la vie trop frugale que j'observe, et prétend que je ne pourrai pas la soutenir longtemps. Pour moi, je pense qu'il est plus aisé de s'accoutumer à une nourriture grossière qu'à des mets délicats et recherchés; des figues, des raisins, des noix, des amandes, voilà mes délices; j'aime les poissons dont la rivière abonde c'est un grand plaisir pour moi de les voir briller dans les filets qu'on leur tend et que je leur tends moi-même quelquefois. Je ne vous parle pas de mes habits, tout est bien changé à cet égard; je ne porte plus ceux dont j'aimais autrefois à me parer, vous me prendriez à présent pour un laboureur ou un berger des montagnes.

Ma maison ressemble à celle de Fabricius ou de Caton; tout mon intérieur domestique consiste en un chien et en un serviteur; ce serviteur a sa maison attenante à la mienne; quand j'ai besoin de lui, je l'appelle; quand je n'en ai plus besoin, il retourne dans sa chaumière. Je me suis défriché deux petits jardins qui siéent merveilleusement à mes goûts. Je ne crois pas que dans le monde il y ait rien qui leur ressemble. Il faut que je vous confie une faiblesse digne d'une femmelette: je suis fâché qu'il y ait quelque chose de si beau hors de l'Italie. De ces deux jardins, l'un est ombragé, recueilli, propre à l'étude: c'est mon site d'inspiration; il descend en pente douce vers la Sorgue qui vient de sortir des flancs du rocher il est clos de l'autre côté par des murailles naturelles de rocs inaccessibles où les oiseaux seuls peuvent s'élever grâce à leurs ailes; l'autre jardin est plus contigu encore à la demeure, moins sauvage, tapissé de pampres, et, ce qui est singulier, à côté d'une rivière très rapide, séparé par un petit pont d'une grotte voûtée où les rayons du soleil ne pénètrent pas. Je crois que cette grotte ressemble à cette petite salle souterraine au bord de la mer de Gaëte, où Cicéron allait quelquefois déclamer ses discours pour apprendre à lutter avec les bruits de la multitude. Ce lieu recueilli et sombre m'invite à l'étude et à la composition. Je m'y tiens à midi; le matin, je vais sur les collines plus hautes; le soir, dans les prés ou dans le voisinage de la fontaine de Vaucluse, ou dans ce petit jardin dans l'île en bas de la grotte, à l'ombre du rocher au milieu des eaux. Ce site est étroit, mais propre à réveiller l'esprit le plus paresseux et à l'élever jusqu'aux nues. Ah! Que je passerais volontiers ma vie ici, si je ne me sentais pas encore trop près d'Avignon et trop loin de l'Italie!

Il nous dit aussi ses promenades:

Combien de fois, pendant les nuits d'été, à la douzième heure, je suis allé me promener dans les campagnes au clair de la lune! Combien de fois même suis-je entré seul, malgré les ténèbres intimidantes de la nuit, dans cet antre terrible où, le jour même et en compagnie d'autres hommes, on ne pénètre pas sans un secret saisissement! J'éprouvais une sorte de plaisir en y entrant; mais, je l'avoue, ce plaisir n'était pas sans une certaine voluptueuse terreur.

Je trouve tant de douceur dans cette solitude, une si délicieuse tranquillité, qu'il me semble n'avoir véritablement vécu que pendant le temps que je l'ai habitée; tout le reste de ma vie n'a été qu'un continuel tourment!

Pétrarque va-t-il faire une excursion au mont Ventoux? Il nous décrit plus longuement l'état de son âme que le spectacle qu'il a sous les yeux...

Aucun écrivain n'a comme lui facilité leur tâche à ses biographes. Son *Epître à la Postérité* est un modèle d'autobiographie. Une lacune cependant: Pétrarque ne parle pas de l'Avignonnaise inconnue, qui fut sa maîtresse, dont il eut deux enfants et à laquelle, un jour, il refusa brutalement sa porte...

Lamartine ne mettait Pétrarque si haut, il le place memo au-dessus de Racine! qu'en raison de ce caractère romantique de sa poésie. Il écrit dans son *31e Entretien*:

— jamais l'œuvre et l'écrivain ne sont plus indissolublement unis que dans les vers de Pétrarque, en sorte qu'il est impossible d'admirer la poésie sans raconter le poète cela est naturel, car le sujet de Pétrarque, c'est lui-même ce qu'il chante, c'est ce qu'il sent. Il est ce qu'on appelle un poète intime, comme Byron de nos jours; une si puissante et si pathétique individualité qu'elle envahit tout ce qu'il écrit, et que, si l'homme n'existait pas, le poète cesserait d'être.

Moderne, Pétrarque l'est incontestablement encore par la place que la nature tient dans ses poésies et l'émotion qu'il éprouve, en face d'elle. Le récit de ses promenades nocturnes, au clair de la lune, accompagnées parfois d'une voluptueuse terreur, à la couleur de certaines pages de Chateaubriand. Dans son *Ascension du Mont Ventoux*, ne précède-t-il pas Jean-Jacques comme peintre de la montagne? Avant les romantiques, il associe la nature à ses amours, il la prend à témoin de ses sentiments, il lui est reconnaissant d'avoir fourni un beau cadre à la figure qui lui est chère:

Clares, fraîches et douces eaux près desquelles a posé ses beaux membres celle qui seule pour moi paraît Dame! Gentille branche, dont lui plut (en soupirant je m'en souviens!) faire à son beau flanc une colonne! Herbes et fleurs, dont sa robe jolie fut recouverte avec ses plis angéliques. Air sacré, serein, où l'Amour, par l'effet des beaux yeux, m'ouvrit le cœur!

... Des beaux rameaux descendait (douce en est la mémoire!) une pluie de fleurs sur ses genoux. Et elle était assise, humble, parmi si grande gloire, entourée déjà de l'auréole amoureuse. Telle fleur tombait sur le bord de la robe, telle autre sur les tresses blondes, — qui d'or poli et de perles étaient faites ce jour-là (à les voir). Telle se posait en terre, telle sur l'onde; telle, en son erreur vagabonde, tournoyant, semblait dire:

— *Ici règne l'Amour! Combien de fois j'ai dit, alors, plein d'épouvante:*

— *Celle-là, sûrement, est née au Paradis! Tellement m'avaient chargé d'oubli l'attitude divine et les paroles et le doux rire et m'avaient éloigné tellement de la figure vraie des choses que je disais en soupirant:*

— *Ici, comment suis-je venu, ou quand? Je pensais être au ciel, et non pas où j'étais. Depuis lors jusqu'à présent j'aime tant ce gazon qu'ailleurs je n'ai jamais la paix.*

Et voici la *Tristesse d'Olympio*:

*O vallée, qui de mes soupirs es pleine, ô fleuve, que souvent mes larmes ont gonflé,
bêtes des bois, oiseaux errants, poissons, qu'enferme l'une et l'autre rive, air, que mes
soupirs ont fait chaud et serein, doux sentier, qui si amer me sembles, colline, qui
m'as plu, mais aujourd'hui m'affliges, où encore l'Amour me conduit par coutume; en
vous je reconnais les formes familières, mais en moi non, hélas! Après si heureuse
vie, je me change en séjour de douleur infinie! C'est là que je voyais tout mon bien...
Sur ces traces, je reviens vers le lieu, d'où, nue, elle est partie au ciel, laissant en
terre sa belle dépouille.*

Combien plus émouvant l'art sobre de Jean Moréas qui nous a laissé, en huit vers, la
dernière *Tristesse d'Olympio* en date:

*J'ai revit le jardin autour de la maison,
Il est plein de zéphyr et plein d'oiseaux encore,
Et le même treillis, n'importe la saison,
Laisse passer Vénus, Sirius et l'Aurore.*

*Mais le gazon qui pousse et le chemin sablé,
Du lac et du bassin le familier rivage,
Et cette belle fleur plus jaune que le blé,
Ne reconnaissent plus mes pas ni mon visage.*

Un poète auquel fait songer cette chanson de Pétrarque, c'est Gongora.

— En vous, je reconnais, mais en moi, non..., l'une et l'autre rive..., voilà des
tournures familières au poète de Cordoue, de même que ces images précieuses et
quelque peu obscures:

— Je me change en séjour de douleur infinie..., le lieu, d'où, nue, elle est partie au
ciel, laissant en terre sa belle dépouille... Il y aurait des rapprochements à faire ici
entre le pétrarquisme et le gongorisme. Les deux manières devaient d'ailleurs, leurs, à
un certain moment, influencer sur notre littérature. Dans l'épidémie de préciosité qui,
sous les noms divers de gongorisme, marinisme, pfluisme, s'abattit sur l'Europe au
commencement du dix-septième siècle, le pétrarquisme joua son rôle.

Cependant, Pétrarque, généralement, n'est point obscur; seulement précieux et
maniéré. Il a le culte de la forme. Les troubadours et les stilnovistes l'avaient eu
aussi, mais, chez les premiers quelquefois, chez les seconds toujours exagéré. Les
poètes de l'école de Bologne, à force de travailler leur style, l'ont torturé et se sont
rendus, avec plaisir d'ailleurs, à peu près incompréhensibles. Parmi les troubadours,
quelques-uns en vinrent à ces excès ce sont les représentants *du trobar clus*, dont le
plus illustre, nous l'avons vu, est Arnaut Daniel. Aussi bien tous les troubadours se
préoccupèrent-ils bien plus de la forme que de la pensée; tous furent des artistes
amoureux de leur art, obsédés par le désir de trouver du nouveau. Le nombre des
strophes qu'ils inventèrent est inimaginable, et on se perd dans leurs combinaisons
infinies de rythmes et de mètres. Pétrarque est aussi un artiste, un grand artiste, mais
son art est clair, élégant, harmonieux. Il recherche la forme, mais il sait trouver la

belle. Il a ses défauts et bien connus: maniérisme, afféterie, mièvrerie, écueils de la langue amoureuse auxquels il a d'autant moins échappé que les troubadours, ses maîtres, l'avaient engagé sur le chemin qui y conduisait. Mais sa forte éducation littéraire, son commerce avec les lettres antiques, la netteté de ses conceptions, lui donnèrent cette aisance du style, cette science du développement où l'idée se déploie comme une riche écharpe, souple et nuancée, ce bonheur d'expressions, qui achèvent de lui faire une physionomie de poète moderne. La poésie provençale est encore dans sa poésie, incontestablement, mais comme une rose moins belle dans une plus belle rose, par le mystère de la greffe.

MISTRAL

Comme Dante donne la main aux troubadours, Mistral, patriote provençal, poète provençal, rénovateur de la langue provençale, donne la main à Dante. Ces deux génies, vus d'une certaine distance sur les hauteurs de la Latinité, ont une ressemblance fraternelle. Si bien qu'on appelle souvent Mistral: le Dante provençal. Mais il suffit de s'approcher un peu pour voir les différences que le temps, le milieu, les circonstances où ils vécurent ont créées entre les deux altissimes poètes.

Il est ainsi d'un usage courant de dire que Dante, et Mistral ont été l'un et l'autre les créateurs de la langue littéraire dont ils se sont servis et qu'ils ont illustrée. Cela est plus vrai pour Dante que pour Mistral.

Tout a été dit, et dans de nombreux travaux auxquels nous ne saurions rien apporter de nouveau, sur le travail auquel se livra Dante pour épurer, enrichir et fixer ce vulgaire toscan dont il s'était donné pour mission de faire une langue illustre, aulique et cardinale, sur l'art avec lequel il forgea le parler du peuple pour le transformer en un métal brillant, solide et durable. Le même travail, le même art, nous le retrouvons chez Mistral. Gaston Paris nous a montré le poète maillanais s'en allant dans les champs causer avec les paysans, dans les ports faire parler les marins, dans les villes interroger les ouvriers, pour apprendre les mots qui lui manquaient de la langue populaire, puisant à pleines mains au trésor du verbe sans cesse entretenu et accru par le peuple. Comme Dante aux divers dialectes de l'Italie, Mistral empruntait aux dialectes de la langue d'oc les termes qui avaient disparu de la région rhodanienne, la sienne, ou qui même n'y avaient jamais été employés. Il avait, en outre, une ressource que Dante n'avait pas eue c'était de fouiller dans le passé de la langue provençale et de consulter ses archives, c'est-à-dire ses écrits anciens. Mais il n'a pas abusé de ces procédés. On peut même dire que ses emprunts aux autres dialectes que le rhodanien ou à la vieille langue sont rares. C'est bien le parler d'Arles qu'il écrit et la langue vivante dont se servaient et se servent toujours les Provençaux. Rien de moins justifié, de plus insoutenable que le reproche que lui ont adressé parfois certains esprits superficiels d'avoir inventé des mots et écrit une langue artificielle. Il a peut-être pris des libertés avec quelques formes, et c'était son droit d'écrivain de génie il n'a pas fabriqué de mots, quoique pareille tentative ne pût rien avoir de criminel.

Mais il a exhumé des mots oubliés, il en a ressuscité qui étaient morts, il en a ranimé d'autres qui se mouraient. Il a employé aussi des mots spéciaux ou techniques, qui sont en usage seulement dans certains milieux et certaines professions, et ne sont pas connus de tout le monde. Son vocabulaire, à ce point de vue, est d'une richesse incomparable. Mais il est franc et loyal. Il faut dire plus: la langue de Mistral n'est pas seulement une langue naturelle, mais elle est encore essentiellement populaire, bien autrement que celle de Racine, de Victor Hugo, de José Maria de Hérédia ou de Sully-Prudhomme. D'ailleurs la littérature provençale est bien, de toutes les littératures, celle où la langue littéraire se rapproche le plus de la langue parlée. Le français tel que l'écrivent nos grands auteurs, surtout en poésie, est une langue aristocratique; le provençal, même sous la plume de ses plus grands poètes, demeure une langue populaire on voit bien qu'il n'a subi ni l'influence de la cour, et pour cause, ni celle des salons qui, par sot orgueil, se fermaient devant lui; il a poussé, herbe vivace, dans les champs, en pleine liberté, demeurant, grâce à cette belle vie, frais, souple, dru et pittoresque à souhait.

*

* *

Mais si Mistral, comme Dante, a confié son génie au langage vulgaire de son pays, il y a, entre les deux poètes, cette différence que le vulgaire de celui-ci n'avait jusqu'à lui et depuis peu produit que quelques œuvres, tandis que le vulgaire de l'autre avait une littérature vieille de plusieurs siècles.

Depuis les troubadours, en effet, la langue provençale n'avait jamais cessé d'être écrite. Elle avait perdu son prestige, son rayonnement, mais elle avait toujours eu ses fidèles. Dès le XIV^e siècle, en 1323, sept bourgeois toulousains fondaient le Consistoire du Gai-Savoir et organisaient les jeux Floraux auxquels ils conviaient les poètes de langue d'oc. Des innombrables pièces qui furent envoyées par les concurrents, soixante-deux nous ont été conservées: elles s'espacent sur une période de cent-soixante ans, de 1324 à 1484, date à partir de laquelle les fleurs de Clémence Isaure furent réservées aux seuls poètes de langue française. Toutes ces compositions sont médiocres. Mais, à partir du XVI^e siècle, la poésie provençale se relève; elle demeure dans l'ombre et elle y demeurera jusqu'au XIX^e siècle où Jasmin fera parler d'elle, où Mistral lui donnera une gloire nouvelle, mais elle n'en compte pas moins, pendant trois siècles, des poètes de valeur, injustement étouffés par la suprématie de la langue française: tels, au XVI^e siècle, le gascon Belaud de la Bellaudière; au XVII^e, le provençal Saboly, le gascon Goudelin; au XVIII^e, le béarnais Despourrins, le catalan Cortete de Prades, les provençaux Toussaint Gros, J.-B. Coye, les languedociens Claude Peyrot et abbé Favre. Enfin, parmi les précurseurs immédiats de la Renaissance provençale, deux grands noms le gascon Jasmin et le marseillais Victor Gély.

Mais plus elle avançait vers les temps modernes et plus la langue des écrivains provençaux était chargée d'impuretés: elle tournait au patois. Les formes variaient non seulement d'une province à l'autre, mais d'une ville à l'autre, d'un village à l'autre. Incapable de découvrir sous les déformations locales les formes régulières de la

langue, chacun écrivait comme il l'entendait, comme on parlait autour de lui. Quant à l'orthographe, elle ne pouvait manquer, dans ces conditions, d'être purement phonétique. C'était l'anarchie, et la corruption, dans les formes et la graphie. Ce fut l'œuvre de Mistral, convaincu avec Bossuet qu'on ne confie rien d'immortel aux langues toujours changeantes, de nettoyer la langue provençale de toutes les scories qu'elle avait ramassées sur les chemins de sa vie d'errante, d'en fixer les formes, de la ramener à l'unité, d'en arrêter l'orthographe. Grande et difficile entreprise, dans laquelle il est juste de dire qu'il bénéficia du concours précieux du poète Roumanille. Elle fut couronnée de succès. Mistral fit vraiment du provençal une langue littéraire. Il la mit sur le même pied que les plus belles langues du monde. Elle demeurera éternellement dans son œuvre comme un des plus admirables moyens d'expression qui aient été mis à la disposition des poètes. Sans doute, le dialecte rhodanien, qui était celui de Mistral, ne s'est pas imposé à tous les écrivains de langue d'oc, comme le toscan de Dante à tous les écrivains italiens. La différenciation entre les grands dialectes d'oc était trop avancée et depuis trop longtemps acquise — depuis le XIV^e siècle — pour que cette unification fût possible. Il y aurait fallu le concours d'une force politique. Car si l'unité linguistique prépare, consolide, fortifie l'unité politique, il est certain qu'en retour l'unité politique favorise et maintient l'unité linguistique. Mais si le génie de Mistral n'a pas suffi pour imposer la prédominance d'un dialecte, et s'il a laissé intactes les diversités dialectales, du moins, sous son influence, les écrivains d'oc ont-ils expulsé les formes vicieuses et les gallicismes et se sont-ils attachés à écrire, chacun dans leur dialecte propre, une langue pure; enfin, sauf chez quelques fantaisistes, qui confondent la science avec l'archaïsme, l'orthographe mistralienne s'est imposée partout.

*

* *

Dans cette œuvre hardie et magnifique du relèvement de leur langage vulgaire, Dante et Mistral, et c'est un trait commun qu'ils ont de plus, ne rencontrèrent pas les suffrages unanimes de leurs compatriotes. Tous ne comprirent pas.

Dante avait terminé et fait connaître les deux premières parties de sa Comédie — ainsi, on le sait, l'appelait-il lui-même, sans l'épithète de divine — et il travaillait au Paradis lorsqu'il reçut d'un professeur de l'Université de Bologne, avec lequel il était lié d'amitié, Giovanni del Virgilio, une églogue en latin. Le bon professeur y exhortait amicalement, mais vivement Dante à ne plus continuer à écrire dans ce vulgaire que les clercs, entendons les lettrés, les gens distingués, méprisaient et qui, au surplus, ne pouvait être compris que par les Italiens, et encore pas très bien par tous en raison de la grande diversité des dialectes parlés en Italie. Il faisait appel à l'ambition de Dante:

*Si fama te juvat, parvo te limite septum
Non contentus eris nec vulgo iudice tolli.*

Dante répondit à Giovanni par deux églogues en excellents vers latins, dans lesquelles il remerciait son ami du soin qu'il prenait de sa renommée, mais il continua d'écrire son œuvre en langue vulgaire.

De même, après l'apparition et le succès triomphal de *Mireille*, Mistral reçut plus d'une lettre où on lui disait:

— Que n'écrivez-vous en français! Vous seriez compris partout et votre gloire serait assurée!

Un des critiques les plus brillants de l'époque, et qui était provençal, le malheureux, osa exprimer cette opinion en ces propres termes:

— Quel dommage que Mistral écrive dans la langue de nos domestiques! Cet aristocrate dut profondément écœurer Mistral. Il est bon d'ajouter cependant que par la suite ce faux délicat fit amende honorable. C'était bien pour les domestiques que Mistral avait écrit *Mireille*, pour les pâtres et gens des mas. Il le disait au début de son poème:

Car cantan que pèr vautre, ô pastre e gènt, di mas!

(Car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et gens des mas!)

Au cours d'un article qu'il avait publié sur *Mireille* dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Saint René Taillandier, professeur à la Sorbonne, avait mis en doute la sincérité de ce vers et conseillé finalement, lui aussi, au poète provençal d'adopter la langue française. Mistral lui répondit par la lettre suivante:

Maillane (B. d. R.) 27 Octobre 1859.

Monsieur,

J'arrive d'Avignon, je viens de lire avec mes chers amis Roumanille et Aubanel l'admirable étude que vous venez de faire de nos œuvres et j'ai hâte de vous exprimer ma sincère reconnaissance. Je dois vous avouer que depuis quelque temps on m'avait presque effrayé sur le sens et l'intention de votre article. Je m'attendais à un éreintement. Juges donc de ma joie en lisant les sérieux et magnifiques éloges que vous faites de Mirèio, et la discussion, si honorable pour moi, à laquelle vous avez bien voulu soumettre mon poème. Votre article, je vous en remercie, est la pierre de touche de mon succès. C'est lui qui le met à l'épreuve, qui l'affine, qui en secoue le clinquant et en fait ressortir l'or véritable. Je ne regrette qu'une chose, quoique ce soit encore pour moi une haute preuve d'estime, c'est le conseil que vous nous donnez, à Aubanel et à moi, d'abandonner notre chère langue provençale pour la langue française.

Croyez bien, Monsieur et cher critique, qu'en entreprenant mon poème Provençal je ne visais pas à un succès d'outre-Rhône. Je vous dis cela devant Dieu. Mon intention intime était de raviver l'attachement des Provençaux pour la langue qui leur est propre, en chantant, dans cette langue, les mœurs, les croyances et les paysages de la patrie. Je voulais surtout arriver chez les paysans; c'est pour cela que les superstitions poétiques de nos campagnes et les croyances vives de nos populations

tiennent dans mon poème une si longue place. Je voyais parfaitement que ma masco et mes Saintes Maries n'étaient qu'un hors-d'œuvre dans cette histoire d'amour qui pour moi n'était qu'un fil, et je m'y serais pris autrement si je n'avais visé qu'à plaire aux artistes. Mais ma conviction profonde, et ce l'est encore, était que ce qui rendrait populaire mon poème parmi les paysans et les ouvriers, c'était surtout ces récits merveilleux. Quant à ma traduction, ce qui me donne l'air d'avoir voulu écrire pour Paris, c'est que je l'ai faite surtout pour rapprendre à la classe aisée et citadine de nos contrées la langue qu'ils cherchaient, en vain, à désapprendre. Je suis allé à Paris, entraîné d'abord par les vives sollicitations de mes amis; ensuite pour faire dire de là-haut, à ceux de nos compatriotes qui dédaignaient leur idiome natal, qu'il n'était pas honteux de parler cet idiome.

En un mot, je n'ai voulu conquérir l'attention des artistes et le succès de Paris que pour arriver plus vite à la vulgarisation de mon poème dans le peuple de Provence. Car je suis obligé de l'avouer, le peuple, même celui de Provence, est toujours comme le troupeau de Panurge. Quant à la disparition plus ou moins prochaine de la langue provençale, il m'est impossible d'y croire. De même que les idiomes antérieurs aux conquêtes des Romains, tels que l'arabe, le grec, l'allemand, le basque, le celte, ont survécu à la langue latine, je suis convaincu que notre langue populaire vivra autant que notre peuple de Provence. Une langue est le produit d'un climat, aussi bien que les mœurs et la végétation... Mais je fais comme Gros Jean qui essaie d'en remonter à son curé... Pardonnez-moi cette petite révolte, et recevez de nouveau, mon cher Monsieur, l'expression de ma plus vive gratitude.

F. MISTRAL.

Le professeur Saint-René Taillandier joua donc auprès de Mistral exactement le rôle du professeur Giovanni auprès de Dante, et, fort heureusement, avec le même *Si fama te juvat...* certes, la renommée la gloire tentait bien les deux poètes, mais ils virent mieux que les professeurs d'où elle leur viendrait... (1)

(1) Nous nous faisons un devoir d'ajouter que le professeur Saint-René Taillandier demeura toute sa vie un ami de Mistral et de la littérature provençale. C'est lui qui, étant encore professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, avait préfacé, à la prière de Mistral, le recueil poétique des Provençales, qui fut la première manifestation collective de ceux qui devaient bientôt s'appeler les félibres. Cette préface est un document très important dans l'histoire de la Renaissance provençale. L'auteur, après avoir longuement et fort judicieusement parlé de la littérature des troubadours, y présente les collaborateurs du recueil dont il analyse le jeune talent, car c'étaient tous des jeunes gens, avec un rare bonheur d'appréciation. L'œuvre réalisée dans la suite par ces poètes alors à leur début devait pleinement confirmer le jugement et les prévisions du critique à leur égard.

*
* *

Dans ses revendications en faveur de la langue provençale, Mistral avait eu des prédécesseurs. Car il y avait bien longtemps déjà qu'en Provence même il s'était trouvé des gens distingués pour le trouver vulgaire et méditer sa mort. C'est ainsi qu'au XVII^e siècle, quelques beaux esprits avaient fondé en Arles une Académie, qui fut reconnue par lettres patentes de Louis XIV en 1666. Cette compagnie s'était donné pour mission d'introduire la pureté de la langue française sur le territoire de Provence. Son ennemi était le provençal, contre lequel elle engagea une lutte sans merci.

Le recueil des *Prouvençalo* est de 1852; Mistral avait alors 22 ans il n'avait écrit que quelques petites pièces, et voici ce que Saint-René Taillandier disait de lui:

— Mistral est un coloriste, à qui ne manquent ni l'audace ni la puissance. Ce qui le distingue, c'est l'originalité des images et la souplesse de la forme. Son langage est à lui; il aime à emprunter au peuple ses métaphores, ses locutions, ses tours de phrase, pour les élever à la dignité poétique... On voit surtout qu'il a l'ambition de mêler à la grâce naturelle de la langue du Midi la vigueur d'une littérature plus mâle...

Il ne renonce pas à l'élégance, mais quel sentiment hardi de la réalité!... Cette renaissance peut-elle se promettre une longue durée? sérieux problème dont la préoccupation l'honore. Ce qui a pu être pour d'autres une simple farandole est pour lui une chose grave. M. Mistral est un de ceux qui ont pris le plus à cœur cette restauration du langage d'autrefois...

Comment le même homme qui avait donné aux jeunes poètes provençaux un si précieux encouragement et qui avait vu si juste non-seulement dans les qualités, mais dans le caractère de Mistral, a-t-il pu, après *Mireille*, donner au poète l'étrange conseil contre lequel celui-ci dut protester? Lorsque Saint-René Taillandier écrivait la Préface des *Prouvençalo*, il était à Montpellier; lorsqu'il écrivit son article de la *Revue des Deux Mondes*, il était à Paris. Est-ce au changement de son point de vue qu'il faut attribuer son changement d'attitude ou à l'influence d'un milieu qui devait sourire de la tentative si osée de ces poètes provinciaux? Quoi qu'il en soit, Mistral garda toujours une vive reconnaissance à Saint-René Taillandier de sa Préface des *Provençales*, qui au surplus suffira à conserver le nom du professeur de l'Université de Montpellier et de la Sorbonne dans l'histoire littéraire.

Au bout de cinquante ans, l'Académie d'Arles mourut. Soit œuvre a été jugée définitivement par Mistral dans cette lettre qui figure comme préface à l'ouvrage de l'abbé A. J. Rance sur *l'Académie d'Arles au XVII^e siècle*:

Maillane, 22 Juin 1884.

Vous voulez bien, Monsieur l'Abbé, prendre mon avis sur cette honnête Académie d'Arles, que vos intéressantes recherches viennent d'exhumer. Le voici tout sincère.

Je ne professe qu'une considération très modérée pour les beaux esprits de province, qui, sous Louis XIV, contribuèrent peu ou prou à implanter le culte du soleil de Versailles et tout ce qui s'en est suivi, dans le libre domaine du soleil provençal.

Je sais bien qu'il n'est pas juste de juger les idées d'un siècle avec celles d'un autre siècle, mais vous permettrez, je crois, à un poète Provençal, profondément épris de son pays et des langue, de regretter cet entraînement, composé d'adulation plus encore que d'admiration, qui, sous le Roi Soleil, poussa toutes nos provinces à faire litière de leurs droits et de leur personnalité devant l'absolutisme et le nordisme triomphants.

Or, les académiciens d'Arles, prenant pour tâche de répandre dans leur cité romaine le beau langage de la Cour, ou de chasser, en d'autres termes, la langue provençale de l'usage habituel des gens de qualité, faisaient à leur manière ce que firent, au même temps, les Consuls arlésiens qui portèrent au roi leur admirable Vénus pour recevoir, en échange, une croix de Saint-Louis. La Vénus d'Arles est aujourd'hui au Louvre, et le plâtre est à Arles: c'est bien gagné!

Et de l'Académie qui rêva de tailler les peupliers blancs du Rhône comme les ormes de Le Notre, reste-t-il autre chose que le madrigal de Roubin?

*Que faire de mon île? Il n'y croît que des saules,
Et tu n'aimes que le laurier.*

Que les mânes des vingt illustres me pardonnent l'injure! Vers 1740, au grand scandale de quelques survivants de l'Académie défunte, un fils de paysans, appelé J.-B. Coye, se remit naïvement à écrire en provençal des épîtres, un poème et une comédie; et il se trouve qu'Arles, oublieuse des poèmes de son Académie royale, a voulu voir dans Coye son poète typique, et les œuvres de Coye ont des rééditions.

Quoi qu'il en soit, Monsieur l'Abbé, recevez, avec l'assurance que j'ai pris plaisir quand même à lire votre étude sur une phase curieuse de notre passé local, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

F. MISTRAL.

Les beaux esprits d'Arles, en 1666, ne doutaient pas que sous leurs coups et surtout devant le rayonnement de la langue de la cour la pauvre langue provençale n'eût bientôt vécu: et en 1859, en ce même pays d'Arles, paraissait *Mireille!*

Au XVIIIe siècle, ce poète provençal J. B. Coye, qui est cité dans la lettre de Mistral qu'on vient de lire, reçut, un jour, du père jésuite Amyot une curieuse missive. Il venait de publier sa comédie, le *Nòvi para*, qui avait été jouée avec le plus grand succès. Le père jésuite, dans sa lettre mêlée de prose et de vers, lui fait mille compliments, mais il l'engage en fin de compte à abandonner, comme il dit, la muse provençale pour la française. Pour le décider, il ne croit pouvoir mieux faire que de lui représenter l'oubli où étaient tombés les troubadours et la gloire acquise, au contraire, par les poètes français:

La Muse française ne fut point ingrate, mais elle grava, de sa propre main, au temple de mémoire, dans les fastes de l'immortalité, les noms de ceux qu'elle avait le plus favorisés. Ce que ne fit pas la Muse provençale car à peine sait-on aujourd'hui le nom d'un seul de ses favoris; une telle ingratitude ne mérite pas qu'on lui fasse l'honneur de la cultiver, et si j'étais à votre place, je l'abandonnerais entièrement pour m'enrôler sous les étendards d'une autre qui fut plus reconnaissante, celle des Corneille et des Racine vous tend les bras. Croyez-moi donc, Monsieur,

*Quittez la Muse provençale
Qu'on ne connaît presque plus aujourd'hui
Et devenez le ferme appui
De la française, autrefois sa rivale.
Phébus lui-même attend cela de vous,
C'est de sa part que je vous sollicite
De cultiver sa fille favorite:
Craignez par un refus d'attirer son courroux.*

Et le bon père continuait en prose:

Il ne vous en coûtera pas beaucoup, Monsieur, pour le contenter; vous avez au moins autant de talent pour les vers français que pour les vers provençaux, et j'ose même dire que les premiers vous coûteraient moins; il n'y a qu'à lire vos ouvrages pour en être convaincu. Il faudrait changer bien peu de chose pour les mettre en français...

Mais J. B. Coxe avait déjà répondu, par anticipation, aux arguments du père Amyot dans une épître en vers qu'il avait adressée à un M. du Morand et dans laquelle il rappelle les titres de la langue provençale que celui-ci avait qualifiée de jargon:

*Tu trouveras d'abord plus d'un front couronné
Cultivant ce jargon qui semble abandonné.
Les rois, les empereurs s'exerçant sur sa rime
Lui donnèrent jadis une éclatante estime,
Et les plus grands seigneurs tirèrent vanité
De célébrer comme eux la gloire et la beauté.
Parmi les noms fameux de cette armée illustre
Citons ceux qui brillaient jadis du plus grand lustre:
C'est Frédéric d'abord, Richard Cœur-de-Lion,
Puis le dauphin d'Auvergne et le roi d'Aragon,
Raymond de Bérenger, la comtesse de Die,
Le comte de Poitou... car notre poésie
Amusant les seigneurs qui brillaient à la cour,
Ils firent tous des vers et disputes d'amour.
Oui, de nos troubadours Pétrarque a fait l'éloge
Et le rang où Pasquier au Parnasse les loge*

*Devrait faire rougir toute la nation
Qui laissa dépérir tant d'illustration.
Enfin Dante et Pétrarque ont pris dans ma patrie
La façon de rimer qui règne en Italie
Et le Tasse lui-même, au glorieux renom,
Serait tombé sans eux dans un oubli profond.
Ne sois donc pas surpris si ma muse novice
Sur le ton provençal se risque dans la lice.
Si tant de souverains daignèrent le chérir,
Si tant d'auteurs fameux l'ont jadis fait fleurir,
Que risquent donc mes vers à braver les disgrâces
Il est beau de tomber sur de si nobles traces.*

Aussi, en dépit de Phébus et de sa fille, que le père jésuite lui conseillait de cultiver, J. B. Coye continua-t-il d'écrire dans la langue de son pays, et c'est bien grâce à la Muse provençale que son nom est venu jusqu'à nous.

Un autre poète un peu antérieur à J. B. Coye, Toussaint-Gros, de Marseille, dont le *Recueil de poésies provençales* parut en 1734, prit aussi la défense du provençal contre ses détracteurs. Dans son Avertissement au Public, il imagine l'admonestation moqueuse qu'un critique lui adresse en français:

*Halte-là! (me dira un critique)
Tu n'es qu'un sot, qu'un animal
De t'escrimer en provençal:
C'est un jargon qu'on ne veut plus entendre
Et que les gens de goût affectent d'oublier.
Pour toi seul aujourd'hui dois-je m'étudier
A le lire et même à l'apprendre,
Aux dépens de ces beaux écrits
Qu'ont produit de nos jours tant de rares esprits
Et les laisser moisir au fond d'une boutique?*

Le critique continue à gronder, mais le poète l'arrête et réplique dans un provençal savoureux auquel notre traduction enlève, hélas! beaucoup de son pittoresque:

Halte-là! Chacun son tour, monsieur le Francillot!

Tudieu! Quelle volée! Vous m'avez levé le souffle! Cependant, par honneur, je vais répondre à votre discours. Vous méprisez le Provençal, et même vous me traitez fort mal parce que j'ose en faire usage. Sachez que je parle le langage qu'au berceau ma mère m'apprit; que chaque langue a sa beauté; j'en trouve souvent dans la mienne qu'un autre ne pourrait exprimer dans la sienne. Ainsi qui la croit pauvre et la dit un jargon montre une prévention bien grande et son orgueil est sans raison. Au reste, savez-vous qu'elle est la langue romane, ancienne, respectable et mère en même temps de tous les différents langages des Européens du Midi: l'Espagnol, l'italien lui

doivent leur hommage, tout de même que le Français. Ce français dont la douceur vous flatte, qui à force de le polir est devenu beau comme il est, de ma langue est un rejeton. Le provençal était parlé autrefois aux cours d'Angleterre et de France. En Provence s'est faite la première alliance du grec, du latin, du gaulois. C'est là que la rime a été inventée. Tant il y a qu'à qui trouvera ma langue de patois, je lui ferai la pètarade.

Mistral fut pour le provençal un défenseur d'une autre envergure. Il n'aimait peut-être pas davantage sa langue que ses prédécesseurs, mais il savait mieux qu'eux ce qu'une langue était pour un peuple. Il fut plus dur encore que Dante pour ceux qui préféraient au provençal une langue étrangère.

Pour Dante, la langue étrangère dans laquelle étaient tentés d'écrire les poètes italiens, c'était le provençal; pour Mistral, c'était le français. Les reproches de Dante à ces rénégats du verbe de la patrie, et que nous avons reproduits dans un autre chapitre, ne sont rien à côté des invectives de Mistral. Dans *Calendal*, le poète traite ses compatriotes qui abandonnent le provençal de sots et de bâtards. Dans la chanson du *Cinquantenaire*, il appelle sur eux le châtement:

— Mais les maudits, ceux qui renient le verbe, que la terre s'entr'ouvre pour les engloutir!

Son indignation et sa colère prennent une forme magnifique et solennelle dans *l'Espouscado*, un des plus beaux poèmes des *Iles d'Or*:

Oh! les grands sots de gobe-mouches qui en sèvrent leurs enfants, pour les gorger de suffisance, de fatuité et de faim! Dans la cohue qu'ils se noient donc! Mais toi, des fils qui te renient et qui répudient ton parler, va, ne t'inquiète point, ma Provence! Ce sont des morts-nés survivants qu'on aura nourris de mauvais lait.

Les vieux châteaux des Baux, de Signes, de Pierrefeu, de Romanin, ne leur diront pas l'insigne gloire, le charme de parole et la mignonne grâce de nos grandes châtelaines, toutes maîtresses en Gai-Savoir; le tambourin qui va mourant, le tintement de l'ermitage, ne leur diront pas leur mélancolie; les vieux chemins ne leur diront rien.

Elles ne leur diront rien, nos légendes; rien ne leur dira la bûche qui flambait pour la Noël... Ils n'auront, eux, d'amour nulle part. Des aïeules, dans leur orgueil, ils ne retiendront pas les proverbes, les sornettes et les fabliaux; ils ne comprendront plus ce que jase la sésie rousse avec l'abeille; ils ne connaîtront plus l'heure au soleil.

C'est que, pour Mistral comme pour Dante, la langue était le signe de la patrie, le lien de la race, la clef qui délivre les peuples tombés sous le joug étranger:

Des Alpes aux Pyrénées, et la main dans la main, troubadours, relevons donc le vieux parler roman, car c'est le signe de famille, c'est le sacrement qui aux aïeux lie les fils, l'homme à la terre, c'est le fil qui tient le nid dans la ramure.

Intrépides gardiens de notre gent parler, gardons-le, franc et pur et clair comme l'argent, car tout un peuple s'y désaltère, car face contre terre qu'un peuple tombe esclave, s'il tient sa langue, il tient la clef qui le délivre de ses chaînes. (1)

(1) F. Mistral, *Ode aux Catalans*.

Ainsi Mistral et Dante, par le relèvement de leur langue, poursuivaient le même but la restauration de leur patrie. Mais la France du XIXe siècle n'était pas l'Italie du XIVE, et la Provence n'était pas dans la situation de Florence au temps de Dante. Autour du poète provençal, régnaient la paix et le bien-être, et la lutte qu'il livra toute sa vie, la plume à la main, pour son idéal de patriote provençal, ne lui causa jamais de graves ennuis. Il n'eut pas, comme Dante, à se battre, il ne connut pas l'exil. Tout au plus si, à l'occasion de deux ou trois de ses poèmes, quelques journalistes l'insultèrent. Insultes vite oubliées. Mistral, qu'inspirait une profonde sagesse, qui répugnait par nature aux violences et qui éprouva même toujours la timidité du villageois envers les puissants du jour, passa sa vie à travers les honneurs et les triomphes. C'est sur les routes de l'exil que Dante composa son grand poème. Mistral a écrit toute son œuvre dans la solitude tranquille et parfumée de Maillane.

*

* *

La différence des temps et des circonstances qui fit différente la vie de Dante et de Mistral explique également la diversité de la politique de ces deux poètes-héros, de ces deux poètes-chefs de peuple. Tous deux patriotes, et d'un patriotisme qui reposait sur la même base l'amour de la Cité, ils ont voulu l'un et l'autre donner à leur patrie la conscience d'elle-même, lui rendre le souvenir de son passé, lui inculquer le sentiment de ses droits, le goût de la vie libre, fière et glorieuse. Mais leur position n'était pas la même. Dante, par-delà Florence, embrassait du regard toute l'Italie qu'il appelait à l'unité; Mistral, sans perdre de vue la France, appelait la Provence à la liberté.

La politique de Dante est bien connue. Celle de Mistral reste si bien à définir qu'elle continue à faire l'objet des commentaires les plus contradictoires, et nous ne parlons pas des sottises qu'elle fait dire à ceux qui se hasardent à en parler sans avoir réellement lu l'œuvre du maître, c'est-à-dire non seulement son œuvre poétique, mais encore ses discours, ses articles de *l'Armana provençau* et de *l'Aioli* (1), sa correspondance (et nous ne parlons que de celle qui, au jour le jour, durant sa longue existence, a été rendue publique), sans avoir enfin essayé de pénétrer le sens de ses grands poèmes.

(1) Journal publié par Mistral à Avignon; il paraissait trois fois par mois; sa publication dura dix ans.

Ainsi on en voit qui taxent Mistral de séparatisme, d'autres, au contraire, qui en font un surpatriote français, tandis que d'autres enfin, avec ce goût tout spécial des artistes qui fabriquent les statues religieuses du quartier Saint-Sulpice, l'arrangent en poète pour jeunes filles, qui aimait bien sa petite patrie, sa famille, son curé, les fleurs et les petits oiseaux.

En réalité, il n'est pas facile de définir exactement la pensée mistralienne. De quelle façon et dans quelle mesure le patriotisme provençal de Mistral s'accordait avec le patriotisme français, quelles furent les visées et les ambitions du poète touchant la Provence, c'est ce que nous voudrions établir d'après des textes qu'on ne peut ni récuser ni interpréter à sa fantaisie.

*
* *

Ce qu'il faut dire et accepter tout d'abord, c'est que Mistral était patriote provençal avant tout. S'il n'existait encore nombre de personnes qui, ayant eu l'honneur et le bonheur de causer librement avec lui, peuvent confirmer de vive voix cette vérité, ses écrits en témoigneraient suffisamment. Jamais, dans toute son œuvre, le mot patrie ne désigne autre chose que la Provence. Il n'y avait rien qui l'irritât comme l'expression la petite patrie qui est devenue courante pour désigner la région, la province, le département, la ville ou le village d'où on est originaire. Dans la chanson du *Cinquantenaire du Félibrige*, il dit, en évoquant les sentiments et les rêves des premiers félibres:

— On ne distinguait pas le moindre du plus grand; de petite patrie on ne parlait jamais: devers le Mont Ventoux poussant notre brouette, nous étions des patriotes provençaux avant tout. Et il n'y a pas de virgule entre *patriotes et provençaux*.

Pourtant la patrie française existe, la France existe. Quelle fut à son égard l'attitude de Mistral? Très franche, très loyale. Les textes abondent où elle s'affirme ainsi. C'est dans *l'Ode aux Catalans*, cette double déclaration:

— Il est beau d'être le nombre, il est beau de s'appeler les enfants de la France, et plus loin:

— Nous sommes de la grande France, *e ni court ni coustié*, c'est-à-dire franchement, sans chicaner, sans barguigner. Voilà qui est net. A plusieurs reprises, dans ses discours, Mistral appelle la France notre mère. Son admirable pièce, le *Tambour d'Arcole*, respire le plus pur patriotisme français. Où ce sentiment s'affirme d'une façon particulièrement délicate et charmante, c'est dans les *Adieux des Tarasconnais* au IIe hussards qui quittait Tarascon, où il avait longtemps tenu garnison, pour s'en aller à Belfort. C'est une jeune Provençale qui parle:

Beaux cavaliers, braves dragons, dont si longtemps sur Tarascon resplendirent les casques, recevez aujourd'hui nos adieux et gardez bien le souvenir du gai pays de la Tarasque.

D'une fenêtre de son château, en chantant lagadigadèu, le bon roi René vous salue; mais ce n'est pas sans regretter de ne plus voir flotter au vent vos crinières huppées.

En avant, toujours! et quand vous serez dans les brouillards de la frontière, arc-boutés pour la défense, dites au Lion de Belfort que vous lui apportez réconfort au nom des jeunes Provençales.

Car les filles d'ici vont fièrement, la tête ceinte d'un ruban comme les filles d'Alsace. Nous sommes faites pour la même loi... Mon colonel, embrassez-les: qui embrasse porte bonheur.

— Nous sommes faites pour la même loi... Par la bouche de sa gracieuse interprète, Mistral, avec un art exquis, affirmait la solidarité de toutes les provinces de France et montrait qu'il avait personnellement le souci des grands intérêts français.

Lorsque la ligue de la Patrie française se constitua, Mistral lui envoya son adhésion dans les termes suivants:

Profondément dévoué à la patrie française, parce que provençal et passionné pour ma Provence, je m'unis loyalement à tous ceux qui se dressent pour sauver les traditions nationales de la France. Convaincu de longtemps que la destruction des provinces et de tout ce qui vivait leur personnalité ne pouvait qu'énerver les vieilles races qui ont mêlé leurs sèves dans le tronc gallo-franc, j'ai, avec quelques autres, consacré ma vie de poète à ranimer, à rajeunir les racines par lesquelles la province tient au sol et les attaches spéciales qui nous font aimer ce soi, cela dit pour montrer que notre particularisme est moins dangereux pour la France que l'écrasement général produit par l'odieuse unité unitariste.

Mais comme rien n'est inutile, pas même les épreuves, j'espère bien que, du péril que nous côtoyons aujourd'hui, surgira l'émancipation de ces forces provinciales qui surent en des temps plus tristes que les nôtres repousser avec Jeanne d'Arc l'invasion anglo-saxonne, et, avec les provençaux, celle de Charles Quint.

Ces textes établissent suffisamment que Mistral fut un bon citoyen français. Mais il y en a d'autres, il faut le reconnaître, qui peuvent prêter à confusion et qui méritent explication. Mistral s'est exprimé parfois, en effet, avec une telle violence contre la situation qui était faite à la Provence par notre régime centraliste; il a exprimé des regrets si amers et si émouvants sur l'époque où la Provence était indépendante et sur les événements où elle perdit son indépendance qu'on a pu se demander s'il n'a pas désiré de voir défaire ce que l'histoire avait fait.

Dans *Mireille*, dans *Calendal*, dans le *Poème du Rhône*, dans l'*Ode aux Catalans*, dans maints discours et articles, il a jeté l'anathème aux envahisseurs du Nord qui ruinèrent la civilisation méridionale, flétri la croisade des Albigeois dans laquelle il a toujours vu une guerre politique, une guerre de rapine entreprise sous un prétexte religieux. Il n'a cessé ni de honnir les vainqueurs de ce grand drame, ni de plaindre et d'exalter les vaincus et de se déclarer avec eux. C'est le leit-motiv de son œuvre, de sa vie. Mais nulle part l'hymne à la cause vaincue ne se fait entendre aussi majestueux, aussi frémissant que dans le *Poème du Rhône*. C'est le toast porté par le prince d'Orange — dans lequel le poète s'est incarné — au milieu de ses compagnons, les mariniers du Rhône, sur les hauteurs du château de Beaucaire, illustre pour avoir résisté victorieusement aux croisés. Le poète place ce repas parmi ces vieux boulets

de pierre glorieux qui ont broyé, lancés par les catapultes, les Croisés du Montfort: amas de pierres sept fois sacré, suprême témoignage d'un peuple déroché, mais non sans lutte, le rire aux lèvres et chantant son martyre!
Et Guilhem, se levant, parle ainsi:

Savez-vous, amis, à qui l'envie me prend de consacrer notre dernier repas fait à Beaucaire? Aux patriotes des rives rhodaniennes, aux intrépides, qui, dans les jours d'autrefois, se maintinrent au château fort qui à nos yeux s'élève! aux riverains qui surent défendre valeureux et leurs coutumes et leur port franc et leur grand Rhône libre! De ces ancêtres-là, gaillardement tombés dans la bagarre, si aujourd'hui les fils ont oublié la gloire, eh! tant pis pour les fils! Mais vous autres, les gas, qui avez conservé le cri: Empire! (1) et qui, en braves gens, à votre insu, allez bientôt, peut-être tout-à-l'heure, pour défendre le Rhône dans sa vie, allez livrer la bataille dernière, avec moi, étranger, mais radieux et ivre de votre lumière du Rhône, haussez les verres à la cause vaincue!

(1) Les mariniers du Rhône désignaient par *Empire!* la rive gauche, et par *Royaume!* la rive droite.

Ceux qui s'effaroucheraient de ce texte peuvent se dire les victimes du fâcheux enseignement historique qui est donné dans les écoles et contre lequel Augustin Thierry et Michelet, voici longtemps déjà, ont protesté. C'est l'enseignement qui fait pivoter toute notre histoire autour du pouvoir royal et de l'Île de France, demeure muet sur le passé de nos provinces, laisse les Français convaincus que l'unité française est une chose qui a toujours existé et que les Méridionaux qui avaient le front de résister au Montfort étaient de mauvaises gens en révolte contre le roi de France. Mais, pour peu qu'on sache que la Provence n'a pas toujours été française, on est bien obligé d'admettre que lorsqu'il est question d'une époque antérieure à la réunion de ce pays à la France, Mistral, provençal, et tout Provençal, quel qu'il soit, a le droit, et même le devoir, de prendre le parti de ses compatriotes. A vouloir combattre ce patriotisme rétrospectif, on risquerait de ruiner toute espèce de patriotisme.

Mais laissons la parole à Mistral qui s'est expliqué lui-même sur les sentiments que lui inspiraient les événements où sombra l'indépendance du Midi. C'est la note 2 du chant I de *Calendal* qu'il a écrite en français:

Bien que la croisade commandée par Simon de Montfort ne fût dirigée ostensiblement que contre les hérétiques du Midi et plus tard contre le Comte de Toulouse, les villes libres de Provence comprirent admirablement que, sous le prétexte religieux, se cachait un antagonisme de race; et quoique très catholiques, elles prirent hardiment parti contre les Croisés.

Il faut dire, du reste, que cette intelligence de la nationalité se manifesta spontanément dans tous les Pays de langue d'Oc, c'est-à-dire depuis les Alpes jusqu'au golfe de Gascogne et de la Loire jusqu'à l'Ebre.

Ces populations, de tout temps sympathiques entre elles par une similitude de climat, d'instincts, de mœurs, de croyances, de législation et de langue, se trouvaient à cette époque prêtes à former un état de Provinces-Unies. Leur nationalité, révélée et propagée par les chants des Troubadours, avait mûri rapidement au soleil des libertés locales. Pour que cette force éparsse prît vigoureusement conscience d'elle-même, il ne fallait plus qu'une occasion une guerre d'intérêt commun. Cette guerre s'offrit, mais dans de malheureuses conditions.

Le Nord, armé par l'Eglise, soutenu par cette influence énorme qui avait, dans les Croisades, précipité l'Europe sur l'Asie, avait à son service les masses innombrables de la chrétienté, et à son aide l'exaltation du fanatisme.

Le taxé d'hérésie, malgré qu'il en eût, travaillé par les prédicants, désolé par l'Inquisition, suspect à ses alliés et défenseurs naturels (entre autres le Comte de Provence), faute d'un chef habile et énergique, apporta dans la lutte plus d'héroïsme que d'ensemble, et succomba.

Il fallait, paraît-il, que cela fût, pour que la vieille Gaule devînt la France moderne. Seulement les Méridionaux eussent préféré que cela se fît plus cordialement, et désiré que la fusion n'allât pas au-delà de l'état fédératif.

C'est toujours un grand malheur quand, par surprise, la civilisation doit céder le pas à la barbarie, et le triomphe des Franchimands retarda de deux siècles la marche du progrès, Car, ce qui fut soumis, qu'on le remarque bien, ce fut moins le Midi, matériellement parlant, que l'esprit du Midi. Raimond VII, le dernier Comte de Toulouse, reconquit ses Etats, et ne s'en dessaisit qu'en 1229, de gré à gré et en faveur de Louis IX. Le royaume et comté de Provence subsista longtemps encore, et ce ne fut qu'en 1486 que notre patrie s'annexa librement à la France, non comme un accessoire à un principal, mais comme un principal à un autre principal. Mais la sève autochtone qui s'était épanouie en une poésie neuve, élégante, chevaleresque, la hardiesse méridionale qui émancipait déjà la pensée et la science, l'élan municipal qui avait fait de nos cités autant de républiques, la vie publique enfin circulant à grands flots dans toute la nation, toutes ces sources de politesse, d'indépendance et de virilité, étaient taries, hélas! pour bien des siècles.

*Aussi, que voulez-vous? Bien que les historiens français condamnent généralement notre cause, — quand nous lisons, dans les chroniques provençales, le récit douloureux de cette guerre inique, nos contrées dévastées, nos villes saccagées, le peuple massacré dans les églises, la brillante noblesse du pays, l'excellent Comte de Toulouse, dépouillés, humiliés, et d'autre part, la valeureuse résistance de nos pères aux cris enthousiastes de: Tolosa! Marselha! Avinhon! Provensa! il nous est impossible de ne pas être ému dans notre sang, et de ne pas redire avec Lucain: *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.**

Cette page de haute politique aurait dû arrêter depuis longtemps les polémiques sur les sentiments de Mistral, ou plutôt elle aurait dû les empêcher de naître: son attitude y est admirablement définie, et avec une franchise qui ne laisse rien à désirer. Ferait-on remarquer encore que Mistral regrette la ruine de la nationalité méridionale et qu'il ne témoigne pas une grande satisfaction de sa fusion dans la nationalité française?

Soit. Il est bien certain, en effet, qu'il eût souhaité que le Comte de Toulouse et le roi Pierre d'Aragon fussent vainqueurs à Muret. Il eût désiré que l'Histoire prît un autre cours. Mais il s'agit toujours du passé: à ce moment encore Mistral a le droit de choisir. Ce qui seul importe, c'est son attitude en face du présent, en face de la France, et, on l'a vu, ce fut celle d'un bon Français.

Accuser Mistral de séparatisme dans le présent est une gageure. Le soupçonner d'avoir voulu rendre la Provence de nos jours indépendante, c'est faire tort, nous ne dirons pas même à son esprit politique, mais à son bon sens. Même si les Méridionaux, et Mistral avec eux, ne vivaient pas depuis des siècles de la vie de la France, s'ils n'avaient pas partagé ses gloires et ses deuils, s'ils n'étaient pas fiers d'être du pays de La Fontaine, de Racine, de Bossuet, de Pascal, de Voltaire, de Victor Hugo, de Claude Bernard, de Pasteur, s'ils n'avaient pas eux-mêmes collaboré à l'honneur du nom français par leurs écrivains, leurs artistes, leurs soldats, qui donc serait assez fou pour croire que dans cette France, en somme si petite, dont les diverses parties seraient inéluctablement liées par les nécessités économiques, si elles ne l'étaient déjà par un commun patriotisme, une province ou une grande région pourrait proclamer son indépendance et vivre indépendante?

Mais si Mistral s'est toujours déclaré partisan, comme pas un, a-t-il dit, de l'unité française, il a toujours aussi réclamé pour la Provence un autre régime que celui qui lui est fait dans notre Etat centralisé à l'excès. Ce qui l'indignait et l'irritait le plus, c'était l'hostilité témoignée à la langue provençale par le pouvoir central. Un jour, il s'emporta et il écrivit ce sirventès enflammé: la *Comtesse*. En voici le texte, dans la traduction française:

Moi, je sais une Comtesse qui est du sang impérial: en beauté comme en noblesse, ni au loin ni en haut, elle ne craint personne et pourtant une tristesse voile de brume l'éclair de ses yeux.

Ah! si l'on savait m'entendre! Ah! si l'on voulait me suivre!

Elle avait cent villes fortes, elle avait vingt ports de mer; l'olivier devant sa porte jetait son ombre douce et claire; et tout fruit que porte la terre était en fleur dans son parc.

Ah! si l'on savait, etc.

Pour la charrue et pour la houe, elle avait des plaines bénies et des montagnes couvertes de neige pour se rafraîchir l'été; d'un grand fleuve l'irrigation, d'un grand vent le souffle vif.

Elle avait pour sa couronne blé, olives et raisins; elle avait des génisses farouches et des chevaux sarrazins; et elle pouvait, fière baronne, se passer de ses voisins.

Tout le jour, elle chantait, au balcon, sa belle humeur; et chacun grillait d'envie d'en ouïr quelque rumeur, car sa voix était si douce qu'elle faisait mourir d'amour.

Les poètes, on le devine, lui faisaient grande compagnie; les soupirants, sous le givre, l'attendaient, matinaux; mais, comme elle était perle fine, elle se tenait à haut prix.

Toujours elle portait une robe faite de rayons de soleil: qui voulait connaître l'aube, vers la belle accourait vite: mais une ombre maintenant nous dérobe la figure et le tableau.

Car sa sœur d'un autre lit, pour avoir son héritage, l'a enfermée dans le cloître, dans le cloître d'un couvent, qui est clos comme une huche, d'un Avent à l'autre Avent. Là, les jeunes et les vieilles sont vêtues également d'un voile de blanche laine et d'un habillement noir; là, la même cloche règle tout communément. En ce lieu, plus de chansons, mais sans cesse le missel; plus de voix joyeuse et nette; mais universel silence: rien que des saintes-nitouches ou des vieilles trois dents. Blond épi de froment, gare la faucille torte! À la noble demoiselle on chante les Vêpres des morts; et des ciseaux on lui coupe sa chevelure d'or. Or la sœur qui l'emprisonne domine pendant ce temps-là; et, par envie, la barbare lui a brisé ses tambourins et elle s'empare de ses vergers et lui vendange ses grappes. Et elle la fait passer pour morte, sans pouvoir décourager ses amants qui à cette heure vont errants et impuissants... Et elle ne lui laisse en quelque sorte que ses beaux yeux pour pleurer. Ceux-là qui ont la mémoire, ceux-là qui ont le cœur haut, ceux-là qui dans leur chaumière sentent le souffle aigu du mistral, ceux-là qui aiment la gloire, les vaillants, les chefs du peuple, Ah! s'ils savaient m'entendre! Ah! s'ils voulaient me suivre! en criant: — Fais place! place! impétueux, les vieux et les jeunes, tous en race nous partirions avec la bannière au vent, nous partirions, comme une trombe, pour enfoncer le grand couvent! Et nous démolirions le cloître où pleure nuit et jour, où nuit et jour l'on claquemure la nonnain au beaux yeux... En dépit de la sœur mauvaise, nous bouleverserions tout! Puis nous pendrions l'abbesse aux grilles d'alentour et nous dirions à la Comtesse: — Reparais, ô splendeur! Hors d'ici, la tristesse, hors! Vive l'allégresse, vive! Ah! si l'on savait m'entendre! Ah! si l'on voulait me suivre! (1)

(1) F. Mistral: Les Iles d'Or (Lemerre, éd.)

Cette pièce valut à Mistral des attaques extrêmement violentes. Pour les faire cesser, il prit le parti de dire et même d'écrire que ce n'était qu'une allégorie contre la centralisation. Il se plaisait ainsi parfois à égarer les importuns, quitte à rire après, avec ses amis, de ses inventions. Acceptons la pièce comme elle est, dans sa claire et pleine signification: il s'agit bien de la Provence et de la France: la Comtesse, c'est la Provence, et la sœur d'un autre lit, la mauvaise sœur, l'abbesse du couvent, c'est la France représentée par le Pouvoir Central.

Ce poème est daté du 2 août 1866. Mistral était à ce moment dans une période d'exaltation. Le triomphe de *Mireille*, ses travaux, ses méditations avaient étendu le champ de sa vision et de ses ambitions. Son patriotisme provençal, encore purement linguistique dans *Mireille*, s'était élargi en patriotisme politique, et, conscient de son génie dans toute sa force, il se sentait une âme de chef. Comme il avait délivré sa langue en lui rendant sa place au soleil, il voulait libérer son pays des entraves de l'unitarisme. C'est dans ces sentiments qu'il avait écrit son second grand poème, *Calendal*, œuvre symbolique, où le poète incarnait son rêve dans le jeune et hardi Provençal qui voulait conquérir Esterelle, c'est-à-dire la Provence. *Calendal* allait

paraître en 1867. Mistral était tenté à ce moment de jouer un rôle politique. Il s'en ouvrait à ses amis, qui furent ses deux principaux conseillers, Bonaparte-Wyse, dont on a une lettre de cette époque où il dit:

— Mistral commence à devenir révolutionnaire, et Victor Balaguer, le poète catalan, chef du parti républicain fédéraliste de Catalogne, qui, exilé par le gouvernement de la reine Isabelle, devait venir, en septembre 1866, un mois après la *Comtesse*, demander l'hospitalité aux félibres de la Provence. (1) Mais le besoin d'action qui était en lui, Mistral se trouva l'avoir satisfait en écrivant *Calendal*. L'œuvre parue, quand il eut projeté hors de lui son héros, homme d'entreprise, de conquête, le poète, délivré, se rasséréna...

(1) La publication de la correspondance de Mistral, qui se fera un jour ou l'autre, éclairera cette période extrêmement intéressante de la vie du poète.

Voilà donc dans quelle atmosphère et dans quelles circonstances fut composé ce sirventès évidemment un peu dur. C'est le cri d'un poète irrité, d'un patriote provençal exaspéré. Poètes et patriotes ont toujours trouvé l'indulgence pour leurs exagérations. Nous ne sollicitons pas l'indulgence pour Mistral. Représentant d'un peuple, par l'investiture du génie, il se dressait contre ceux, et non pas seulement ceux de son temps, mais ceux des époques antérieures, qui peu à peu avaient ravi à ce peuple ses droits et coutumes, ses libertés, et avaient travaillé sans cesse à lui enlever jusqu'à son âme en s'efforçant de lui enlever sa langue. Si Mistral n'avait pas pris cette attitude, il serait toujours certes un grand poète, mais il ne serait pas Mistral. La critique littéraire peut s'exercer à l'infini sur Pindare et Virgile: elle ne pénétrerait pas le sens profond de leur œuvre si elle ne voyait le sentiment national qui la soutient et l'anime.

À plus forte raison encore pour Mistral dont toute l'œuvre est politique. On peut broder la plus brillante rhétorique qu'on voudra autour des poèmes mistraliens: on ne les comprendra que si on les examine à la lumière du patriotisme provençal qui les inspira et dont ils sont la haute et harmonieuse expression. Dans Mistral, il ne faut pas séparer le poète du patriote, l'un expliquant l'autre.

Enfin, à ceux que la *Comtesse* blesserait encore, on peut bien dire qu'il serait injuste de retenir contre Mistral cette pièce isolée lorsque, dans tant d'autres, il parle de la France avec une douceur toute filiale.

*

* *

Quel régime aurait donc voulu Mistral pour la Provence, pour le Midi? Il l'a dit d'un mot dans la Note de *Calendal* quand il déclare que les Méridionaux eussent désiré que la fusion n'allât pas au-delà de l'état fédératif.

Mistral n'a jamais eu d'autre politique: il s'est toujours affirmé fédéraliste.

Le 6 octobre 1870, il écrivait à son ami, le félibre Tavan, qui, au nom d'un groupe, lui avait offert une candidature législative à Marseille:

Mon cher Tavan

A ta lettre si franche et si généreusement amicale, je dois répondre franchement.

Je ne suis pas ambitieux, et tout mon idéal, tu le sais, est la résurrection de la patrie provençale écrasée depuis 500 ans par la centralisation parisienne.

Cette pensée ressort de toutes mes œuvres, et tous ceux qui m'ont lu savent que j'aime la Provence comme une maîtresse adorée et savent que personne n'a chanté avec plus de passion la race du Midi et le peuple de la glèbe. Voilà pourquoi je ne ferai pas un pas pour briguer n'importe quoi dans mon pays. Tous savent qui je suis, tous savent d'où je suis, et si on ne le sait pas, qu'on le demande. Il n'est du reste pas certain que je puisse à l'heure actuelle être utile à mon pays comme je le voudrais. Si je participais au travail d'une Constitution nouvelle, je ferais tous mes efforts pour faire triompher le principe fédératif, et je crois malheureusement que cette idée n'est pas encore comprise en France. Nos républicains français rêvent sans cesse les bienfaits des constitutions américaine et suisse, et tous ou presque tous ignorent ou repoussent le seul moyen de les atteindre, qui est la fédération.

Donc, mon ami, merci pour tes loyales et sympathiques ouvertures, mais, je te le répète, plus ambitieux de travail que de popularité, je suis bien décidé à ne rien briguer du tout.

Je t'embrasse

F. Mistral.

En 1893, Mistral se voyait de nouveau sollicité pour la députation. Le comte T., un voisin du poète, n'ayant osé l'aborder directement, avait prié Paul Mariéton de lui en parler. Mistral répondit à ce dernier:

Je vais te mettre tout de suite à même de répondre à l'excellent comte T. qui, absolument fermé aux vues et aux choses du Félibrige, ne peut comprendre qu'il est des avenir et des idéals supérieurs à ceux rêvés par le comte d'Haussonville.

Je ne puis sacrifier aux inanités d'un parti politique usé jusqu'à la corde les quelques années de bonne vie félibréenne que le bon Dieu me réserve. Tant qu'il y avait chance d'avoir une majorité sur le nom d'un titré ou d'un bourgeois quelconque, on affectait le plus clair dédain pour n'importe quel représentant de la Renaissance provençale. Roumanille lui-même n'était pas digne de figurer sur une liste du Conseil municipal d'Avignon.

Maintenant que tout est perdu, irrémédiablement tous les candidats conservateurs dans l'arrondissement d'Arles, qu'on est forcé de reconnaître la popularité de Mistral au-dessus de tous les partis, on voudrait me faire servir de cheval de renfort. Eh! bien, non, je ne veux pas de ce rôle. J'ai mieux à faire que d'aller perdre la fin de ma vie de poète pur dans les basses intrigues d'un Corps législatif quelconque. Je comprendrais ce dévouement de ma part au cas d'une Constituante réunie après un

branle-bas, Constituante de six mois où l'on pourrait crier les revendications de la Provence et du fédéralisme. Et encore! C'est aux jeunes que reviendrait ce rôle. Donc qu'on n'essaie pas de m'offrir une candidature, je dirais non avec l'entêtement que j'ai mis à rester célibataire toute ma vie. La vita nuova que mon action latente infuse, sans en avoir l'air, au corps apostolique du Félibrige est une œuvre assez belle pour que je m'en contente.

Ces braves conservateurs, mais qu'ont-ils fait pour la Cause? Et que feraient-ils au cas d'un retour? Rien, rien, rien! Eux qui ont l'argent et qui le gardent! Nous avons fait route avec les pauvres, c'est avec eux qu'il faut rester. C'est eux, du reste, qui ont l'avenir à coup sûr.

J'ai dit, mon beau! (1)

(1) Critobule: *Paul Mariéton, d'après sa correspondance*, t. II (Georges Crès, éd.).

En 1902, Mistral, qui avait alors 72 ans, est encore une fois sollicité par les conservateurs d'accepter la candidature à la députation dans l'arrondissement d'Arles. À Paul Mariéton, de nouveau chargé de soumettre l'offre, il répond:

Je te remercie et te félicite pour l'instantanée compréhension que tu as eue de mon refus aux sollicitations qui sont venues m'assaillir cette semaine. Me vois-tu, à mon âge, après avoir filé la même pensée félibréenne pendant cinquante ans, quittant mon rêve de poète, fermant ma maison de Maillane; pour quatre ou six ans, et allant perdre mes dernières années de vie dans les couloirs du Palais-Bourbon! Ce serait un suicide lugubre à tous les points de vue. Et c'est le jour où les politiques d'un parti, ne trouvant pas de candidature présentable, se sentent vaincus d'avance avec leur programme banal, qu'ils songent enfin qu'un homme est arrivé à la popularité par sa seule attitude de poète et de patriote Provençal!... Mais, qu'ont-ils fait, ces braves gens, pour la Cause de nos enthousiasmes désintéressés? Mistral cheval de renfort... Ah! non! (1)

(1) Critobule: *Paul Mariéton d'après sa correspondance*, t. III.

Dans une lettre bien antérieure, adressée au poète Coran, Mistral se déclarait de même fédéraliste, mais tout en restant partisan de l'unité comme pas un:

...Mon rêve politique, je ne vous le cacherai pas, c'est l'Etat fédéral appliqué à la France avec les modifications que comportent l'état des mœurs et le progrès moderne. Mais je déteste les niveleurs, qu'ils s'appellent Louis XIV, Babeuf ou Napoléon.

Citons enfin une dernière lettre, très explicite, datée du 1er mars 1865 et adressée à W. Bonaparte-Wyse:

...Vous jugez excellemment la poésie catalane actuelle. Elle s'inspire trop de vieilles idées et d'archéologie nationale. Elle ne vit pas assez dans son siècle et se tient trop en dehors de la vraie nature et du peuple moderne. (1) Nous avons, nous, le défaut contraire. Nous ne sommes pas assez patriotes, dans le sens provençal du mot. Nous oublions que la Provence a été une nation et que nos principales cités ont été des républiques. Les félibres ne s'émeuvent pas suffisamment au souvenir de nos vieilles libertés locales, de nos grandeurs littéraires du XIIIe siècle, etc.... Ils sont franchement et vraiment provençaux de caractère et de cœur; mais ils n'ont pas la pensée nationale.

(1) L'opinion de Mistral pouvait être exacte à la date de cette lettre. Mistral dut bientôt la modifier, la Renaissance littéraire catalane ayant, au contraire, engendré le mouvement catalaniste dont on sait l'importance et la vigueur!

Je puis m'en ouvrir franchement avec vous. Si le cœur de nos vaillants amis avait battu à l'unisson du mien sur la question provençale, nous aurions accompli peut-être quelque chose...

Nous aurions préparé, accéléré le mouvement fédératif, qui est dans l'avenir. Non pas que j'aie l'idée niaise de rêver une séparation de la France. Les temps futurs sont à l'union et non à la séparation. Mais aussi et surtout, ils sont à la liberté, à la liberté des races, des cités, des individus, dans l'harmonie... N'est-il pas évident, pour tous ceux qui réfléchissent, que l'Europe — même en conservant ses rois et ducs et empereurs, — court à l'union républicaine? Si, au conseil des amphictyons européens, la France était représentée par 30, la Provence, le Midi, qui forme le tiers ou le quart de ces 30 unités, aurait donc 10 voix ou 7 voix au chapitre. Et voilà tout. Mais les félibres se moquent de cela comme de l'an quarante. — Seulement, comme rien d'inutile ne se produit en ce monde, je suis convaincu qu'à un moment donné, de cette semaille littéraire et linguistique naîtra quelque homme de génie pour en tirer parti. La terre des Mirabeau, des Thiers, des Garibaldi, ne jettera pas toujours au service de ses voisins la sève géniale de ses fils. Amen! (1)

(1) Lettre publiée par M. Jules Charles-Roux (*Provençal de Paris*, 17 novembre 1912).

Il nous paraît que nous lisons clair maintenant dans la pensée mistralienne. Mistral regrette l'indépendance de la Provence, mais ces regrets, il le sait, sont vains: le Destin a prononcé. Du moins, estime-t-il possible et désirable qu'on rende à la Provence ses droits et ses libertés dont on l'a dépouillée. Il ne veut pas rompre l'unité française, il n'a pas eu l'idée niaise de rêver une séparation de la France. Il réclame le régime fédératif comme le seul propre à donner satisfaction aux revendications provençales et méridionales. Toutefois il n'a jamais expliqué en détail sa conception du fédéralisme. De ses lettres à Tavan et à W. Bonaparte-Wyse, on peut inférer

qu'il aurait désiré une Constitution dans le genre de celle des Etats-Unis. Encore ne paraissait-elle pas le satisfaire complètement puisqu'il imagine, dans sa lettre à W. Bonaparte-Wyse, que dans l'amphictyonie européenne, chacun des Etats formant la Fédération française devrait être représenté et avoir sa voix, ce qui laisserait supposer qu'il n'admettait pas un organisme central parlant et agissant au nom de tous.

En somme, on peut conclure que Mistral aurait désiré pour la Province, il disait autant le Midi, le maximum d'autonomie, d'indépendance, compatible avec le maintien de l'unité française.

Mais Mistral, dans ses conceptions politiques, voyait bien au-delà de la Provence et du Midi. Représentant éminent de l'idée latine, protagoniste de l'union latine, il travailla toute sa vie au rapprochement et à l'entente des peuples latins, auxquels il rappela sans trêve les liens du sang et de la langue qui devaient les rendre solidaires les uns des autres. Quand on pourra connaître sa vaste correspondance, si nécessaire, indispensable même à l'intelligence de son œuvre et d'où il sortira encore plus grand, on sera étonné de son activité extérieure. Certains de ses poèmes et de ses discours en laissent du moins deviner l'importance. Les mémorables fêtes de Pétrarque qui eurent lieu en Avignon, en 1874, et qu'il présida avec l'ambassadeur d'Italie Nigra eurent un caractère politique international dont les Avignonnais et les félibres eux-mêmes ne se doutèrent pas, mais dont la correspondance du préfet de Vaucluse, à cette époque, M. Doncieux, et les archives du Quai d'Orsay conservent des témoignages. À Montpellier, en couronnant le poète roumain Alecsandri, qui venait de recevoir le grand-prix des jeux Floraux pour son *Chant du Latin*, il nouait les relations qu'il ne devait plus cesser d'entretenir avec les Roumains chez lesquels il réveilla la conscience de leurs origines latines.

Aux Portugais, il adressait, à l'occasion du centenaire de Camoëns, un message gracieux. Aux Catalans, qu'il alla saluer chez eux et qui lui rendirent sa visite, il s'adressa comme à des frères. À Barcelone, il leur disait, à la fin d'un de ses discours:

Dieu merci, ils ont une âme, les peuples aussi, et les âmes sont immortelles! Voilà pourquoi, Messieurs, après si longtemps, nous sommes venus renouer la chaîne sympathique de notre histoire parallèle, la chaîne interrompue par la bataille de Muret, et rétablir ces gentes relations qui faisaient, autrefois, chevaucher les Troubadours de la cour de Toulouse à celle d'Aragon et de la cour des Bérenger de Barcelone à celle des Bérenger de Provence. Je lève mon verre, Messieurs, à nos frères! et je bois à la mémoire des 20.000 Catalans qui se firent tuer, avec leur roi Pierre, pour notre indépendance; je bois à la floraison, à la nouvelle floraison de notre Langue d'Oc en Catalogue et en Provence.

Lorsque la Grèce eut à lutter contre les Turcs, Mistral, porté vers elle par les illusions que nous avons tous partagées, reprit la lyre tombée des mains de Byron, de Lamartine, d'Hugo, pour écrire son *Hymne grec*, dont le gouvernement français, soucieux de sa neutralité, interdit le chant en public.

Un jour, enfin, dans un admirable mouvement de lyrisme, embrassant la Race latine toute entière, il lui adressa un émouvant appel à l'union. Ce fut un hymne splendide, chant d'amour et de fierté, un des plus beaux qui se soient élevés des rives de la Méditerranée:

Relève-toi, Race Latine, — sous la chape du soleil! — Le raisin brun bout dans la cuve, — et le vin de Dieu va jaillir.

Avec ta chevelure dénouée — aux souffles sacrés du Thabor, — tu es la race lumineuse — qui vit d'enthousiasme et de joie; — tu es la race apostolique — qui met les cloches en branle; — tu es la trompe qui public, — tu es la main qui jette le grain.

Ta langue mère, ce grand fleuve — qui se répand par sept branche, — versant l'amour et la lumière — comme un écho de Paradis, — ta langue d'or, fille romane — du Peuple-Roi, est la chanson — que rediront les lèvres humaines — tant que le Verbe aura raison.

Ton sang illustre, de toutes parts — a ruisselé pour la justice; — au lointain tes navigateurs sont allés découvrir un monde; — au battement de ta pensée — tu as brisé cent fois tes rois... — Ah! sans tes divisions, — qui pourrait te dicter des lois?

Allumant ton flambeau — à l'étincelle des étoiles, — tu as, dans le marbre et sur la toile, — incarné la suprême beauté. — Tu es la patrie de l'art divin, et toute grâce vient de toi — tu es la source de l'allégresse, — tu es l'éternelle jeunesse!

Des formes pures de tes femmes — les panthéons se sont peuplés; — à tes triomphes, comme à tes larmes, — tous les cœurs ont palpité; — la terre est en fleur quand tu fleuris; de tes folies chacun s'affole; et dans l'éclipse de ta gloire, — toujours le monde a pris le deuil.

Ta limpide mer, la mer sereine — où blanchissent tant de voilures, — crête à tes pieds son arène molle — en reflétant l'azur du ciel. — Cette mer toujours souriante, — Dieu l'épancha de sa splendeur — comme la ceinture éclatante — qui doit lier tes peuples bruns.

Sur tes côtes ensoleillées — croît l'olivier, l'arbre de paix, — et de la vigne plantureuse — s'enorgueillissent tes campagnes: — Race Latine, en souvenir — de ton tassé toujours brillant — élève-toi vers l'espérance — et fraternise sous la Croix!

Relève-toi, Race Latine, — sous la chape du soleil! — Le raisin, brun bout dans la cuve, — et le vin de Dieu va jaillir.

Cette politique latine, qui malheureusement n'a jamais pu être sérieusement pratiquée par les gouvernements intéressés et ne s'est guère traduite, de temps à autre, que par

des manifestations verbales, Mistral l'associait à une politique générale de paix par l'accord de tous les peuples.

Comme Dante, en effet, il a cru à la possibilité d'une Société des Nations qui garantirait la paix à l'humanité en faisant respecter les droits et les libertés de chacun.

Dante, écrivant avant la Réforme qui devait rompre l'unité morale de l'Europe, mettait sa foi dans cette République chrétienne du Moyen-Age à laquelle présidait le Pape, Vicaire du Christ, représentant de la justice suprême, dont l'autorité ôtait alors universellement reconnue.

Mistral apportait dans cet ordre d'idées des vues quelque peu plus précises et, naturellement, plus modernes. Dans sa lettre à W. Bonaparte-Wyse, que nous avons reproduite, il exprime la conviction que l'Europe court à l'union républicaine et il envisage un conseil des amphictyons européens.

Cette lettre est de 1865. En 1861, il avait déjà écrit dans son *Ode aux Catalans*:

— Et nous verrons, je vous le dis, dans la moindre cité, redescendre, ô bonheur l'antique liberté, et l'amour seul unir les races! et si jamais se montre la griffe sombre d'un tyran, toutes les races bondiront pour courir sus à la bête de proie! Tout y est de la formule de toute Société des Nations: le conseil représentatif et l'engagement de tous les membres de faire cause commune contre celui qui romprait le pacte de paix. Près de trente ans après, en 1887, dans son discours de Cannes, tout entier consacré à la fraternité des peuples, Mistral annonçait le jour où les peuples célébreront ensemble la grande fête félibréenne de l'union dans la paix et dans la liberté.

La paix! Comme François d'Assise, comme Dante, Mistral a fait de la paix le bien suprême de l'humanité. Écoutons le cantique qui s'élève dans l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer tandis que Mireille se meurt:

— O belles Saintes, souveraines de la plaine d'amertume, vous comblez, quand il vous plaît, le poissons nos filets! Mais à la foule pécheresse qui à votre porte se lamente, ô blanches fleurs de nos landes salées, si c'est la paix qu'il lui faut, de paix emplissez-la!

*

* *

Mais union, dans l'esprit de Mistral, ne veut dire ni fusion ni confusion, et il entendait bien que, dans la fraternité universelle, chaque peuple gardât sa vie propre, sa langue, son âme, son génie, que chaque patrie persistât.

Il faut prendre garde cependant que dans Mistral le mot de *patrie* garde toute la force de son sens étymologique; nulle part il ne signifie si exactement, si étroitement la terre des pères.

Pour Mistral, la vraie patrie, c'est la patrie naturelle, c'est-à-dire celle dont la nature a déterminé la configuration, où elle a rassemblé des hommes d'une même race, où résonne la même langue, où les berceaux entendent depuis des siècles les mêmes chansons et les tombes les mêmes prières, non celle dont l'épée du conquérant a tracé les frontières toujours précaires, non pas même celle dont une histoire plus ou moins

longue a formé l'unité politique ce que l'épée a fait, l'épée peut le défaire, et l'histoire ne ferme pas la porte à l'avenir. Seule, la patrie constituée par la nature est immuable et éternelle. Telle est l'idée que le poète exprime dans *Calendal*:

— *Car les houles des siècles et leurs tempêtes et leurs horreurs ont beau mêler les peuples, effacer les frontières, la terre maternelle, la Nature, nourrit toujours ses fils du même lait; sa dure mamelle toujours à l'olivier donnera l'huile fine.*

Nous touchons ici à la pointe extrême de la politique mistralienne. La patrie naturelle peut voir ses frontières effacées et se trouver soit annexée à un grand Etat, soit englobée dans cet Etat, dont elle fera partie intégrante; elle peut même être mise en morceaux et partagée entre plusieurs Etats: colonisée, absorbée ou morcelée, elle n'en demeure pas moins la patrie. A cette patrie, ses fils doivent fidélité. Non-seulement sous la botte d'un vainqueur arrogant et cruel, mais, ce qui est plus difficile, sous le charme du sourire de la grande patrie dans laquelle ils ont été versés, qu'ils serviront loyalement, qu'ils aimeront même, si elle y a acquis des droits, et à laquelle ils sacrifieront au besoin leur vie, ils devront s'efforcer de conserver à la patrie que leur a donnée la nature son nom, sa langue, son âme, et de la maintenir en puissance de résurrection pour le jour où les houles des siècles viendraient encore modifier ses destinées.

Ne crions pas au blasphème contre les patries existantes. Il est permis au penseur de s'affranchir du temps présent et de regarder au-delà des siècles.

— Ce qui s'est vu peut se revoir, ô frères! disait Mistral aux Catalans. L'homme, en effet, orgueilleux de ses constructions, se plaît à leur promettre l'éternité. Mais le sage, qui a médité sur la disparition de tant d'empires puissants, se sent incliné à plus de modestie.

N'avons-nous pas assisté nous mêmes d'ailleurs à la désagrégation de l'empire russe? à la reconstitution de la Pologne? à la libération presque complète de l'Irlande? à la naissance de plusieurs nouveaux Etats? Le mouvement en faveur des grandes agglomérations dont le poète de Maillane, en son siècle, avait été le témoin, semble bien s'être arrêté. Il y a dans le monde entier, depuis la guerre, un frémissement de toutes les petites nationalités. Mistral avait prévu ce phénomène, et, tout en constatant qu'à son époque, le vent n'était pas à la séparation, mais à l'union, il n'en croyait pas moins au retour à la liberté des moindres cités.

Il y croyait, et il y poussait. Car la doctrine mistralienne, de même qu'elle dépasse le temps présent, dépasse aussi les limites de tel pays déterminé: elle a incontestablement un caractère universel. On ne s'y est pas trompé au dehors, et la voix de Mistral fut plus entendue qu'on ne croit. Tous les peuples qui rêvaient d'indépendance ou d'autonomie, Polonais, Finlandais, Ukrainiens, Alsaciens, Catalans, Irlandais, s'adressaient à lui, lui envoyaient des délégués; il correspondait avec eux, et à tous il conseillait de maintenir leur langue comme le suprême palladium de leur patrie, comme la clef qui délivre des chaînes.

On peut dire, en somme, que la doctrine mistralienne tend, en thèse pure, à l'autonomie des groupes ethniques.

C'est la politique de la Nature opposée à la politique de l'Histoire. Mistral l'a résumée dans les deux strophes finales de son poème *l'Eclaboussure*:

Mais, les aînés de la nature, vous autres, les gars hâlés, qui dans l'antique langage avec les filles vous parlez, n'ayez pas peur: vous resterez les maîtres!

Tels que les noyers de la lande, rugueux, robustes, calmes, immobiles, pour tant qu'on vous exploite et vous maltraite, ô paysans (comme on vous nomme), vous resterez les maîtres du pays.

Environnés de l'ampleur et du silence des guérets, tout en vaquant à vos travaux, toujours attachés à la terre, vous voyez, au lointain, comme des accidents dit temps, passer la pompe des empires et l'éclair des revolutions pendus au sein de la patrie, vous verrez passer les barbaries comme les civilisations.

*

* *

L'horizon politique de Mistral fut donc autrement étendu, on le voit, que celui de Dante. Mais son horizon religieux fut plus restreint.

Les croyances catholiques de Mistral sont puisées dans les traditions de la race provençale. Elles ne sont pas nourries, comme celles de Dante, de savantes études. Saint Augustin, Saint Bernard, Saint Thomas d'Aquin y sont étrangers. Mistral ne fréquente pas les hauts sommets. À plus forte raison, le mysticisme lui est-il inconnu. Un seul de ses poèmes, la *Communion des Saints*, qui est daté de 1858, a une couleur mystique. Encore cette délicieuse rêverie a-t-elle son origine dans une vision réelle. C'était à la Toussaint de 1857. Mistral était venu de Maillane passer cette journée de fête à Arles avec quelques amis. Vers les quatre heures de l'après-midi, ces jeunes gens — Mistral avait alors 27 ans — se rendirent sur la place où se trouve l'église Saint-Trophime, pour assister à la sortie des vêpres. Mieux encore que sur les Lices, envahies par la foule des promeneurs, ils pouvaient admirer là tout à leur aise les Arlésiennes au moment où par petits groupes elles descendaient, de ce pas plein de noblesse qui leur est naturel, les marches de l'église... Quand ils eurent à loisir joui du beau défilé, les jeunes Maillanais quittèrent la place, sauf Mistral qui les laissa partir et demeura seul, retenu par le spectacle des derniers rayons du Soleil d'automne dorant les vieilles pierres du portail roman.

L'église paraissait maintenant déserte lorsqu'une jeune fille, sortant de l'ombre de la nef, apparut sur le seuil, descendit lentement le large escalier, puis s'en alla, sans tourner la tête. Elle était si belle et avec un tel air de douceur et de modestie que le poète, qui l'avait vue, n'en pouvait détacher ses yeux. Lorsque l'inconnue eut enfin disparu, il partit, entra dans un café et tout de suite jeta sur une feuille de papier les premiers vers d'un poème inspiré par la vision qui venait de lui être offerte:

Davalavo en beissant lis iue

Lis escalié de Sant-Trefume... (1)

(1) Cette origine, qui n'a jamais été dite, de ce célèbre poème, nous a été racontée par M. le Docteur Violet, originaire de Maillane, cousin de Mistral, médecin distingué qui exerce depuis près de cinquante ans dans le même quartier de Paris et dans la même maison, l'homme de France qui connaît le mieux, et pour cause, la famille, l'enfance et la jeunesse de Mistral.

Il ne devait l'achever que six mois après, en avril 1858. Ce fut la Communion des Saints que voici dans la traduction française:

Elle descendait, en baissant les yeux, — l'escalier de Saint-Trophime. — C'était à l'entrée de la nuit, — on éteignait les cierges des Vêpres. — Les Saints de pierre du portail, — comme elle passait, de la bénirent, et de l'église à sa maison — avec les yeux l'accompagnèrent.

Car elle était sage ineffablement — et jeune et belle, on peut le dire, — et dans l'église nul peut-être — ne l'avait vue parler ou rire. — Mais, quand l'orgue retentissait, — pendant que l'on chantait les psaumes, — elle croyait être en Paradis — et que les Anges la portaient!

Les Saints de pierre, la voyant sortir tous les jours la dernière — sous le porche resplendissant et s'acheminer dans la rue, — les Saints de pierre bienveillants avaient pris en grâce la fillette, et quand, la nuit, le temps est doux, ils parlaient d'elle dans l'espace.

Je voudrais la voir devenir — disait saint Jean, nonnette blanche, — car le monde est orageux, et les couvents sont des asiles. — Saint Trophime dit:

Oui, sans doute! — mais, j'en ai besoin dans mon temple, — car dans l'obscur il faut de la lumière, — et dans le monde il faut des exemples.

O frères, dit saint Honorat, — cette nuit, dès que luira la lune — sur les lagunes et dans les prés, nous descendrons de nos colonnes, — car c'est la Toussaint: en notre honneur — la sainte table sera mise... — À minuit, Notre-Seigneur — dira la messe aux Aliscamps.

Si vous me croyez, dit saint Luc, — nous y conduirons la jeune vierge; — nous lui dominerons un manteau bleu — avec une robe blanche.

— Et, cela dit, les quatres Saints, — tels que la brise s'en allèrent, — et de la fillette, en passant, — ils prirent l'âme et l'emmenèrent.

Mais le lendemain, de bon matin, la belle fille s'est levée... — Et elle parle à tous d'un festin — où elle s'est trouvée en songe: — elle dit que les Anges étaient dans

l'air, — qu'aux Aliscamps (1) table était mise, — que saint Trophime était le clerc — et que le Christ disait la messe. (2)

(1) Les Aliscamps, antique cimetière d'Arles qui, d'après la légende, avait été béni par le Christ en personne.

(2) F. Mistral: *Les Iles d'Or*, Lemerre, éd.

Cela est d'un art divin, mais cet art, chez Mistral, même lorsqu'il se joue dans les plus hautes sphères du rêve, est toujours, on le voit, rattaché à la réalité, ne serait-ce que par un fil d'or.

Ainsi encore, par exemple, autour de Mireille se mourant sur la plage des Saintes-Maries-de-la-Mer, en face de l'église où elle était venue implorer un miracle pour son amour, il semble bien que passe par moments un souffle de mysticisme, mais les visions de la jeune fille sont à chaque instant coupées par le spectacle de la douleur de ceux qui l'entourent et entre les appels surnaturels qui lui arrivent s'interpose le chœur des regrets humains.

C'est son père qui lui dit:

— Amie, d'avoir essarté tant de brandes, que va-t-il me servir si tu pars de la maison? C'est sa mère qui, dans sa simplicité, lui parle comme à un enfant:

— Si une fois tu vas bien, nous irons chez ta tante Aurane porter une corbeille de grenades: des Baux, ce n'est pas bien loin, Maillane, et l'on peut en un jour aller et revenir. C'est Vincent, son amoureux, qui lui dit son désespoir: Mon tout, ma belle, toi qui m'avais ouvert ton frais palais d'amour, ton amour, aumône fleurie!...

Et, reprenant sa lucidité, Mireille à tous répond:

— Quand vous verrez à votre lampe, dit-elle à son père, quelque phalène s'allumer, bon père, ce sera moi.

À sa mère:

— Non, ce n'est pas loin, bonne mère (des Baux à Maillane), mais, allez! vous ferez seulette le voyage.

Elle console Vincent:

— O mon pauvre Vincent, mais qu'as-tu devant les yeux? La mort, ce mot qui te trompe, qu'est-ce? Un brouillard qui se dissipe avec le glas de la cloche, un songe qui éveille à la fin de la nuit! Jusqu'au dernier moment, cette âme qui s'en va garde le contact avec la terre. Observons d'ailleurs que les visions de la mourante ne dépassent pas une certaine hauteur. Ce n'est pas le Paradis qu'elle voit, mais les Saintes qui veulent l'y conduire et lui font signe de venir avec elles dans leur barque, les Saintes-Maries familières à tout bon Provençal, qui sont là, tout à côté d'elle, dans l'église proche. Mœurs provençales, légendes provençales toute la scène, quoique illuminée d'un rayon de l'au-delà, baigne dans la réalité provençale. Enfin, dans le dernier mot de Mireille, qui est un mot d'amour:

— Parmi tant d'astres là-haut suspendus, j'en trouverai bien un où deux cœurs amis puissent librement s'aimer, ne reconnaissons-nous pas le suprême aboutissement de la

théorie de l'amour provençal, en puissance dans les derniers troubadours, en plein épanouissement dans la *Divine Comédie*?

La jolie Nouvelle de *Nerte*, avec ses diableries et l'apparition de l'ange Gabriel, n'est pas davantage une œuvre mystique. Familièrement, le poète nous avertit qu'il convient de sourire. Il invite ceux qui ne croiraient pas à son conte à s'en aller voir dans le Luberon la pierre lancée par Satan ou sur les arches du Pont du Gard l'empreinte du lièvre qui fut substitué, à la grande colère du diable, à la première personne qui devait traverser le pont et dont l'âme lui avait été promise. Mysticisme, non, mais légendes pieuses, fantaisie ailée, poésie suave...

Le mysticisme échappe à la raison et sort de l'ordre; il s'enveloppe de brouillards, parfois, il est vrai, irradiés de clarté. Mistral est le serviteur de la raison et de la mesure, et il est toute lumière.

Pur descendant de Grecs, il aime le précis et le limité (1).

Il enferme un monde dans un cadre, mais il lui faut le cadre. L'illimité, l'infini n'entrent pas dans sa vision. Son horizon religieux est barré par les traditions de sa race. Sa religion est de bon aloi, tout-à-fait orthodoxe, mais elle est simple, aimable et belle. Il a le catholicisme d'un peuple qui accroche aux croix des chemins les prémices des moissons, d'un pays où les églises ont été bâties sur les assises des temples païens, un catholicisme qui a des parfums de paganisme. On dirait que Dieu lui paraît trop haut: il l'invoque rarement dans son œuvre. Mais tous les saints et saintes de Provence y défilent. Il les a tous visités dans leurs oratoires. Il les vénère et il les aime. Il croit à leurs miracles. Il est mort en invoquant les Saintes-Maries-de-la-Mer.

Un jour, un de nos amis s'embarquait à Cassis avec un pêcheur qui allait à Marseille. Un peu avant d'arriver au port, une tempête s'élève, qui secoue durement la petite barque. Le pêcheur jurait comme un païen et dans ses jurons le nom de la Sainte-Vierge revenait souvent. Tant et si bien, ou plutôt si mal, que son passager, qui n'était pourtant point dévot, lui dit:

— Allons, allons, n'avez-vous pas honte de parler ainsi de la Bonne Mère? Tenez regardez-la!

(1) La mesure! La Grèce est toute dans ce mot. Toute sa beauté est dans la proportion. Son instrument, c'est le compas. (Ernest Hello.)

Et il montrait Notre-Dame de la Garde, la Vierge qui, dressée sur son rocher, domine Marseille et la mer.

— Oh! pardon, riposta vite le pêcheur, et très sérieusement: ce n'est pas de celle-là que je parle; celle-là, je la connais et je lui tire mon bonnet, et même, tel que vous me voyez, je lui ai apporté un petit bateau que j'avais fabriqué aux veillées... Mais l'autre, qui l'a vue?

Mistral ne disait pas: l'autre, qui l'a vue? ou qui l'a vu? Sans être pratiquant, il était croyant. Il a daté *Mireille* du beau jour de la Chandeleur. Il a écrit un très beau poème

en l'honneur de l'Inmaculée-Conception. Pour lui, le catholicisme est un élément constitutif, essentiel, de la latinité:

— Fraternelle sous la Croix!, dit-il à la Race Latine. Mais il réserve de préférence son culte aux dieux familiers, aux saints du pays, *genia loci*. Comme son patriotisme, sa religion est enfermée dans les limites de la Cité.

Son goût de la mesure et de la clarté s'affirme même, dans son symbolisme. Il a eu sa Béatrice, mais elle ne représente ni la Philosophie, ni la Théologie, ni la Connaissance sacrée: elle s'appelle la Provence. Deux de ses grands poèmes sur trois, *Calendal* et le *Rhône* sont des compositions symboliques, mais combien faciles à pénétrer et à suivre! *Calendal*, c'est le poème de la foi patriotique, de l'action, de la jeunesse héroïque partant à la reconquête de la patrie, et *Calendal*, c'est le poète lui-même, Estérelle, la Provence; le *Rhône*, c'est le poème de la vieillesse, de la désillusion, du désenchantement, des efforts perdus, à la fin duquel on voit le poète-héros disparaître sous les flots avec sa fée, Fleur-de-Rhône, en qui vivait l'âme de son pays...

*

* *

Comme Dante, en effet, Mistral n'a pas vu se réaliser ses rêves. La vie d'un homme est si courte! Mais il n'a pas désespéré de l'effet de son action. C'est le sentiment qu'il exprime dans le sonnet intitulé *Durandal* qui figure dans son dernier recueil, les *Olivades*:

Roland, lorsqu'il se vit à son dernier soupir, prit à deux mains l'épée, et, la sachant vendue au Maure Sarrasin, en vain, éperdument, il en frappa le roc pour la rompre. Un éclat, le fulgurant éclat de l'acier, jeta un tel éclair que les oiseaux de proie, autours, gerfauts et buses, s'envolèrent, planant dans le ciel, effrayés. Ainsi, bel enthousiasme qui as enflammé ma vie, puisses-tu, quand sera roidie ma langue, sur les rapaces fauves longuement rayonner!

Il a fallu des siècles pour que l'unité italienne, rêvée par Dante, devînt un fait accompli. La réalisation des desiderata politiques de Mistral, si on les arrête au fédéralisme, est loin de présenter les mêmes difficultés. Nous avons fait en France des révolutions autrement radicales.

Mais le grand désir de Mistral, celui auquel il soumettait tout: le maintien de la langue provençale, sera-t-il satisfait? Le vulgaire toscan, à la gloire de Dante, est devenu la langue d'un grand peuple, la langue officielle d'une nation. Mistral a souhaité plus modestement que le provençal vécût et demeurât la langue de la Provence. L'avenir lui donnera-t-il satisfaction?

Il y a bien longtemps qu'on annonce la mort du provençal, ou, si l'on veut, de la langue d'oc. Au XVI^e siècle, le grammairien Bembo écrivait, dans ses dialogues, que les Provençaux de son temps ne comprenaient plus la langue de leurs aïeux, que la langue provençale allait se perdant et qu'elle disparaissait du pays.

Même impression chez Castiglione, l'ami de Bembo, dans son *Cortegiano*:

La provenzale (lingua) che pur mò (si può dir) era celebrata da nobili scrittori, ora dagli abitanti di quel paese non è intesa.

Ces critiques se trompaient: la langue provençale ne disparaissait pas; elle se transformait.

Le provençal a eu à résister à toutes les hostilités, à toutes les persécutions, à toutes les préventions. La Monarchie l'a éliminé de tous les actes officiels au profit du français, langue nationale; la Révolution, par l'organe de l'abbé Grégoire, l'a déclaré suspect; les Frères de la Doctrine chrétienne, les bonnes Sœurs, les instituteurs laïques lui ont livré une chasse acharnée, coiffant du bonnet d'âne, frappant de punitions l'enfant surpris à le parler; la vanité bourgeoise l'a méprisé l'ignorance l'a ridiculisé... À cet ostracisme, la langue provençale a répondu par *Mireille* et par vingt chefs-d'œuvre; des millions d'hommes la parlent encore aujourd'hui, et elle ne cesse de produire des œuvres remarquables.

La langue provençale, cependant, dira-t-on, cède du terrain devant l'école, la caserne, le journal? Cela est exact, mais, il y a quarante ans, en Irlande, la langue gaëlique était partout supplantée par l'anglais; on ne la parlait plus que dans quelques fermes perdues les Irlandais en avaient honte. Aujourd'hui, le gaëlique a repris sa vigueur, sa popularité, et c'est dans la vieille langue de l'Irlande, symbole vivant de la patrie, que M. de Valera, au nom de la République irlandaise, écrivait au chef du Gouvernement anglais. *Multa renascentur...*

Mais la langue de Platon et de Sophocle est morte, la langue de Virgile et de Cicéron est morte.

Après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les unes que les autres, comme dit Bossuet des hommes, toutes les langues, en effet, meurent. Mais, comme des hommes encore, l'essentiel pour les langues est que leur vie ait été féconde, qu'elles aient par le monde semé des idées, répandu des images de beauté, enrichi l'esprit humain. La langue qui servit d'instrument aux troubadours, qui fut familière à François d'Assise, à Pétrarque, à Dante, la langue de Mireille pourra, un jour, cesser de fleurir sur les lèvres des filles d'Arles elle aura servi la civilisation; elle laissera derrière elle, en disparaissant, une traînée de lumière dont le ciel de Provence sera pour toujours illuminé.

FIN

© CIEL d'Oc – Novembre 2012